

**Faculté de droit et de criminologie
École de criminologie**

Emergence de la capacité de résistance :

Le cas de Claus Stauffenberg

Auteur : Elise Dekeyser

Promoteur : Christophe Janssen

Année académique 2019-2020

**Master en criminologie à finalité approfondie / spécialisée :
criminologie de l'intervention**

Emergence de la capacité de résistance : le cas de Claus Stauffenberg

Mémoire réalisé par
Elise Dekeyser

Promoteur
Christophe Janssen

Année académique 2019-2020
**Master en criminologie, à finalité spécialisée : criminologie de
l'intervention**

Plagiat et erreur méthodologique grave

Le plagiat, fût-il de texte non soumis à droit d'auteur, entraîne l'application de la section 7 des articles 87 à 90 du règlement général des études et des examens.

Le plagiat consiste à utiliser des idées, un texte ou une œuvre, même partiellement, sans en mentionner précisément le nom de l'auteur et la source au moment et à l'endroit exact de chaque utilisation*.

En outre, la reproduction littérale de passages d'une œuvre sans les placer entre guillemets, quand bien même l'auteur et la source de cette œuvre seraient mentionnés, constitue une erreur méthodologique grave pouvant entraîner l'échec.

* A ce sujet, voir. notamment **<http://www.uclouvain.be/plagiat>**.

Je remercie ma famille pour leur soutien, leur relecture sans qui ce travail n'aurait pas vu le jour,

Un grand merci à Stéphanie Vandermeulen pour sa relecture attentive,

Je tiens aussi à remercier mon promoteur Christophe Janssen, qui m'a amené à me dépasser.

« Il est désormais temps de faire quelque chose. Mais l'homme qui a le courage de faire quelque chose doit le faire en sachant qu'il restera dans l'histoire de l'Allemagne comme un traître. S'il ne le fait pas, cependant, c'est sa conscience qu'il trahira »

Claus von Stauffenberg (juillet 1944).

TABLE DES MATIERES

TABLE DES ILLUSTRATIONS	0
INTRODUCTION.....	1
I. METHODOLOGIE	3
II. PROCESSUS PSYCHOLOGIQUES.....	5
1. ELEMENTS DE PSYCHOLOGIE SOCIALE	5
1.1 <i>Soumission à l'autorité (Milgram)</i>	<i>6</i>
1.2 <i>La Conformité, la pression du groupe (Ash)</i>	<i>14</i>
1.3 <i>Identification au rôle social (Zimbardo).....</i>	<i>19</i>
1.4 <i>La banalité du mal (H. Arendt).....</i>	<i>24</i>
2. PROCESSUS PSYCHIQUES A L'ŒUVRE DANS LES PHENOMENES DE RESISTANCE ET RESILIENCE.....	30
2.1 <i>Résistance et Résilience.....</i>	<i>30</i>
2.2 <i>Honte</i>	<i>36</i>
2.3 <i>Culpabilité.....</i>	<i>45</i>
2.4 <i>Empathie.....</i>	<i>50</i>
III. CLAUD STAUFFENBERG : A TRAVERS L'HISTOIRE ET L'HISTOIRE DE SA VIE	57
1. CONTEXTE HISTORIQUE.....	57
2. ELEMENTS BIOGRAPHIQUES	63
3. ANALYSE.....	69
3.1 <i>Malgré les prédispositions de la psychologie sociale.....</i>	<i>69</i>
3.2 <i>La honte du survivant</i>	<i>78</i>
3.3 <i>La culpabilité du survivant</i>	<i>85</i>
3.4 <i>L'empathie.....</i>	<i>87</i>
CONCLUSION	91
BIBLIOGRAPHIE.....	96
ANNEXES :	I
ANNEXE 1 : CRITERES DE DIFFERENCIATION DE LA CONFORMITE ET DE L'OBEISSANCE (MILGRAM 1974 CITE PAR BEGUE ET DESRICHARD, 2013, P 277).	I
ANNEXE 2 : RESUME DE LA BIBLIOGRAPHIE COMPLETE DE CLAUD STAUFFENBERG	I
1.1 <i>Origine et petite enfance.....</i>	<i>I</i>
1.2 <i>Début dans l'armée</i>	<i>III</i>
1.3 <i>Stauffenberg se retourne contre Hitler</i>	<i>IX</i>
1.4 <i>Au front.....</i>	<i>XI</i>
1.5 <i>Coup d'état contre Hitler.....</i>	<i>XIII</i>
1.6 <i>L'insurrection</i>	<i>XIX</i>
ANNEXE 3 : CARRIERE MILITAIRE DE CLAUD STAUFFENBERG	XXIV
ANNEXE 4 : LETTRE DE CLAUD STAUFFENBERG AU GENERAL DE BRIGADE GEORG VON SODENSTERN.....	XXVI

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Figure 1 : un participant de l'expérience de Milgram et l'injonction de l'expérimentateur	8
Figure 2 : représentation de l'outil utilisé lors de l'expérience menée par Asch (Asch, 1952 ; Bègue & Desrichard, 2013 ; Laurens et al., 2018).	15
Figure 3 : Image prise lors de l'expérience de Zimbardo (1973)	19
Figure 4 : Eichmann durant son procès	25
Figure 5 : Claus Stauffenberg.....	63
Figure 6 : Claus en congé durant l'été 1943 (de gauche à droite) son fils Heimeran, sa fille Valérie, sa nièce Elisabeth, son neveu Alfred et son fils Franz.	65

INTRODUCTION

On ne peut pas comparer la résistance allemande avec les autres mouvements de résistance qui avaient lieu en Europe contre le régime nazi. Dans notre cas, il s'agissait d'un conflit germano-allemand et cela n'avait rien en commun avec une résistance contre une puissance étrangère. Il s'agissait de se cacher aux yeux de tous, de dissimuler ses pensées pour ne pas se faire prendre par son propre gouvernement. Il n'y avait pas autant de mérite ou de reconnaissance alors que se battre contre son pays, contre les idées qu'il véhicule, contre son gouvernement n'est pas une chose aisée (Koehn, 2003 ; Scholtyseck, 2014). D'autant plus que la collaboration au régime était vue comme la norme.

Comme le mentionne Hannah Arendt, une dictature totalitaire comme le régime nazi ne peut se maintenir sans un consentement d'une grande partie de la population. Dans cette optique, tout acte de résistance ou d'opposition, même le plus petit, suppose une rupture avec le conformisme exigé par un régime de type dictatorial, une révolte contre la violence et contre l'assujettissement (Merlio, 2014). « *Il s'agit de l'humain qui se révolte contre l'inhumain, plus précisément contre les atteintes aux droits fondamentaux* » (Merlio, 2014, p95).

De nombreuses personnes connaissent l'existence d'un coup d'état en juillet 1944. Mais peu savent réellement qui se cache derrière cette action et pourquoi ils ont décidé d'agir contre leur propre gouvernement. Pour entrer en résistance contre Hitler, les officiers allemands, ou même toutes personnes prenant part à une résistance, devaient accepter d'être vus comme des traîtres à la patrie. Même si leurs motivations étaient parfois un peu brouillées, même si ce n'était pas de parfaits démocrates et qu'ils restaient méfiants vis-à-vis d'une démocratie de masse, même si certains étaient envahis par des idées antisémites, la barbarie totalitaire les a forcés à voir la nécessité d'un « *Etat de droit garantissant la dignité et la liberté de l'homme* » (Merlio, 2014, p95).

Tresckow aurait ainsi dit à Stauffenberg en juin 1944 : « *L'attentat doit avoir lieu coûte que coûte. Car il ne s'agit plus du but pratique, il s'agit de montrer aux yeux du monde et de l'histoire que le mouvement de résistance allemande a osé accomplir cette action décisive* » (Merlio, 2014, p95). Cette phrase montre l'état d'esprit des conjurés, ils

étaient disposés à donner leur vie pour une cause plus grande, à savoir l'humanité et la dignité humaine.

Il y aurait une quadruple révolte selon Merlio (2014) dans les raisons qui ont poussé Stauffenberg et ses compagnons à commettre cet attentat. « *La révolte patriotique, contre un Hitler prêt à entraîner son peuple dans sa ruine. La révolte humaine contre la barbarie du régime. La révolte contre le suivisme de la majorité et la révolte contre eux-mêmes. Ces officiers qui avaient suivi Hitler, lui avaient prêté serment, émanaient souvent de milieux où les « valeurs secondaires » telles que l'obéissance, la fidélité, l'honneur étaient prépondérantes. Ils ont dû pour s'opposer accepter de se marginaliser, s'arracher non seulement au conformisme ambiant, au sein de leur peuple, de leur classe et de l'armée, mais aussi en eux-mêmes. Ils ont dû, comme l'on dit en allemand, « sauter par-dessus leur ombre », reconnaître même leur culpabilité dans ce qui s'était passé et chercher à l'expier par leur action* » (Merlio, 2014, p 95).

Quelles furent les motivations profondes de ces officiers et quels éléments furent décisifs pour les mener à commettre ce putsch.

Nous essaierons de trouver une réponse à travers la vie de Claus von Stauffenberg qui en fût un des acteurs principaux et une figure emblématique.

Tous ces éléments sont vus à travers son enfance, ses relations avec sa mère et avec ses frères, l'influence déterminante du poète Stefan George (1868-1933) et le contexte chaotique historique. Le résistant se dresse contre un tyran mais il accepte de s'opposer à tous ceux qui acceptent. « *Le résistant est un indigné qui passe à l'acte, il veut essayer de redonner foi en l'homme* » (Merlio, 2014, p96).

Dans ce travail, nous essaierons de répondre à ces questions et notamment à celles-ci : pourquoi résister ? Pourquoi certains y arrivent alors que de nombreux autres se perdent dans la masse ? Comment émerge cette capacité de résistance ?

Notre investigation en psychologie sociale, nous permettra de mettre en évidence plusieurs mécanismes que nous mettrons en corrélation avec les éléments de la vie de notre sujet.

I. METHODOLOGIE

Il s'agit dans ce travail de passer en revue la littérature dont la finalité est d'essayer de comprendre et d'émettre des hypothèses sur les raisons qui poussent certaines personnes à résister face à certaines situations. De nombreux ouvrages nous parlent de la soumission mais peu d'entre eux essayent d'expliquer pourquoi certains résistent.

Pour ce faire, une étude de cas a été choisie et cette dernière porte sur Claus Stauffenberg et le coup d'état de juillet 1944. Afin de nous aider dans la tâche de rédaction, l'ouvrage « d'Hoffmann, P. (2010). *Stauffenberg : une histoire de famille, 1905-1944*. Québec : Presse universitaire de Laval » a été utilisé comme base et comme référence. Tout d'abord, une longue tâche de recensement biographique sur la vie de Claus Stauffenberg a eu lieu. A travers la lecture de plusieurs ouvrages, nous avons pu écrire la biographie de cet homme et en retirer des éléments nous permettant d'émettre certaines hypothèses sur les raisons, l'origine de sa résistance. Pourquoi, cet officier de haut grade, a décidé de se retourner contre Hitler et mis sur pied un coup d'état ? Il s'agit bien évidemment d'hypothèses formulées à partir des témoignages récoltés et des théories empruntées à la psychologie sociale.

C'est suite à cette analyse biographique que plusieurs éléments de psychologie sociale nous ont paru intéressants.

Ce travail commence donc par la présentation des nombreuses théories choisies. Il s'agit par-là de vous expliquer les phénomènes de la psychologie sociale comme la soumission à l'autorité de Milgram, la conformité de Asch, l'effet Lucifer de Zimbardo ou encore la banalité du mal d'Arendt. Ces théories expliquent pourquoi de nombreuses personnes ont commis certains actes qui peuvent être considérés comme inhumains ou inappropriés. Ensuite, nous ne pouvons pas passer à côté des notions de résistance et résilience qui vous seront présentées brièvement. Et pour finir nous présenterons certains phénomènes psychiques qui nous paraissent être à l'œuvre dans l'émergence de la résistance, comme la honte, la culpabilité et l'empathie. Cela clôture la partie théorique.

En deuxième partie de ce travail, nous vous présenterons le contexte d'émergence de la Seconde Guerre mondiale et puis dans un second temps nous vous résumerons brièvement la biographie de Claus Stauffenberg (pour une biographie plus complète voir Annexe 2).

Ensuite, nous vous présentons notre analyse basée sur le recensement de nombreux éléments théoriques mis en lien avec les éléments récoltés sur Claus Stauffenberg, notre sujet d'analyse. Ces éléments sont purement spéculatifs car Claus Stauffenberg ayant été mis à mort par le régime nazi, nous ne pouvons affirmer aucune des hypothèses que nous avançons sur les raisons de sa résistance. Bien que nous nous sommes appuyés sur des éléments de psychologie et sa biographie, nous ne pouvons affirmer tous les liens que nous avons établis dans la partie analyse. Ces liens doivent être vus comme étant une des explications possibles de sa résistance mais non pas comme la vérité pure et absolue.

Et nous terminerons enfin par une conclusion afin de résumer de manière plus concise tous les éléments relevés à travers cet ouvrage.

II. PROCESSUS PSYCHOLOGIQUES

1. Éléments de psychologie sociale

Dans cette partie, nous allons essayer de comprendre pourquoi certaines personnes obéissent. Qu'est-ce qui peut expliquer la participation de nombreuses personnes issues de bonne famille, de bonne éducation à participer aux massacres de masses de la Shoah.

Quels sont les principes psychologiques qui sous-tendent ces décisions et mises à exécution ?

Cette première partie va introduire la notion d'obéissance et de conformité. On va essayer à travers deux aspects, à savoir les récits et les expériences de Milgram, Ash, Zimbardo ou encore le récit d'Hanna Arendt de comprendre ce qui pousse les gens à obéir, à commettre certains actes sous prétexte qu'on leur en a donné l'ordre afin de pouvoir comprendre pourquoi certaines personnes y résistent envers et contre tout.

L'homme est par nature un être social (Fisher, 2010). La psychologie sociale voit l'homme à travers deux aspects, l'individuel et le collectif, qui vont venir structurer sa vie et ses activités.

La notion d'influence sociale met en évidence le pouvoir que le social a sur l'individu mais aussi les modifications qu'elle occasionne au niveau du comportement.

La notion de pression est reliée à la notion d'influence sociale¹ (De Visscher, 2016). Fisher (2010) mentionne qu'il y a deux formes principales d'influence sociale, d'un côté la soumission et de l'autre la conformité. On trouvera dans l'annexe numéro 2 un tableau comprenant les principaux critères de différenciation entre la conformité et l'obéissance selon Milgram (cité par Bègue & Desrichard, 2013). C'est ce dont nous allons parler dans ce chapitre en illustrant ces notions grâce aux expériences qui les ont rendues célèbres.

¹ « L'influence sociale est une forme de l'interaction sociale par laquelle la pression d'une personne modifie le comportement, les opinions ou les attitudes d'une autre » (Fisher, 2010, p101).

1.1 Soumission à l'autorité² (Milgram)

Milgram (1974) a observé que même si par conviction intime, quelqu'un est hostile au vol, au meurtre, il peut aisément se surprendre à les commettre dès le moment où l'autorité les lui prescrit.

L'obéissance repose sur le fait qu'une personne se considère comme étant l'objet, l'instrument amené à exécuter les desideratas d'une autre personne, ce qui par voie de conséquence, enlève aux yeux de la personne toute responsabilité (Milgram, 1974).

Selon Milgram (1974), l'obéissance est un élément fondamental de l'édifice social. « *Toute communauté humaine nécessite un système d'autorité quelconque ; seul l'individu qui vit dans un isolement total n'a pas à réagir, soit par la révolte, soit par la soumission, aux exigences d'autrui. L'obéissance, en tant que facteur déterminant du comportement, représente un sujet d'étude qui convient tout particulièrement à notre époque. On a établi avec certitude que de 1933 à 1945, des millions d'innocents ont été systématiquement massacrés sur ordre. Avec un souci de rendement comparable à celui d'une usine de pièces détachées, on a construit des chambres à gaz, gardé des camps de la mort, fourni des quotas journaliers de cadavres. Il se peut que des politiques aussi inhumaines aient été conçues par un cerveau unique, mais jamais elles n'auraient été appliquées sur une telle échelle s'il ne s'était trouvé autant de gens pour les exécuter sans discuter* » (Milgram, 1974, page 17).

L'obéissance est selon lui un mécanisme psychologique intégrant l'action individuelle au dessein politique, le ciment naturel qui lie les hommes aux systèmes d'autorité. Il dit aussi que suite aux événements historiques (notamment la Seconde Guerre mondiale), cela laisse à penser que pour beaucoup d'individus l'obéissance peut être une tendance de comportement profondément enracinée, voire une impulsion prédominante qui l'emporte sur la formation en matière d'éthique, d'affectivité et de règles personnelles de conduite. En effet, l'extermination des Juifs européens par les nazis est le parfait exemple d'actions infâmes commises par des milliers d'individus au nom de l'obéissance.

² La soumission à l'autorité correspond à la « *modification du comportement à travers laquelle un individu répond par la soumission à un ordre qui lui vient d'un pouvoir légitime* » (Fisher, 2010, p 84).

Afin de se rendre compte de ce phénomène, Milgram (1974) a mis sur pied une expérience dans laquelle une personne se rend dans un laboratoire où on lui demande d'exécuter une série d'actions qui progressivement vont entrer en conflit avec sa conscience. La question qu'il se pose est de savoir jusqu'à quel moment la personne suivra les instructions de l'expérimentateur avant de dire non à l'exécution des actions demandées.

Deux personnes se rendent dans un laboratoire de psychologie qui met sur pied une enquête sur la mémoire et l'apprentissage, il est dit qu'une personne sera le professeur et l'autre « l'élève ». Il s'agit d'étudier les effets que peut avoir la punition sur le processus d'apprentissage. L'élève est alors emmené dans une pièce, on l'installe sur une chaise munie de sangles l'empêchant de bouger et on lui fixe une électrode sur le poignet. La tâche de l'élève est d'apprendre une liste de couples de mots et toutes les erreurs commises seront sanctionnées par une décharge d'intensité croissante.

Mais le véritable sujet de l'étude est en réalité le « professeur » qui assiste à l'installation de l'élève après quoi il est emmené dans une autre pièce où il prend place près d'un impressionnant simulateur de choc allant de 15 à 400 volts (de choc léger à « attention » choc dangereux). On explique au professeur sa tâche qui est de faire passer un test à l'élève, quand celui-ci répond correctement on passe au couple de mots suivant mais, s'il répond mal, le professeur devra lui administrer une décharge en commençant par le voltage le plus bas et en augmentant progressivement. Il faut savoir que le professeur est un sujet absolument naïf, il n'a aucune idée du but réel de l'expérience et l'élève, quant à lui, est un acteur qui ne reçoit en réalité aucune décharge mais qui doit simuler (Bègue & Desrichard, 2013 ; Milgram, 1974 ; Zimbardo, 2009).

Le but de la recherche est de voir jusqu'où une personne peut pousser l'obéissance dans une situation concrète et mesurable dans laquelle il reçoit l'injonction d'infliger une punition de plus en plus sévère à une victime qui proteste. En effet, l'élève commence à montrer des signes de malaise à partir de 75 volts. Pour le sujet de l'expérience, à savoir le professeur, la situation n'a rien d'un jeu mais est en réalité un conflit entre la souffrance de la victime et l'autorité légitime de l'expérimentateur qui lui enjoint de continuer l'expérience. La découverte majeure de cette étude fut la propension assez incroyable d'adultes (62%) qui se soumettent de manière quasi inconditionnelle aux ordres de l'expérimentateur quel que soit le degré des plaintes de l'élève (Fisher, 2010 ; Milgram

1974 ; Zimbardo, 2009). Milgram (1974) dit qu'après avoir constaté la soumission inconditionnelle de centaines de personnes, il conclut que la conception de la banalité du mal formulée par Hannah Arendt est plus proche de la réalité que ce qu'il pouvait imaginer.

Il semble que les personnes qui ont administré des chocs à la victime l'ont fait non pour combler des tendances agressives mais parce que l'idée qu'ils se faisaient de leurs obligations en tant que sujets les y contraignait. Il semble que même s'il leur est presque impossible d'ignorer les effets de leur activité, si l'autorité leur demande d'agir à l'encontre des normes fondamentales de la morale, rares sont les personnes qui possèdent les ressources suffisantes pour résister. De nombreuses personnes ont été dans l'impossibilité de traduire leurs valeurs en actes et ont continué à participer à l'expérience alors même qu'ils étaient en désaccord avec leur comportement.



Figure 1 : un participant de l'expérience de Milgram et l'injonction de l'expérimentateur³

Il semble que le sens moral soit moins contraignant que ce que l'on veut nous faire croire. Même si des prescriptions comme « tu ne tueras pas » occupent une place importante dans les règles de l'éthique universelle, elles sont loin d'avoir cette même position privilégiée dans la structure psychique de l'homme. Selon Milgram (1974), il pourrait suffire de quelques changements dans les titres des journaux, une convocation

³ Source de l'image : Thibert, C. (2017). Expérience de Milgram : l'être humain préfère (encore) torturer que désobéir. *Le figaro*. Retrieved from : <http://sante.lefigaro.fr/article/experience-de-milgram-l-etre-humain-prefere-encore-torturer-que-desobeir/>

au bureau de recrutement, d'un ordre donné par un haut placé, pour que les hommes soient, sans grande difficulté, amenés à tuer, à commettre des actes contre toute éthique.

Milgram (1974) voit comme une explication potentielle la tendance de l'individu à se laisser absorber si complètement par les aspects techniques immédiats de la tâche confiée qu'il en perd de vue les conséquences lointaines. L'envie de se montrer apte de la tâche qu'on leur confie s'accompagne d'une certaine diminution de leur préoccupation d'ordre éthique. Il semble se décharger sur l'expérimentateur du soin de diriger l'action et d'en garantir la valeur morale.

Il abandonne toute responsabilité personnelle et se repose sur l'expérimentateur qui est vu comme une autorité légitime, la personne se voit comme un instrument aux mains d'une autorité étrangère. Rejet de la responsabilité sur autrui pour expliquer l'acte qui va contre sa propre morale, éthique ? Il semble que, pour bon nombre de personnes, il s'agisse d'un mode de pensée fondamental dès lors que la personne se situe dans une position de subordination⁴ à l'intérieur d'une relation d'autorité.

« La disparition du sens de la responsabilité personnelle est de très loin la conséquence la plus grave de la soumission à l'autorité » (Milgram, 1974, p25). L'intéressé ne porte plus de jugement de valeur sur ses actions, sur ses actes, mais ce qui lui occupe l'esprit est de se montrer à la hauteur de ce que l'autorité attend de lui. *« En temps de guerre, le soldat ne se demande pas s'il est bien ou mal de bombarder un village, il ne ressent ni honte ni culpabilité au spectacle de cette destruction : ce qu'il éprouve à la place, c'est un sentiment d'orgueil ou d'humiliation selon la façon dont il a accompli la mission qui lui a été assignée » (Milgram, 1974, p25).*

Pour certaines personnes, les systèmes construits par la société semblent avoir une existence propre dont le champ d'action se situe bien au-delà et au-dessus des contingences humaines, dans un domaine qui échappe aux normes de conduite et aux sentiments du commun des mortels. En effet, dans cette expérience, de nombreux

⁴ Subordination : *« Certain ordre établi entre les personnes, et qui fait que les unes dépendent des autres. La subordination maintient la discipline dans les armées ; Dépendance d'une personne à l'égard d'une autre » (Le Littré, Retrieved from : <https://www.littre.org/definition/subordination>).*

participants jugeaient leur conduite en la mettant dans un contexte plus large bénéfique à l'humanité (ici la recherche de la vérité scientifique). Milgram (1974) dit que rien n'est plus dangereux que de subordonner un acte à son contexte sans se préoccuper de ses conséquences humaines qui peuvent être d'une portée incalculable, c'est ce qui s'est passé pour beaucoup lors de la Seconde Guerre mondiale. On justifiait les actes inhumains par quelque chose de plus grand.

Pour la Seconde Guerre mondiale, un autre phénomène a joué, à savoir la dévalorisation de la victime, des Juifs, mais aussi des Tsiganes, des homosexuels et des handicapés. Les Allemands ont eu pendant presque une dizaine d'années une propagande antisémite qui a privé petit à petit les Juifs de leurs droits nationaux, internationaux puis le droit à l'humanité tout simplement. Ce processus de dévalorisation fournit une justification des actes exercés à leur encontre. La dépréciation de la victime devient une justification de nos actes. Ils manquaient de ressources nécessaires pour traduire leurs valeurs morales en actes et donc se retrouvaient à écouter et à obéir aux ordres dictés. Il semble aisé de rejeter sa responsabilité quand on est une simple personne intermédiaire faisant partie de la chaîne des exécutants d'un processus d'élimination et que l'acte final est assez loin afin d'être ignoré. L'aviateur qui lâche ses bombes n'ignore sûrement pas qu'elles vont semer la souffrance et la mort, mais cette conscience est dépourvue d'affectivité et n'éveille en lui aucune réaction émotionnelle (Milgram, 1974).

Il existe un conflit chez l'homme quand la disposition profondément enracinée qui nous pousse à ne pas faire souffrir autrui s'oppose à la tendance contraignante d'obéir aux représentants de l'autorité. Dans l'obéissance, la situation est définie par l'absence de tout volontarisme, car il y a un ordre explicite auquel la personne est censée obéir. La soumission à l'autorité est un trait prédominant et constant de la condition humaine (Milgram, 1974).

Dans cet ouvrage de 1974, Milgram a essayé de comprendre pourquoi les personnes obéissaient. Il a relevé plusieurs éléments intéressants.

L'impact de la hiérarchie serait un facteur de survie. L'homme n'est pas un être solitaire, il vit en groupe. La formation d'un ensemble de personnes met en position de force ceux qui se sont proposés, en leur permettant de faire face de manière efficiente aux dangers de l'environnement, aux intimidations, et au risque d'éclatement au cœur même de leur

groupe. Cela montre une adhésion à la thèse évolutionniste visant la survie de l'espèce. Tous les comportements qui ne répondaient pas à cette idée de survie ont été éliminés. L'harmonie au sein d'un peuple découle de l'acceptation par tous du statut qui leur est assigné. Mais, à l'inverse, toute contestation amène souvent à la violence. Milgram (1974) a observé que pour découvrir les causes profondes de l'obéissance, il faut considérer aussi bien les structures innées de l'individu que les influences sociales auxquelles il a été soumis depuis sa naissance.

Selon Freud (cité par Milgram, 1974), la personne renonce à son « idéal du moi⁵ » en faveur de l'idéal collectif incarné dans le chef. Ce changement d'idéal n'est pas fondamentalement expliqué par les besoins de l'individu mais par ceux de l'organisme auquel il appartient. Il faut prendre conscience des changements qui arrivent de manière certaine lorsqu'une unité autonome devient partie intégrante d'un système. C'est ce qui se passe dans l'expérience de Milgram : comment un individu honnête et bienveillant par nature peut-il faire preuve d'une telle cruauté envers un inconnu ? Il y est amené parce que sa conscience, qui contrôle d'ordinaire ses pulsions agressives, est automatiquement tue quand il entre dans une structure hiérarchique (Milgram, 1974).

Milgram (1974) s'est penché sur les conditions qui précèdent l'obéissance. Il a examiné les forces qui ont modelé son orientation fondamentale vis-à-vis de la société et préparé le terrain de l'obéissance comme par exemple la famille, le cadre institutionnel, la récompense, ...

Le sujet a grandi dans un milieu régi par l'autorité de ses parents, soumis à la discipline qui lui a été imposée dès son plus jeune âge, ce qui inculque un certain sentiment de respect pour l'autorité des adultes. Et puis, dès que l'enfant sort du cocon familial, il est déplacé dans un système d'autorité institutionnelle, l'école. On apprend à l'enfant à fonctionner au sein d'un cadre organisationnel, à respecter l'autorité des maîtres. Il passe les 20 premières années de sa vie à agir en tant que subordonné, d'abord à l'autorité familiale et puis à l'autorité institutionnelle.

⁵ Idéal du Moi est un modèle auquel le sujet cherche à se conformer, il est le résultat de l'identification aux parents idéalisés. L'idéal du Moi est une instance qui accompagne le processus de socialisation, tout au long de la formation de la personnalité (Goldberg, 1985 ; Milgram, 1974).

De plus, il semble que dans les rapports avec l'autorité, l'individu se trouve confronté en permanence avec une structure de récompense. La docilité lui vaut une faveur alors que la rébellion entraîne le plus souvent une représaille.

Selon Milgram (1974), il faut compter parmi les conditions préalables de l'obéissance, l'expérience familiale de l'individu, le cadre social bâti sur des systèmes d'autorité impersonnels et l'extension à tous les échelons d'une structure de récompenses où soumission et rébellion entraînent les sanctions correspondantes.

Milgram (1974) nous parle de l'état agentique, qui explique qu'une personne qui entre dans un système d'autorité ne se voit plus comme l'auteur de ses actes, mais plutôt comme l'agent exécutif des volontés d'autrui. A partir de ce moment-là, son comportement et son équilibre interne subissent des altérations si grandes que l'attitude nouvelle qui s'ensuit met l'individu dans un autre état que celui qui régnait avant son intégration dans la hiérarchie. Cet état agentique peut être défini du point de vue de l'analyse cybernétique⁶, il survient quand une entité autonome subit une modification interne qui lui permet de fonctionner de manière adéquate à l'intérieur d'un système de contrôle hiérarchique (Bègue & Desrichard, 2013 ; Milgram, 1974). Mais il peut aussi être défini du point de vue phénoménologique, qui tend à dire que quelqu'un est en état agentique lorsque, dans une situation sociale donnée, la personne se définit de façon telle qu'elle accepte le contrôle total d'une personne qui possède un statut supérieur. A ce moment-là, il ne s'estime plus responsable de ses actes, il voit en lui-même un simple instrument qui effectue les volontés d'autrui.

La perception de l'autorité est la première condition nécessaire pour la conversion à l'état agentique. L'autorité s'appuie sur des normes. L'intensité de l'autorité n'a pas pour origine les caractéristiques personnelles de celui en qui elle se matérialise mais la clarté de sa perception dans une structure sociale (Milgram, 1974). La deuxième condition qui commence la conversion à l'état agentique est l'acte par lequel l'individu reconnaît l'appartenance de la personne au système d'autorité qu'elle dit représenter. Il semble que

⁶ Analyse cybernétique : « *Science de l'action orientée vers un but, fondée sur l'étude des processus de commande et de communication chez les êtres vivants, dans les machines et les systèmes sociologiques et économiques.* » (Larousse, Retrieved from : <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/cybern%C3%A9tique/21261>).

les systèmes d'autorité soient souvent limités par un contexte physique. Dans l'expérience de Milgram, le caractère volontaire de la venue des sujets dans le laboratoire a un rôle à jouer sur le degré d'obéissance. Cela crée chez le sujet un double sentiment d'engagement. Il faut qu'il y ait un lien entre la fonction du détenteur de l'autorité et la nature des ordres qu'il donne, il doit y avoir une certaine cohérence pour que l'obéissance se passe. Un système d'autorité se compose de minimum deux choses, deux personnes qui sont d'accord sur le fait que l'une d'elle a le droit de déterminer la conduite de l'autre.

Il réside chez le sujet de l'expérience de Milgram un phénomène de syntonisation⁷ qui explique l'acceptation du sujet avec un maximum de réceptivité de tout ce qui vient de l'autorité, alors que les signes de détresse, le mal-être de la victime lui sont à peine perceptibles. Il semble qu'il y ait une sorte de tendance visant à accorder plus d'importance à l'autorité qu'à l'individu. Dans les situations où il y a un rapport à l'autorité, il y a une perte du sens de la responsabilité. Pour qu'une personne se sente responsable de son comportement, il faut qu'il ait conscience que ses actions lui ont été dictées par son moi profond. Or dans le cas de la situation de laboratoire de l'expérience de Milgram, les sujets ont un point de vue opposé, ils attribuent leurs actions à une autre personne. Selon Milgram (1974), le surmoi⁸ n'a plus pour rôle d'apprécier la notion du bien ou du mal inhérente à l'acte en soi, mais celui de contrôler la qualité du fonctionnement de l'individu dans le système d'autorité. Il semble que ses actions ne sont plus contrôlées par sa conscience.

La projection idéale de son moi est une source constante d'inhibition interne. En effet si la personne pense à commettre un acte malveillant, elle peut évaluer les conséquences de son acte sur son image et s'abstenir. Mais une fois que la personne est convertie à l'état agentique, ce mécanisme d'estime de soi, d'appréciation n'entre plus en ligne de compte. Le comportement n'étant pas issu de ses motivations personnelles, l'action n'est plus réfléchie sur l'impact qu'elle pourrait avoir sur son image personnelle et donc sa conception ne peut pas lui être imputée. Il se peut que l'individu se rende compte que

⁷ Syntonisation : « état psychologique de réceptivité du sujet à tout ce qui vient de l'autorité et très peu à ce qui vient d'ailleurs » (Fisher, 2010, p88).

⁸ Surmoi c'est l'intériorisation des interdits et des contraintes sociales (intériorisation des exigences et des interdits parentaux) (Tisseron, 2007).

l'action demandée entre en contradiction avec ce qu'il souhaite faire mais que, quand il accomplit l'action, il ne fait pas le rapport entre les deux. C'est pour cette raison que souvent les actes exécutés sur un ordre venant d'une autorité ne sont pas véritablement considérés comme coupables alors qu'ils peuvent être inhumains en réalité. Après coup, l'individu se tourne vers l'autorité afin que celle-ci confirme la bonne image qu'il a de lui.

Milgram (1974) dit que le dilemme résultant du conflit entre la conscience et l'autorité est inhérent à la nature de la société et se poserait à nous même si le nazisme n'avait pas existé. Il a mis en avant le fait déconcertant que la plupart des gens suivent aveuglément les ordres qu'on leur donne et ils peuvent dans cette optique commettre des actes inhumains (Fisher, 2010). Le processus psychologique lié à l'obéissance témoigne que la soumission à ces pressions est plus grande lorsque ces pressions proviennent d'une instance hiérarchique.

1.2 La Conformité, la pression du groupe (Ash)

Selon Milgram (1974), une série émérite d'expériences a été réalisée par Asch sur le conformisme. Il définit le conformisme comme la désignation de l'attitude du sujet qui agit à l'instar de ses pairs et des gens de son statut, n'ayant aucunement le droit de lui dicter sa conduite. Solomon Asch a mené une expérience afin d'étudier dans quelle mesure la pression sociale d'un groupe majoritaire pourrait influencer une personne à se conformer. Il se pose la question suivante : « *est-ce que les gens se conforment à une majorité, même lorsqu'ils pensent que celle-ci a tort, ou conservent-ils leur autonomie, leur libre arbitre ?* » (Asch cité par Bègue & Desrichard, 2013, p279).

La notion de conformité mise en avant par Asch, est définie par Fischer (2010) comme étant « *la modification de croyances ou de comportements par laquelle un individu répond à divers types de pression d'un groupe, en cherchant à se mettre d'accord avec les normes ambiantes par l'adoption de comportements approuvés socialement* » (De Visscher, 2016, p 508 ; Fisher, 2010, p 74).

Une de ses expériences consiste à montrer à sept sujets une ligne d'une longueur donnée. Il est alors demandé de trouver la ligne correspondant parmi trois autres lignes (Bègue & Desrichard, 2013 ; Laurens, Ballot & Saenco, 2018).

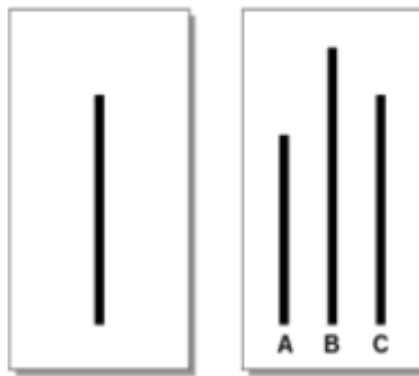


Figure 2 : représentation de l’outil utilisé lors de l’expérience menée par Asch (Asch, 1952 ; Bègue & Desrichard, 2013 ; Laurens et al., 2018).

L’expérience était présentée comme portant sur les jugements visuels des personnes mais en réalité, tous les sujets du groupe à l’exception d’une seule personne avaient reçu comme consigne de choisir une ligne « fausse » à chaque test ou dans un certain pourcentage de tests. La consigne est de choisir laquelle des trois lignes de droites correspond à la longueur de la ligne de gauche (voir figure 2). Le sujet réel de l’expérience (le naïf) était positionné de façon à entendre les réponses des autres membres du groupe avant de devoir donner sa réponse. Chacun donnait sa réponse à tour de rôle. Et les personnes complices ont toutes choisi une ligne fausse, la même, afin d’induire en erreur le dernier participant qui est le réel sujet de l’expérience. Ce dernier passait en avant dernier de façon à être exposé à l’influence des compères de l’expérience. Asch a dès lors remarqué que la plupart des sujets exposés à cette forme de pression sociale s’alignaient sur l’avis du groupe plutôt que de donner la réponse qui était vraiment irréfutable. Dans un certain pourcentage, les personnes donnaient la même réponse que le reste du groupe même s’ils savaient que la réponse était mauvaise car ils avaient peur de paraître ridicules en donnant une réponse différente (Asch, 1952 ; Bègue & Desrichard, 2013).

Ce qui intéresse Asch et qui est mis en avant dans ses résultats, c’est l’indépendance de l’individu, la manière dont celui-ci analyse une situation et élabore son jugement. La façon dont les résultats de cette étude sont tournés, nous donne l’impression d’une instabilité de jugement, d’une absence de sens de la réflexion, d’une faiblesse de l’individu face au groupe. On a l’impression que l’influence du groupe est terrifiante car elle nous mène à émettre de fausses opinions.

Selon Asch (1952), on est influencé par la norme⁹ mais pas dans le sens d'un affaiblissement de certaines réponses et d'un renforcement d'autres. Mais la fonction principale de la norme est de préparer la situation, de l'organiser pour des jugements spécifiques. La norme a servi cet aboutissement avant que l'un des jugements particuliers ne soit créé (Asch, 1952)

Il y aurait plusieurs explications à la question « *qu'est ce qui explique qu'une personne va se conformer à l'avis d'une autre ou d'un groupe ?* » (De Visscher 2016 ; Fisher, 2010, p66) :

- L'hypothèse des normes de groupe :

Les normes sont un ensemble de croyances partagées au sein d'un même groupe. La norme détermine les interdits, les autorisations. En effet si le groupe a un but précis, il est impératif de se soumettre aux règles du groupe afin que les objectifs soient atteints. Les personnes qui ne respectent pas cette norme sont vus comme déviants et peuvent être réprimés dans certains cas.

Pour Fisher, la confiance en soi a une grande importance car si l'on a à faire à quelqu'un qui a peu confiance, il aura tendance à se conformer et à aller dans le sens du groupe.

Selon Laurens, Ballot & Saenco (2018), la caractéristique d'un objet, sa qualité ou même un trait de personnalité ne sont pas perçus de manière isolée mais en interdépendance avec d'autres caractéristiques et se déterminent mutuellement de manière à créer une vue d'ensemble.

Asch a développé une critique de la notion semblable et établie depuis longtemps d'une influence simultanée et aliénante, critique de ce qu'il appelle la « doctrine de la suggestion ». Il s'oppose à cette doctrine de la suggestion qui a une influence automatique par laquelle il y aurait un changement de jugement dans une situation constante donnée, un changement de réponse vis-à-vis d'un même stimulus. Il semble que la norme n'ait pas d'action directement sur le jugement ou sur la réponse en vertu de la suggestibilité mais son action serait

⁹ Une norme se définit comme une sorte de pression cognitive et psychosociale se référant à des valeurs dominantes et des opinions partagés dans une société ; elle s'exprime sous forme de règles de conduite plus ou moins explicites en vue d'obtenir des comportements appropriés socialement (Fisher, 2010, p 66).

contenue à la définition d'objet du jugement. La norme change la situation-stimulus.

Selon Bègue & Desrichard (2013), c'est en cherchant l'acceptation, à assurer sa continuité dans le groupe par l'acceptation de ses règles et normes que le sujet de l'expérience met en avant une autre forme d'influence, l'influence normative¹⁰.

- L'idée de dépendance :

Fisher (2010) montre qu'un groupe face à l'évaluation d'une situation, invente « *un système de réponses qui assure non seulement la réduction de l'anxiété, mais aussi sa propre cohésion. Ce système s'impose par conséquent comme la réponse la plus adaptée et devient une norme : si l'on prend le risque de s'y opposer, on peut être rejeté* » (De Visscher, 2016, p 508 ; Fisher, 2010, p80).

La personne qui se trouve en ambivalence doit donc effectuer un choix : se soumettre à la norme ou respecter son système propre de réponse, de croyance. Le fait de se soumettre à la norme pour ne pas être rejeté va créer ce sentiment de dépendance à propos de la norme majoritaire. Il s'agit de ce que Kelman (cité par Bègue & Desrichard, 2013) appelle l'acquiescement qui vise à être motivé par l'attraction d'une chose positive ou l'évitement d'une chose négative. Cette influence est temporaire, les croyances personnelles de la personne ne sont pas atteintes.

Laurens et al. (2018) affirme que la personne organise ses jugements avec ceux de la norme appropriée non pas en raison d'un facteur hypothétique de suggestion, ressemblance ou de gloire, mais parce qu'il a, à la lueur de la norme de ce groupe, interprété l'objet du jugement de manière à le rendre compatible avec la norme. Il s'agit de l'identification.

Le sujet va procéder en réorganisant le stimulus dans la situation, il va élaborer des similitudes entre ses jugements et ceux de la norme. Le processus à l'œuvre dans cette étude serait une modification de l'objet de jugement plutôt que

¹⁰ « *Influence normative est un phénomène important qui tient au fait qu'un risque d'exclusion résultant d'une déviance est particulièrement coûteux pour l'individu* » (Bègue & Desrichard, 2013, p282).

dans le jugement de l'objet. La norme est là pour déterminer si un aspect favorable ou défavorable de la situation sera choisi pour effectuer le jugement, bien que cela ne modifie pas nécessairement la « force » de la réponse. Et les différentes normes, bien qu'elles soient fictives, ne sont pas pour autant fausses psychologiquement (Asch, 1952).

Et puis il y a l'intériorisation qui consiste en une acceptation privée et publique des normes et valeurs de l'autre car elles correspondent au sujet. Il en résulte un profond désir d'intégration du groupe.

- Le phénomène de négociation :

Selon Moscovici (cité par Bègue & Desrichard, 2013), la personne n'est pas quelqu'un d'inactif et soumis à la pression car cet individu a un système de réponses qui lui est propre. Il s'agit donc de confronter le système de réponses propres à la personne au système du groupe (la majorité).

Il y aurait donc une idée de négociation et la conformité deviendrait un compromis pour maintenir l'équilibre. La source de l'influence a un impact et sa durée peut fluctuer ; elle peut être temporaire.

Dans le conformisme de Asch, il n'y a pas cette notion de hiérarchie, le conformisme détermine la conduite parmi des gens qui ont un statut égal. Il s'agit aussi de l'imitation, une homogénéisation du comportement du fait que la personne influencée se met à adopter la conduite de ses pairs. Il s'agit ici d'une pression collective qui contraint le sujet à s'aligner au groupe, et cela est souvent implicite. La personne n'en a pas conscience. Dans l'expérience de Asch, les personnes n'exigent pas que le sujet fasse comme eux, ce dernier le fait de manière spontanée. Dans les expériences sur le conformisme, les personnes tiennent l'influence du groupe comme étant un élément négligeable, elles s'efforcent de croire que seule leur volonté a joué un rôle dans leur comportement.

La propagande nazie et les idées véhiculées ont fonctionné avec certains principes de la conformité comme par exemple acquiescement qui se mue en identification qui, à son tour, se change en intériorisation. C'était une partie importante du travail de la jeunesse hitlérienne qui visait à banaliser le mal, à véhiculer des idées sur des esprits malléables, car encore dans l'adolescence, qui voulaient juste se sentir appartenir à un groupe.

1.3 Identification au rôle social (Zimbardo)

Zimbardo (1973) cherchait à savoir si la brutalité repérée chez les gardes dans le milieu carcéral était due à leur personnalité sadique ou si elle avait davantage à voir avec l'environnement. Pour ce faire, il a utilisé une expérience pour étudier la soumission.

Il a transformé une aile du bâtiment de psychologie de Stanford en prison fictive. Il avertit les étudiants qui souhaitent jouer le rôle des prisonniers ou des gardes que l'expérience devrait durer une quinzaine de jours. Il a sélectionné 21 étudiants parmi 75 volontaires sur base de leur normalité psychologique. Ils ont été au hasard répartis entre le rôle de gardien ou prisonnier. Ils ont essayé de rendre l'expérience le plus réel possible et, pour ce faire, ils ont d'ailleurs arrêté les prisonniers chez eux et les ont emmenés au bureau de police locale.

Les gardiens, quant à eux, avaient reçu un uniforme kaki, des lunettes et un masque afin de limiter le plus possible le contact visuel avec les prisonniers. Aucune violence n'était tolérée et Zimbardo observait aussi bien le comportement des gardiens que celui des prisonniers.



Figure 3 : Image prise lors de l'expérience de Zimbardo (1973) ¹¹

¹¹ Source de l'image, Retrieved from : <https://mindsetpszichologia.hu/2018/06/21/prison-experiment-zimbardo-answers-fraud-accusations-mindset-philip/>

Quand les prisonniers sont arrivés à la prison, on leur a enlevé leurs vêtements ainsi que tous leurs biens, et on leur a donné leur uniforme de prisonniers ainsi que leur lit. L'uniforme consistait en un haut avec un numéro d'identification dessus ainsi qu'une chaîne autour d'une cheville. A chaque fois, trois gardiens pour neuf prisonniers faisaient des rotations de huit heures. Ils ont pu observer que les gardiens et les prisonniers se sont mis rapidement dans leur rôle, en particulier les gardes.

Après seulement quelques heures, l'expérience a pris une tournure pour le moins inattendue. Les gardiens ont commencé à harceler les prisonniers, à leur donner des tâches inutiles, à les insulter et, en un sens, à les déshumaniser. Même les prisonniers ont commencé à se comporter comme des prisonniers réels. Ils se sont mis à parler des règles de la prison à respecter, de l'attitude des gardiens envers eux et, à la fin certains se rangeaient du côté des gardiens contre les prisonniers qui ne se conformaient pas aux règles.

La relation entre les détenus et les gardiens a ainsi progressivement continué à se dégrader. A mesure que les prisonniers devenaient plus dépendants, les gardiens devenaient plus moqueurs, mesquins. Ils ont noté que plus les gardiens méprisaient et devenaient agressifs, plus les détenus étaient soumis. Les prisonniers étaient dépendants des gardiens pour tout. Ils ont observé que certains essayaient même de leur plaire, de leur faire plaisir.

L'expérience qui était à l'origine prévue pour durer une quinzaine de jours a dû être clôturée le sixième jour. En effet, il y avait un trop grand risque que quelqu'un soit physiquement ou mentalement blessé.

Ils en ont conclu que les gens se conforment aux rôles sociaux que l'on attend d'eux. Surtout si le rôle social attendu est très stéréotypé comme celui des gardiens de prison par exemple. L'environnement carcéral a joué aussi un rôle car aucun des participants n'avaient montré d'attitude sadique avant l'étude. Par conséquent, les rôles que les personnes jouent peuvent façonner leur comportement et leur attitude. Les participants eux-mêmes ont été surpris de leur façon de réagir dans cette mise en situation jeu de rôle. Cette expérience a eu lieu dans un espace clos et sans contrôle éthique, pas de ligne tracée pour limiter leur rôle (Clervoy, 2013). Il semble que le jeu relationnel entre le sujet dominant (gardien) et le sujet dominé (détenu) ait fonctionné en roue libre. Il y avait comme un comportement de stimulus/réponse entre les gardiens et les détenus avec un

effet de renforcement (Clervoy, 2013). En effet, plus les détenus protestaient ou agissaient comme des détenus, plus les gardiens rentraient dans leur rôle de maintien de l'ordre. Clervoy (2013) a mis en avant l'idée du décrochage du sens moral qui définirait le moment où les personnes perdent leur capacité de jugement critique sur les actes qu'elles exécutent.

L'effet Lucifer de Zimbardo consiste à comprendre le processus de transformation mis à l'œuvre quand une bonne personne fait des mauvaises choses. Zimbardo (2009) cherche à comprendre la nature de la transformation de personnalité quand les personnes sont confrontées à de puissantes forces situationnelles. Il existe plusieurs visions de l'être humain et, en opposition à la vision de l'humain vu comme un innocent, victime d'un tout puissant, il y a la vision de l'humain né comme étant le mal, mauvaise graine génétique (Zimbardo, 2009).

Notre espèce est conduite par des désirs aveugles, appétits illimités et impulsions hostiles à moins que les personnes ne se transforment en être rationnels, raisonnables, et ayant de la compassion grâce à l'éducation, la religion et la famille ou contrôlés par la discipline qui est imposée par l'autorité de l'Etat (Zimbardo, 2009).

Mais on peut aussi penser que chaque personne a la possibilité d'être saint ou pécheur, altruiste ou égoïste, gentil ou cruel, dominant ou soumis, auteur ou victime, prisonnier ou garde. Selon Zimbardo (2009), il se peut que ce soit notre situation sociale qui détermine lequel de nos nombreux modèles mentaux, nos potentiels, nous développons.

Dans l'expérience de la prison de Stanford (Zimbardo, 2009), les personnes qui jouaient le rôle de gardiens portaient un uniforme standard militaire. Une conclusion importante découle de plusieurs expériences sur l'anonymat (fait de porter un uniforme, un masque, etc). Dans lesquelles, il semblerait que certaines situations qui amènent les personnes à se sentir anonymes, comme si personne ne savait qui elles étaient ou ne s'en souciait pas, réduit leur sens de la responsabilité personnelle. Dès lors, nous pouvons observer la création d'un potentiel pour les actions malveillantes, surtout si la situation ou l'organisme donne la permission d'engager des comportements antisociaux, violents contre autrui.

L'anonymat, grâce à un uniforme ou autre objet, ainsi que le fait de parfois se sentir perdu dans la masse, amènent certaines personnes à ne plus ressentir, à ne plus voir la responsabilité de leurs actes.

La déshumanisation permet de comprendre l'inhumanité de l'homme envers l'homme. Elle se produit quand un être humain considère un autre être humain comme étant exclu de l'ordre moral d'être quelqu'un. Ces personnes perdent le statut d'être humain dans les yeux/perceptions des déshumanisants.

La déshumanisation est un processus central dans le racisme, les discriminations. Elle stigmatise les autres en leur attribuant une identité altérée (par exemple, les juifs vus comme des rats, des nuisibles à cause des propagandes nazies) (Zimbardo, 2009).

Le mécanisme de désengagement moral est un modèle basé sur le fait que la plupart des personnes adoptent les standards moraux grâce à un processus normal de socialisation qui est en cours durant l'enfance. Ces standards agissent comme un guide des comportements prosociaux et comme un répulsif pour les comportements antisociaux comme définis par leur famille et la communauté (Zimbardo, 2009). A un moment, ces standards moraux externes imposés par les parents, l'éducation, les professeurs, les autorités sont internalisés comme un code personnel de conduite. Les personnes développent le contrôle de leurs pensées et actions et cela procure un sentiment de satisfaction et d'amour-propre. Elles apprennent à se sanctionner pour prévenir les actes inhumains et à favoriser les actions humaines (Zimbardo, 2009). Les personnes sont régies par un processus dynamique dans lequel l'autocritique morale peut être activée de façon sélective pour s'engager dans une conduite acceptable ou, à d'autres moments, cette autocritique morale peut être retirée de la conduite répréhensible. Les individus et les groupes peuvent maintenir leur sens des standards moraux en désengageant simplement le fonctionnement moral habituel dans certaines situations, à certaines fins.

Le modèle de Bandura (cité par Zimbardo, 2009) va plus loin en élucidant les mécanismes psychologiques spécifiques que les individus génèrent pour convertir leurs actions nuisibles en actions moralement acceptables alors qu'ils se désengagent sélectivement des auto-sanctions qui régulent leur comportement. Bandura soutient qu'il aide à expliquer non seulement la violence politique, militaire et terroriste mais aussi *« des situations de la vie de tous les jours dans lesquelles des personnes décentes commettent des activités qui favorisent leurs intérêts mais qui ont des effets nuisibles sur l'être-humain »* (Zimbardo, 2009, p 310).

Il est possible pour chacun d'entre nous de se désengager moralement de toute sorte de conduite qu'elle soit destructrice ou mauvaise quand on active un ou plusieurs des quatre mécanismes cognitifs suivants.

Premièrement, nous pouvons redéfinir notre comportement nuisible comme honorable. En créant des justifications morales pour nos actions, en adoptant des impératifs moraux qui justifient la violence.

Deuxièmement, on peut minimiser notre sens d'un lien direct entre nos actions et ses conséquences néfastes en diffusant ou déplaçant notre responsabilité personnelle. Nous nous épargnons l'auto-condamnation si nous ne nous percevons pas nous-même comme des agents des crimes contre l'humanité.

Troisièmement, on peut changer notre façon de penser au préjudice effectif causé par nos actions. On peut ignorer, minimiser, déformer, ou encore ne pas croire aucune des conséquences négatives de nos actes.

Enfin, on peut reconstruire nos perceptions de la victime comme méritant leur punition, en les blâmant des conséquences et bien sûr en les déshumanisant.

Il y a un certain parallèle entre les conclusions de Zimbardo suite à son expérience et la condition des Juifs lors de la Seconde Guerre mondiale. On peut ainsi observer l'effet que l'uniforme de détenu dans les camps, le fameux pyjama rayé, a eu sur les Juifs. Notons que bien avant leur venue dans les camps, ils étaient déjà stigmatisés par la célèbre et macabre étoile jaune mais ils n'étaient pas encore dépossédés de tous leurs biens. A leur arrivée dans les camps, on les a dépouillés de leurs cheveux, chaussures, vêtements et biens personnels pour leur donner un « uniforme » de détenu. Ils se sont soumis à toutes les règles, à toutes les atrocités demandées. Alors qu'ils étaient présents en plus grand nombre, il n'y avait plus de résistance ou celle-ci était présente de manière minime. Est-ce la menace de l'arme ou alors la perte de leur identité qui les a enjoint à accepter ce rôle ? Est-ce dû à une propagande rondement menée qui leur a enlevé au fur et à mesure tout ce qu'ils possédaient (leurs biens, leur identité et la vision de leurs proches). Ainsi, ce qui devait au départ être un camp basé comme une prison avec ses gardiens, ici les militaires allemands, a pris une tournure et des proportions assez impressionnantes. Se sont-ils pris à leurs propres jeux de pouvoir ? Se sont-ils tous simplement soumis à l'autorité ? Nul ne peut le dire. De nombreux facteurs peuvent venir appuyer ces comportements que l'on juge comme étant inhumains.

1.4 La banalité du mal (H. Arendt)

Dans son récit, Hanna Arendt (1963) nous parle d'Adolf Eichmann, criminel de guerre nazi et exécuté près de Tel-Aviv le 31 mai 1962. C'était un haut fonctionnaire du troisième Reich, officier SS et membre du parti nazi. Il était responsable de la question juive, de l'émigration forcée des Juifs mais aussi de la logistique de la solution radicale. Il a encouragé et contribué à l'annihilation des Juifs.

Par le terme de « banalité du mal », Arendt ne cherchait pas à dire que les crimes commis par les nazis étaient banals mais bien qu'ils étaient d'un genre inouï et inédit. Ce qui est étonnant, c'est le fait que ces crimes ont été commis comme s'il s'agissait de faits banals, d'actes quelconques, sans avoir même conscience qu'il s'agissait de crimes, c'est la répétition de ces atrocités qui a rendu cela banal (Poizat, 2017).

A l'époque, Eichmann répondait aux ordres du Führer. Il s'empressait de répondre aux ordres qu'on lui donnait et il ne niait pas ce qu'il avait fait mais, au contraire, il proposait « *de se pendre en public, en guise d'avertissement pour tous les antisémites de la terre* » (Arendt, 1963, p35). Néanmoins, il ne regrettait pas ses actes pour autant. Le remords, c'est bon pour les enfants. Lors de son procès, il se souvenait qu'il aurait pu avoir mauvaise conscience s'il n'avait pas exécuté les ordres donnés même si ces ordres envoyaient des millions d'hommes, de femmes et d'enfants à une mort certaine. C'était une personne « normale », ni faible d'esprit, ni endoctrinée, ni cynique mais il semblait incapable de discerner le bien du mal. C'est ce qui fit de son procès un tel sujet d'analyse. Il dit lui-même qu'il ne haïssait pas les Juifs car il en avait dans sa famille mais qu'il se contentait de faire ce qu'on lui disait, et de bien faire son travail. Il devint membre du parti nazi et entra dans les SS en 1932. Il semble que depuis toujours Eichmann était un habitué des groupes et des organisations bien avant d'entrer dans les SS. « *Il dit d'ailleurs qu'à la fin de la guerre « je pressentais qu'il me faudrait vivre une vie individuelle, difficile, sans chef ; que je ne recevrais plus d'ordres, que je n'en donnerais plus, que je n'aurais plus d'ordonnance à consulter, bref je vais devoir mener une vie jusque-là inconnue* ». » (Arendt, 1963, p43). Dans sa vie vide de sens avant la guerre, il prit la demande d'intégrer le parti national socialiste comme une chance de repartir de zéro, de faire carrière et de montrer ce qu'il valait.



Figure 4 : Eichmann durant son procès¹²

Il semblait avoir des difficultés à s'exprimer, mais plus on s'y intéressait plus on pouvait se rendre compte que cette incapacité à s'exprimer était liée à son incapacité à penser et notamment à penser du point de vue d'autrui.

Arendt décrit le vide de la pensée chez Eichmann. Il y aurait là quelque chose d'essentiel dans le fonctionnement psychique que ce soit dans celui d'Eichmann, de criminels, de fous, de psychopathes, quelque chose de primordial qui leur enlève la capacité de penser : ils peuvent calculer, rationaliser, décrire, etc mais leur logique machinale n'est pas la pensée (Arendt, 1963 ; Sabouret, 2019).

Eichmann n'était pas un criminel ordinaire qui, face à la réalité d'un monde non-criminel, n'a pour refuge que son gang. Pour se persuader qu'il ne mentait ni aux autres ni à lui-même, Eichmann n'avait qu'à évoquer le passé. Car il avait été en harmonie avec le monde qu'il avait connu (Arendt, 1963 ; Sabouret, 2019). Il semble qu'il n'arrivait pas à se rendre compte des actes qu'il a commis car ses crimes faisaient partie intégrante de sa réalité (atmosphère de mensonge de l'époque qui était devenue pratique courante même si les mensonges que l'on disait au peuple n'étaient pas les mêmes que ceux que l'on disait aux différentes branches de la hiérarchie du parti). A l'époque, il régnait une atmosphère remplie de mensonges en Allemagne, et ces mensonges étaient particulièrement efficaces s'ils étaient émis par Hitler ou par Goebbels ; de manière à

¹² Source de l'image, Retrieved from :
<http://www.desgalipettesentreleslignes.fr/archives/2014/12/17/31046274.html>

procéder à l'auto-intoxication du peuple allemand. Ils disaient que cette guerre n'en était pas une, que c'était le destin et non l'Allemagne qui avait commencé et que c'était pour eux une question de vie ou de mort. Ils devaient exterminer leurs ennemis ou être exterminés eux-mêmes. Selon Eichmann, ils obéissaient tous, sans discuter aux ordres du Führer.

Eichmann était responsable du camp Theresienstadt, le seul camp de concentration qui ne dépendait pas de la W.V.H.A. Il avait avoué être au courant qu'Hitler avait donné l'ordre de procéder à la solution définitive. *« Il s'agissait de rendre Judenrein un pays tout entier alors que Heydrich n'envisageait de « nettoyage » que pour la bohème et la Moravie. Cela signifiait que les Juifs seraient « concentrés et déportés dans des centres d'où l'on pourrait aisément les transférer aux camps de la mort. Mais Theresienstadt devait servir de ghetto modèle, que l'on exposerait aux regards du monde extérieur, le seul ghetto où l'on accepterait des représentants de la croix rouge. »* (Arendt, 1963, p 97).

Ce qu'il appelle « solution définitive » à la question juive est le meurtre. Ce serait vers le mois de juin 1941 que cette solution aurait commencé à se mettre en place. C'est Heydrich qui œuvrait en ce sens depuis le début de la guerre.

Eichmann disait qu'on ne lui communiquait que ce qu'il avait besoin d'entendre pour effectuer un travail précis mais il est vrai que ce fut un des premiers responsables aux échelons inférieurs à être informé de ce « secret d'état ».

Dans les écrits de l'époque, on ne trouvait pas les mots « extermination » ou « liquidation » mais des noms de codes étaient utilisés afin de correspondre et de discuter de ces sujets.

- Pour « tuer » on utilisait le mot « solution définitive » ou « évacuation » ou encore « traitement spécial ».
- « Déportation » fut renommée « regroupement » ou encore « travail dans l'Est »

Eichmann ne vit jamais grand-chose, il visitait de nombreux sites dont Auschwitz¹³ à plusieurs reprises. Il ne vit jamais une fusillade collective, jamais personne mourir par le

¹³ Auschwitz, le plus grand et le plus célèbre camp de la mort avec ses 4662 hectares. Ce n'était pas seulement un camp d'extermination mais aussi une immense prison qui pouvait contenir cent mille détenus et qui contenait entre ses murs toutes sortes de prisonniers dont des non-Juifs qui n'entrèrent pas dans les chambres à gaz (Arendt, 1963).

gaz, ne vit pas comment on sélectionnait les Juifs pour les travaux forcés. On lui montrait juste ce qu'il fallait pour qu'il soit bien renseigné sur les divers mécanismes de destruction (deux méthodes d'élimination : le gaz et la fusillade). Mais la destruction des Juifs par le gaz ne se faisait que dans les chambres ou dans les fourgons mobiles, et dans les camps il y avait toutes sortes de mécanismes et de précautions pour tromper les gens jusqu'à la fin.

Les génocides ont des éléments en commun comme le fantasme de l'anéantissement par un groupe extérieur. Selon Sabouret (2019), les matrices idéologiques débutent par le retournement et la subversion des références morales : le meurtre érigé en Loi. Les discours de haine, rhétorique à répétition et les mensonges contradictoires que l'on pouvait dire à l'époque amènent petit à petit à l'échelon individuel, la voie au clivage et au déni du sujet, la chosification de l'autre (les Juifs vus comme des choses, des animaux, des sous-hommes) et son anéantissement comme objet psychique amenant le prélude de son élimination physique.

Selon Arendt (1963) et Sabouret (2019), la neutralisation des affects essentiels à l'efficacité meurtrière est le résultat de la progression qui mobilise de manière collective la haine suivie du mépris jusqu'à en arriver à l'indifférence, produit du clivage et de la démentalisation. Le clivage des bourreaux est beaucoup moins menacé que celui des victimes en raison d'un narcissisme consolidé par l'appartenance à un idéal collectif. Il y aurait chez eux une mécanique collective nazie avec ses effets traumatiques et contre-traumatiques ainsi que la réorganisation psychique de « survie » face au meurtre désaffectisé et désubjectivé, toujours une question de survie (Sabouret, 2019).

Selon Arendt (1963), Eichmann s'était occupé du transport des Juifs et non de les tuer mais une question se posait, celle de savoir s'il se rendait compte de ses actes et de ce que ceux-ci impliquaient. On peut voir à travers de nombreux écrits que les personnes pouvaient dire non. Ainsi, les membres des escouades de tueurs pouvaient rendre leur tablier et ils n'étaient pas menacés de mort ou susceptibles d'être fusillés (Arendt, 1963). Il s'agit bien du fait d'avoir consenti qui le rend coupable même s'il n'avait pas d'intention criminelle au départ (Arendt, 1963 ; Poizat, 2017).

Eichmann dans sa dernière déclaration lors de son procès a admis qu'il aurait pu faire marche arrière sous un prétexte quelconque. Il affirmait avec fierté qu'il avait toujours fait son devoir, obéi à tous les ordres comme l'exigeait son serment.

Il était vu comme ayant le rôle d'un logisticien et comme faisant partie de la thèse du rouage car il n'avait pas participé de son propre chef à l'assassinat de la population juive. Il ne serait donc pas réellement responsable, coupable, mais il serait un agent au service d'une organisation (Arendt, 1963 ; Poizat, 2017). Arendt (1963) récuse le fait qu'il ne serait qu'un simple exécutant. En effet, selon elle, il serait bien responsable et non une machine soumise à des lois de fonctionnement automatique (Poizat, 2017).

Toujours selon Arendt (1963), le plus impardonnable pour Eichmann n'était pas le meurtre, le fait d'attenter à la vie des gens, mais plutôt le fait de leur infliger des souffrances qu'il jugeait inutile. Eichmann passa de spécialiste de l'émigration forcée à spécialiste de l'évacuation forcée et les Juifs durent porter le brassard jaune pour être plus facilement identifiés, puis rassemblés et déportés. Ces différentes cargaisons étaient ensuite envoyées vers un camp d'extermination de l'Est. Selon lui, c'était comme ça, c'était la nouvelle loi du pays reposant sur un ordre nouveau, l'ordre d'Hitler, l'ordre d'un seul homme. En effet, sa parole avait force de loi, et cela signifiait que les ordres venant d'Hitler n'avaient pas besoin d'être écrits. Ses paroles, ses déclarations, étaient des lois fondamentales (Arendt, 1963 ; Poizat, 2017).

Ce ne serait pas un ordre mais bien une loi qui aurait transformé tant d'hommes en criminels. Car la validité d'un ordre est limitée dans le temps, tandis que la parole du Führer qui avait force de loi était illimitée dans le temps et l'espace et prévalait sur tout. Selon Arendt (1963), Eichmann faisait son devoir, il agissait conformément aux ordres donnés et à la loi (Arendt, 1963 ; Poizat, 2017). Il a effectué son devoir de citoyen respectueux de la loi et avait agi selon les ordres. Dans le 3^{ème} Reich, les paroles du Führer avaient force de loi. Eichmann admirait sans borne Hitler. On peut voir qu'un être moral commet ses actes en étant motivé par la loi et par la loi seule mais, en réalité c'est la légalité qui est sa motivation plutôt que le contenu de la loi. Les personnes font plus attention à respecter la légalité de la loi plutôt que de voir et d'analyser son bien-fondé (Poizat, 2017). A l'époque de la Seconde Guerre mondiale, on avait tendance à dire « d'agir de telle façon que si le Führer avait connaissance de vos actes, il les approuverait ». Cette réflexion est un élément clé dans la pensée d'Arendt car il est au centre de ses réflexions sur le totalitarisme. Selon celle-ci (Arendt, 1963), le principe du chef, ou « Führerprinzip », constitue en effet l'une des explications qui permettent de comprendre la particularité du totalitarisme et plus principalement du nazisme (Poizat, 2017).

Eichmann n'était absolument pas habilité à décider qui vit ou qui meurt. Il exécutait les ordres que son poste lui donnait et il agissait en fonction des ordres du Führer. Eichmann a agi selon le sens inné de la justice que l'on pouvait attendre de lui. Il a agi selon la règle, a examiné l'ordre qui lui était donné du point de vue de sa légalité « manifeste », c'est-à-dire sa régularité. Il n'avait pas besoin de se rabattre sur sa « conscience » puisqu'il n'était pas de ceux qui ignorent les lois en vigueur dans leur pays. En effet, les ordres supérieurs, fussent-ils complètement illégaux, ne peuvent perturber le mécanisme normal de la conscience. Selon Théofilakis (2013), Eichmann a adopté la stratégie qui vise à nier le mobile du crime (ici l'antisémitisme), la fin (la destruction des Juifs), l'adhésion aux fins qui vise à nier l'intention du crime. Eichmann aurait reconnu une complicité instrumentale mais non intentionnelle.

Son incapacité de parler était liée à son incapacité de penser et, surtout, à penser du point de vue de quelqu'un d'autre. Il était réellement difficile de communiquer avec lui car il s'était entouré d'un mécanisme de défense des plus efficace contre les mots et la présence des autres (Arendt, 1963 ; Sabouret, 2019 ; Théofilakis, 2013). Arendt a pour objectif de comprendre par son « ne pense pas », qu'Eichmann est représentatif d'une forme d'incapacité à exercer son jugement personnel qui définit ce qu'elle appelait « la mentalité totalitaire » propre au régime nazi (Arendt, 1963 ; Poizat, 2017).

Elle voit un lien étrange entre l'absence de pensée, le mal et son émergence. Il y aurait un rapport particulier qu'entretient l'opérateur avec la réalité. Le concept de réalité opératoire concerne la forme particulière de réalité qui semble très profondément liée à la modalité de pensée du patient (Sabouret, 2019). Pour le patient opératoire, la réalité n'a qu'un profil, celui qui vient à lui comme une évidence. Il n'arrive donc pas à imaginer qu'il puisse y avoir plusieurs facettes à ce profil. Il vit dans un monde à deux faces : c'est ou ce n'est pas. Il ne connaît pas les tourments de pensées, les questionnements, les hésitations ; l'objectivité, la rationalité sont les seuls critères qu'il prend en compte pour évaluer la réalité. Dans le cas d'Eichmann, nous pouvons bien observer que celui-ci explique ses actes de manière rationnelle car, selon lui, il n'a fait qu'entreprendre ce que l'on attendait de lui. Il ne s'est pas questionné sur le bien-fondé de ces demandes.

A l'exemple d'Eichmann qui affirmait qu'il n'éprouvait qu'un seul regret, celui de ne pas avoir été au bout de sa tâche, il y a de nombreuses personnes qui se sont cachées derrière la formule, qui n'est pas banalisante mais qui laisse transparaître un déni profond et puissant associé au clivage : « c'était l'époque qui voulait ça » (Sabouret, 2019).

2. Processus psychiques à l'œuvre dans les phénomènes de résistance et résilience

Selon Fenouillet (2012), pour comprendre le comportement humain, il semble nécessaire de ne pas se limiter à une seule cause mais plutôt à une multitude de facteurs qui, mis ensemble, peuvent expliquer les actions humaines.

On va maintenant tenter de comprendre certains des processus qui ont pu influencer les actes de Claus Stauffenberg et de bien d'autres résistants.

2.1 Résistance et Résilience

2.1.1 Résistance¹⁴

Il y a différentes façons de résister à la pression sociale (conformisme, soumission, ...) (De Visscher, 2016 ; Fisher, 2010).

La résistance, aussi appelée réactance, est définie comme « *une résistance individuelle aux pressions sociales, qui s'exprime par le développement d'une motivation négative, liée au sentiment d'une perte de son indépendance et qui se traduit par une tendance à vouloir retrouver sa liberté perdue* (De Visscher, 2016, p 511 ; Fisher, 2010, p90).

Dans certains cas, la pression sociale va déclencher l'effet inverse de celui recherché. Cela est dû à des motivations qui sont liées aux croyances personnelles, aux sentiments de leur indépendance à conserver, aux valeurs qu'ils défendent ou encore aux engagements qu'ils ont pris.

L'anomie sociale est un concept de Durkheim qui « *définit les effets de dérèglement social liés aux conflits existant entre valeurs et normes dans un contexte donné* » (De Visscher, 2016, p 512 ; Fisher, 2010, p92).

¹⁴ « *Résistance : qualité par laquelle un corps résiste à un autre corps ; défense de l'homme ou des animaux contre ceux qui les attaquent ; défense contre ce qui est comparé à un assaillant ; opposition aux volontés d'un autre ; rébellion contre les agents de l'autorité* » (Le Littré, Retrieved from : <https://www.littre.org/definition/r%C3%A9sistance>)

L'anomie se crée lorsque les conduites des individus ne sont plus régies par des normes claires. Les systèmes sociaux conduisent à un effet d'atomisation qui, dans ce cas, produit un ensemble de règles mal établies. Et en raison du changement rapide dans les règles et dans les normes, une baisse d'intérêt des valeurs traditionnelles s'introduit et amène à un dérèglement des relations entre les personnes et la société car les règles ont perdu de leur consistance. Il y a donc des structures sociales qui amènent à la création de conditions dans lesquelles une réponse normale sera la violation des règles de la société.

La théorie de l'impact social « *montre qu'à l'intérieur d'un groupe, les normes ne sont pas toujours rigides : les individus peuvent conserver une certaine liberté et, dans ce type d'interactions, ils ont un impact les uns sur les autres. Dans ces conditions, un déviant peut jouer de cette situation et amener, par exemple, le groupe vers d'autres positions que celles qu'il avait antérieurement* » (De Visscher, 2016, p 512 ; Fisher, 2010, p 95).

Cette théorie de l'impact social a deux types de facteurs : le nombre d'influences différentes (plus il y a d'opinions, idées différentes, plus il est possible d'influencer la personne) mais aussi le poids de l'influence (ce poids est relié à la reconnaissance de l'action d'une personne).

Les éléments de résistance à l'influence sociale et de déviance montrent un conflit entre un système de valeurs et un système de normes. Ce conflit est le résultat de l'ambiguïté de la réalité sociale qui crée ces réactions par le fait même qu'elle situe les individus dans une contradiction permanente entre les valeurs et les normes à partir desquelles elle sanctionne leurs conduites (Fisher, 2010).

Il y a eu un intérêt assez important de Marmion (cité par Fisher, 2010) sur le refus de la soumission au sein du nazisme. En plus des trois types de conduites proposés généralement, à savoir les victimes, les exécutants soumis aveuglément à une hiérarchie déshumanisée, et les résistants héroïques, il existerait une autre catégorie de personnes : les refusants. Ces derniers sont ceux qui, sans entrer pour autant dans un système de résistance, refusent de manière ponctuelle de participer à un massacre malgré la propagande et l'idéologie officielle qui rendraient légitime leur accommodement. Il s'agit ici en réalité du refus de s'abandonner au mal.

2.1.2 Résilience

La résilience fut d'abord définie en termes mécaniques¹⁵ et ce n'est que bien plus tard que l'on a élargi son sens à la psychologie (Anaut, 2005 ; Manciaux, 2001).

La définition de la résilience se précise, mais il n'y a pas encore de consensus (Laurent, de Tychey, Lighezzolo-Alnot, Bustany, Paysant & Krier, 2015). Nous pouvons en donner une définition humaniste : « *La résilience est la capacité d'une personne ou d'un groupe à se développer bien, à continuer à se projeter dans l'avenir, en présence d'événements déstabilisants, de conditions de vie difficiles, de traumatismes parfois sévères* » (Manciaux, 2001, p 322). « *La résilience peut être considérée comme un processus dynamique impliquant l'adaptation positive dans le cas d'une adversité significative* » (Anaut, 2005, p4). Ou encore, la résilience vue par Tisseron (2007) comme ayant de nombreuses définitions, il en mentionne une qui vise à voir la résilience humaine comme « *une caractéristique personnelle liée aux ressources propres de chacun et qu'on peut mesurer à chaque instant* » (Tisseron, 2007, p3) et une autre d'un courant alternatif qui vise à voir la résilience de chacun comme dépendante de la qualité des liens et relations qui existent au sein d'une communauté. C'est d'ailleurs vis-à-vis de cette résilience que l'on a vu apparaître des groupes d'aide à la résilience après les attentats du 11 septembre. En ce qui concerne la psychologie, il s'agit de faire face à des stress importants et/ou additionnés, face à un traumatisme ou à des événements à valeur traumatique. La définition de la résilience ne doit pas être simplifiée à outrance de peur d'en perdre les principaux fondements mais elle diffère d'une discipline à une autre, d'un domaine à l'autre.

La résilience est à ses débuts confondue avec la résistance mais ces deux mots ont une origine différente. La résistance vise la capacité à se tenir droit, debout et la résilience vise la capacité à rebondir (Tisseron, 2007). La définition de la résilience continue d'évoluer et est maintenant considérée comme étant la capacité de mobiliser de manière instantanée des défenses efficaces lors des moments de stress. Mais quand on regarde l'origine du mot latin « *resilire* », il nous montre une autre signification, à savoir « *délier les effets d'un traumatisme sur soi* » (Tisseron, 2007, p9). Ce serait donc surtout la

¹⁵ Résilience : « *résistance des matériaux aux chocs* » (Manciaux, 2001, p322) ; Pour Anaut (2005), « *la résilience concerne l'évaluation de la résistance des matériaux à des chocs élevés et leur capacité d'absorber l'énergie cinétique sans se rompre* » (Anaut, 2005, p4).

capacité à se reconstruire après un choc. Mais il semble que, dans la réalité, les deux significations (résister et se reconstruire) vont de pair. Elle est aussi définie « *comme étant l'aptitude à fonctionner de façon adaptative et à être compétent face aux divers stress de la vie* » (Tisseron, 2007, p28).

Laurent et al. (2015) pensent que la résilience veut dire que l'on est capable de se protéger face à un traumatisme sans avoir une décompensation durable soit mentale (dépression, angoisse, délire, ...), soit comportementale, soit somatique et ce peu importe le choc initial produit par la situation traumatique.

Tisseron (2010) la voit comme étant « *la possibilité de négocier à la fois avec les ruptures de son environnement et les bouleversements intérieurs qui en résultent* » (Tisseron, 2010, p 81). Les ruptures peuvent être des événements exceptionnels comme un accident, une guerre, une maladie, etc mais aussi des phases du développement dites normales comme, par exemple, la crise d'adolescence, la crise de la quarantaine, la ménopause, ... il y a une plus grande difficulté à faire face à ce genre de situation s'il y a une grande violence objective (destruction des biens, la maison, la famille) mais aussi si celle-ci n'est pas due au hasard mais provient d'une agression consciemment organisée par quelqu'un d'autre. Si l'individu se montre capable de reconfigurer ses repères, on parle alors d'une résilience réussie.

« *La capacité de résilience d'un sujet engage à tout moment des facteurs internes d'ordre génétique, cognitif et comportemental, et des facteurs environnementaux. Il en résulte qu'elle peut varier chez un même sujet selon les moments, l'environnement et les diverses épreuves de la vie. Les divers domaines qui constituent l'environnement quotidien de chacun peuvent y contribuer puissamment* » (Tisseron, 2007, p41). Il y a les ressources internes de l'individu. Cela concerne le fonctionnement intellectuel comme le QI élevé, la capacité à planifier, l'estime de soi, l'existence d'un système de croyance (foi, éthique). Il y a aussi les facteurs de protection familiaux. Cela concerne « la bonne éducation », relation de soutien de la part des parents et d'autres membres de la famille (Tisseron, 2007). Mais aussi « *les facteurs de protection extrafamiliaux liés à la société ou la culture* » (Tisseron, 2007, p42). Cela concerne les bonnes relations avec des personnes extérieures à la famille.

La résilience aurait deux caractéristiques : la résistance à la destruction et en même temps la construction d'une existence valant la peine d'être vécue. La capacité de certaines personnes à mieux résister que d'autres aux aléas de la vie, à l'adversité, à la maladie est quelque chose qui est reconnu depuis longtemps mais qui n'a jamais vraiment été expliqué.

Selon Manciaux (2001), ce n'est que récemment que les interactions entre la personne, son entourage, leurs conditions et leurs milieux de vie ont été considérés. Il semble que ce soit le concept de vulnérabilité avec ses différentes composantes (biologiques, psychologiques et approche épidémiologique) qui ait ouvert la voie à la résilience (Manciaux, 2001).

« Bowlby a été l'un des premiers à insister sur le rôle de l'attachement dans la genèse de la résilience, qu'il définit d'ailleurs comme étant un ressort moral, qualité d'une personne qui ne se décourage pas, qui ne se laisse pas abattre » (Manciaux, 2001, p324). La résilience peut se trouver dans des traumatismes extrêmes (comme lors des guerres, catastrophes naturelles) mais aussi dans des malheurs dits ordinaires (comme un handicap, accident, chômage, précarité, ...).

Selon Anaut (2005), elle aurait deux phases : « la confrontation au trauma et résistance à la désorganisation psychique » et « l'intégration du choc et réparation » (Anaut, 2005, p9). La première phase implique les mécanismes défensifs d'urgence et leur utilisation pour se protéger de l'agression psychique. Il s'agit dans ce cas de déni, projection, répression, passage à l'acte, comportement passif/agressif par exemple (Anaut, 2005). La deuxième phase quant à elle, implique l'abandon de certains de ces mécanismes défensifs pour privilégier des ressources défensives plus raisonnables et qui seront plus fonctionnelles sur le long terme comme, par exemple, la créativité, l'humour, l'intellectualisation, ... (Anaut, 2005 ; de Tychev, 2001).

Selon de Tychev (2001), la mentalisation¹⁶ est un des processus intrapsychiques primordial dans le fondement de la capacité de résilience. D'ailleurs Bacqué (cité par de Tychev, 2001) a travaillé sur les mécanismes qui déterminent la résilience de l'enfant

¹⁶ Pour Debray (Cité par de Tychev, 2001), la mentalisation désigne « la capacité qu'a le sujet de tolérer, voire de traiter ou même négocier l'angoisse intrapsychique et les conflits interpersonnels ou intrapsychiques. Il s'agit en définitive d'apprécier quel type de travail psychique est réalisable face aux angoisses, à la dépression et aux conflits inhérents à la vie. » (de Tychev, 2001, p 58).

endeuillé en mettant en avant le rôle de ce facteur qu'elle envisage en lien avec un probable narcissisme primaire, ... suffisamment robuste pour supporter d'être quitté... mais aussi assez fort et flexible pour ne pas être cassé par des atteintes plus importantes physiques et/ou morales.

De plus, il faut qu'il y ait une base d'attachement sécurisante qui semble être un fondement primordial dans le développement de la résilience (de Tychey, 2001).

« La résilience n'est jamais absolue, totale, acquise une fois pour toutes. Il s'agit d'une capacité qui résulte d'un processus dynamique, évolutif au cours duquel l'importance d'un traumatisme peut dépasser les ressources du sujet » (Manciaux, 2001, p 326). La résilience est un processus dynamique qui peut fluctuer au cours des événements de la vie (Anaut, 2005 ; de Tychey, 2001 ; Manciaux, 2001). Selon Anaut (2005), il faut l'appréhender selon le point de vue du traumatisme et aussi du point de vue des mécanismes de défense de la personne, vue comme résiliente. En effet, on peut être résilient face à un événement à un moment de notre vie et ne pas réussir face à un autre événement qui surviendrait par après. Elle est variable en fonction des circonstances, mais aussi en fonction de la nature et du contexte du traumatisme ainsi que de la vie et de ses périodes. La résilience dépend de l'interaction entre la personne et son entourage mais aussi entre les influences de sa vie d'avant et le contexte actuel (politique, économique, humain, ...). Celle-ci serait présente chez tout le monde et on peut tous faire preuve de résilience. Certains de manière plus spontanée que d'autres qui auront besoin d'être stimulés, aidés par un processus d'accompagnement (éducatif, thérapeutique, ...) (Anaut, 2005). Son développement passerait par un autre regard sur la réalité.

Anaut (2005) parle de l'accompagnement thérapeutique et du travail que l'on peut effectuer sur l'élaboration de la culpabilité et de la honte surtout lors d'événements comme les agressions, accidents traumatiques, catastrophes, etc.

Il faut cependant faire attention de ne pas abuser de ce nouveau concept et de ne pas voir la résilience là où elle n'a pas de raison d'être (par exemple : là où il y a seulement un déni d'un traumatisme ; ou une résistance sans reconstruction). Et ce n'est pas parce que la personne fait preuve de résilience qu'il faut la laisser se débrouiller seule, elle mérite comme tout le monde le meilleur suivi nécessaire. La résilience fluctue dans le temps. Elle n'est pas constante et peut intervenir à tout âge.

2.2 Honte

Honte¹⁷ : « *Déshonneur, opprobre, humiliation* » (Le Littré) (ce qui est le sens étymologique et ancien).

La honte est un sentiment puissant qui entraîne la peur d'être exposé, psychologiquement ou physiquement mis à nu. Elle s'associe avec un sentiment très grand d'agitation et le besoin grandissant de se cacher et de ne pas être vu (Emde, Oppenheim & Guédeney 2002).

La honte regroupe plusieurs notions : comme l'émotion brute liée à la confusion et à la perte des repères, le jugement sur l'émotion et le jugement portant à la fois sur l'émotion et sur les causes possibles de la honte. Il y a un point commun entre toutes les formes de honte : c'est l'angoisse d'être exclu, la crainte d'un retrait d'amour mais aussi de toute forme d'intérêt (Emde et al., 2002 ; Tisseron, 2007).

La honte est une émotion morale qui inclut la conscience de sa personne en relation avec l'autre (de Gaulejac, 1996 ; Emde et al., 2002).

La honte est un exemple d'émotion morale complexe et ayant un développement plus tardif que les émotions telles que la joie, la surprise, la colère, la peur, la tristesse, le dégoût. C'est pour cette raison que les émotions plus complexes comme la honte ou la culpabilité n'ont pas de mode d'expression propre que ce soit par le visage, la voix ou la posture. Elles peuvent se manifester de différentes façons.

Les émotions morales ont des caractéristiques qui leur sont propres. Elles sont basées sur les relations, sur les expériences avec certains individus dans des contextes particuliers. Elles se reposent aussi sur un sens de la lutte, du conflit, de l'affrontement. C'est pour cette raison que l'on peut dire qu'elles sont anticipatoires, signalisatrices et qu'elles montrent, d'une certaine manière, les conséquences d'un résultat intentionnel (Emde et al., 2002).

Selon Emde et al. (2002), les émotions morales amènent souvent au désir de résoudre un problème, ou motivent une action à valeur sociale. Ces émotions seraient « conscientes » par nature. Ces émotions auraient la fonction de rendre connus et conscients les buts moraux inconscients. La mobilisation d'une émotion morale est

¹⁷ Le Littré, Retrieved from : <https://www.littre.org/definition/honte>

automatique et amène à un effet sur le Soi, en relation avec une ou plusieurs autres personnes importantes. Le sentiment de honte associe la douleur morale et l'envie de réaliser quelque chose pour lutter contre elle.

La honte inclut donc une douleur morale. Dans cette émotion, le désir est d'être hors de la vue, d'éviter le regard des autres et, surtout, d'éviter le regard critique de l'autre. La honte impliquerait l'impression d'être petit et sans pouvoir. Elle contraste avec la culpabilité car elle implique de penser qu'un observateur ou même plusieurs sont vus comme désapproubateurs ou critiques (Emde et al., 2002). *« Etre considéré comme petit ou incompetent est une des expériences les plus fréquentes génératrices de honte dans la petite enfance (Yorke 1990) et beaucoup ont noté les liens de l'expérience de la honte avec les difformités physiques, pendant l'enfance ou à la suite de blessures de guerre »* (Emde et al., 2002, p 338).

La honte peut impliquer l'expérience de l'impuissance et la perte de l'estime de soi, ces deux éléments intervenant comme la conséquence de l'échec. La honte a une apparition plus précoce dans la vie que le sentiment de culpabilité et ce dernier semble pouvoir durer toute la vie. Il est difficile de dire quand la honte apparaît chez un enfant mais il semble que celle-ci provient d'un adulte qui ferait honte à l'enfant (en disant : « tu devrais avoir honte »). La honte précoce semble liée à l'envie d'éviter l'exposition sociale.

Selon Emde et al. (2002), la honte pourrait se développer dans des expériences de socialisation de la part des parents. Le sentiment d'être petit ou de ne pas être à la hauteur explique aussi son apparition.

Il y a d'autres aspects comme celui de ne pas avoir respecté les règles ou de ne pas s'être comporté selon les standards habituels. La honte trouve essentiellement son origine dans les expériences d'interdiction de la part des parents, professeurs, frères et sœurs. Son origine se situe dans les critiques qui arrivent dans une situation de face-à-face. La honte est liée à la crainte que l'on puisse voir à l'intérieur de soi. De même, l'origine de la honte semble se situer dans les interactions précoces que l'on a avec les autres. L'angoisse de honte a deux versants : l'un du côté des relations avec le groupe

(peur de l'exclusion), l'autre du côté du fonctionnement psychique (risque de désagrégation mentale) (Tisseron 2007).

La honte impliquerait le fait de se représenter une ou plusieurs personnes comme étant importantes. C'est pour cette raison qu'elle implique une certaine forme de référence sociale. Et cette dernière deviendrait de plus en plus internalisée au-delà de la petite enfance. La référence sociale, bien qu'internalisée, comprend deux composantes qui impliquent la notion de sens partagé. L'une des composantes a un sens plus proactif et peut être reliée à ce que l'on appelle en langue commune le « ça se fait » du développement précoce. Mais, au contraire, l'autre est vue comme plus réactive et liée au « ça ne se fait pas ». Dans la seconde composante, l'individu fait l'expérience de quelqu'un qui le regarde avec vigilance, qui le verrait comme n'étant pas à la hauteur et, ainsi, le sentiment de honte, de se sentir petit, diminué apparaît. Il semble universel de dire que les communautés sont organisées autour de règles partagées et les transgressions par rapport à ce qui est attendu en pratique sont exprimées implicitement ou explicitement par le biais d'émotions morales.

La honte intervient du fait d'un conflit à propos de « ne pas être à la hauteur », du fait d'un sentiment d'impuissance et de se sentir petit face aux autres. Elle résulterait d'un conflit intergénérationnel (de Gaulejac, 1996 ; Tisseron 2007).

Selon Tisseron (2007), la honte doit être combattue dans les trois domaines qu'elle menace : le narcissisme (dans ses composantes aussi bien psychologiques que corporelles), les liens affectifs avec les proches et la participation à la communauté humaine. L'atteinte de la première sphère enlève au sujet honteux toute valeur à ses propres yeux, l'atteinte de la deuxième concerne le sentiment de ne plus être aimé par ses proches et, quant à la troisième, une fois que le sentiment d'appartenance a été entamé, c'est le sentiment d'être aimé qui est atteint mais aussi celui de ne plus pouvoir intéresser qui que ce soit. C'est pour cela que la honte diffère de la pudeur et de la culpabilité (Tisseron, 2007). La honte jouerait le rôle de régulateur général du lien social.

Selon Tisseron (2007), dans la honte c'est le corps tout entier qui est touché à travers son estime de soi.

« Du point de vue de la situation en cause, la culpabilité est toujours liée à une transgression morale, alors que la honte peut être également liée à une déception ou un échec. Dans la honte, la situation n'a donc pas été choisie volontairement. Elle concerne

une situation de soi à soi ou une situation avec les autres. Le self¹⁸ est incapable d'y faire face. »

La honte est très peu souvent abordée dans les ouvrages notamment car elle est souvent confondue avec la culpabilité (de Gaulejac, 1996 ; Tisseron 2007). La honte est une forme de dés-intégration, c'est un sentiment social et elle est tue, voire même dissimulée y compris à nous-même. C'est un sentiment douloureux qui amène au silence, repli sur soi jusqu'à l'inhibition.

Winnicott a mis en évidence comment le narcissisme de base se constitue à travers les premières interactions mère-enfant (il insiste sur le rôle de la mère dans les premiers soins). La honte semble dans un certain sens lié au narcissisme. Il semble donc logique de croire que la honte est aussi liée aux investissements narcissiques premiers dont il fait l'objet de la part de son environnement primaire. Ces investissements peuvent avoir été inappropriés. Winnicott a créé le concept de « mère environnante » (environnement des soins matériels) différent de celui de « mère objectale » (qui est détentrice du sein, de l'environnement excitant). Il a dès lors pointé le rôle des liens que le nourrisson établit avec son environnement précoce (qui est composé de personnes, d'animaux, d'objets, de sons, d'odeurs, de couleurs, ...). Mais cela implique aussi l'environnement dans un sens plus grand, olfactif, thermique, auditif, géographique mais aussi linguistique et culturel. Ce lien ne disparaît pas au cours de la vie et cet environnement fait partie de l'intégrité du sujet. Si ce lien est cassé ou perdu, c'est l'identité même de la personne qui peut s'en retrouver chamboulée. Ce genre de cassures peut interférer comme un facteur de prédisposition à la honte, soit car leur apparition est précoce, soit car leurs apparitions sont simultanées avec l'expérience qui déclenche la honte.

Ferenci (cité par Tisseron 2007) rejoint cette idée grâce à son écrit « *L'enfant mal accueilli et sa pulsion de mort* ». Il y parle des enfants qui se vivent comme étant un objet de répulsion ou de dégoût de la part d'un de leurs parents voire des deux. Cette situation qui est généralement réelle pour un enfant qui est mal accueilli, peut aussi s'avérer réelle pour un enfant qui vit la perte ou l'absence d'un parent vécue comme un rejet. Selon Ferenci, il peut s'agir d'enfants dont la mère a été perturbée par un deuil de manière précoce. L'enfant se protège de telles situations par un « auto-clivage narcissique ». Il

¹⁸ Self est une notion créée par Winnicott, qui correspond à l'image que l'on a de soi-même, seul le vrai self peut être créateur et ressenti comme réel (Goldberg, 1985 ; Tisseron, 2007).

semble qu'une partie de lui-même devient la mère ou le père s'occupant de l'autre partie de lui. La conséquence de ce clivage est la création d'une instance psychique auto-perceptive « qui sait tout mais ne sait rien ». « *Le sentiment de Honte peut apparaître à chaque fois qu'un traumatisme, l'auto-clivage narcissique serait réactivé, avec investissement de l'instance d'auto-observation fortement idéalisée aux dépens du moi*¹⁹ corporel et psychique qui se trouve alors appauvri en estime de soi » (Tisseron, 2007, p 23).

Selon Imre Hermann (cité par Tisseron, 2007), la honte appartient non pas à une personne mais à un groupe, famille, nation ou classe. C'est de ce groupe que la personne s'angoisse d'être écartée. La honte serait donc une angoisse sociale qui a pour résultat que chacun peut la vivre pour des actes qui sont commis par sa famille, ou des personnes de son groupe autant que pour quelque chose qu'il aurait lui-même commis (de Gaulejac, 1996 ; Tisseron, 2007). Il explique bien que cela peut aussi être la honte d'appartenir à un groupe, celui des êtres humains capables d'actes non humains. Prenons l'exemple des déportés qui éprouvaient de la honte pour les atrocités des bourreaux auxquelles ils assistaient. L'impulsion est externe et survient un mouvement psychique qui amène à l'intériorisation de la honte.

Certains deuils semblent ainsi impossibles car une forte charge de honte obstrue le processus normal du deuil. Abraham et Torok (cité par Tisseron, 2007) ont observé que c'est la honte de l'objet d'amour perdu qui pose problème. Si le deuil n'est pas fait, c'est parce que le mort incorporé dans le moi de la personne survivante endeuillée exprime sa honte d'avoir fait défaut au sujet (Tisseron, 2007). Tisseron (2007) nous parle aussi d'un deuil non réalisé, qui amène la question de savoir comment un être peut-il devenir porteur d'une mort à laquelle il s'identifie à défaut de pouvoir se trouver avec lui dans une relation de filiation symbolique.

Selon Tisseron (2007), toute honte doit être assimilée par rapport à deux axes : le premier axe lié à l'histoire passée de la personne et à ses traces, et le second lié à la dynamique de ses investissements actuels.

¹⁹ Moi est la partie la plus consciente, il s'efforce de faire régner l'influence du monde extérieur (le surmoi) sur les pulsions (le ça). Le moi a un rôle de médiateur (Tisseron, 2007).

L'axe historique correspondrait au rôle que la honte a joué pendant la formation de la personnalité. Cet axe est attaché aux facteurs historiques personnels qui ont laissé leur marque sous la forme de différentes autorités et personnes intériorisées. Cet axe de la honte fait intervenir trois types d'investissements.

Les investissements sexuels qui sont souvent liés aux premières expériences de honte surtout dans le domaine de la grande bourgeoisie. Pour ce domaine social, le repas serait un instant d'apprentissage des signes distinctifs grâce auxquels cette catégorie sociale établit ses signaux de reconnaissance. Pour ces personnes, il s'agit aussi d'un apprentissage de la maîtrise pulsionnelle qui amène au moule de la « bonne éducation ».

Les investissements narcissiques sont constitués de la dépendance de l'estime de soi vis-à-vis des anciennes figures d'attachement (à savoir les parents). L'attitude des parents vis-à-vis de leur enfant joue un rôle primordial dans l'organisation du narcissisme infantile. Il ne s'agit pas seulement de la froideur, ou de la distance parentale mais aussi d'attitude telles que la moquerie ou l'humiliation.

Les investissements d'attachement correspondent aux moments de défaillance maternelle face auxquels l'enfant est confronté de manière précoce. Celui-ci n'arrive plus à trouver dans le regard, les mimiques, les gestes, la voix, une réponse à ses attentes de communication. Il aura alors tendance à recourir de manière précoce à l'autoclivage narcissique.

L'axe actuel de la honte porte sur le rôle que cette dernière joue pour quelqu'un dans une situation précise de son présent. Cet axe met en jeu les interactions du sujet avec son environnement (Tisseron, 2007). Il s'agit des hontes liées à des situations d'humiliation extrême comme la torture, la mort, la maladie, ... On retrouve les trois niveaux d'investissements.

Les investissements d'attachement vont concerner les liens que la personne entretient avec son ou ses groupes d'appartenance (comme la famille, culture, institutions, etc). Tisseron donne l'exemple d'un intense investissement narcissique de ses propres possibilités (le fait de se croire plus intelligent que les autres) peut aussi s'accompagner de honte liée à la peur de se faire rejeter de ce groupe à cause de sa supériorité.

Tisseron (2007) nous montre bien que la honte n'est pas seulement liée à une image négative de soi mais cette crainte du rejet peut tout à fait s'appliquer à des qualités positives (comme beau, riche, intelligent). La honte concerne donc le sentiment

d'appartenance du sujet à une communauté et cela de manière indépendante de l'image que cette communauté véhicule à son égard.

Les *investissements narcissiques*, concernent le fait que la honte peut être liée aux repères d'identification de la personne comme par exemple : profession, famille, possession de biens qui le confortent dans son identité.

Les *investissements d'objet*, la honte intervient dans l'évolution des projets identificatoires du sujet à un moment précis en tant qu'ils sont liés à ses stratégies identitaires visant à l'intégration dans l'un ou l'autre groupe ou, au contraire, à l'individualisation par la recherche d'un modèle en rupture.

Ces deux axes de la honte seraient en permanence en interférence, en opposition ou en complémentarité (Tisseron, 2007). Quand les repères actuels sont menacés, les repères historiques vont jouer un rôle important. Et à l'inverse, plus les figures intériorisées sont caduques, plus les repères sociaux vont jouer un rôle important dans l'évitement ou le déclenchement de la honte.

Il y aurait trois niveaux d'instances intériorisées à partir desquels la honte peut se matérialiser :

- L'idéal du moi plus ou moins imbriqué avec le surmoi : la honte correspondrait à une rupture avec cet idéal. Mais il y a un moyen de s'en protéger : avoir fait tout ce qu'il nous était possible de faire de manière à être en phase avec ses instances psychiques. La honte est l'éventail des relations entre l'Idéal du moi, le Moi idéal et le Moi. Et c'est ce dernier qui n'est pas à la hauteur de l'idéal (de Gaulejac, 1996 ; Tisseron 2007). C'est l'estime de soi qui est concernée.
- La honte par rapport aux figures incorporées. Il s'agit souvent de la honte de quelqu'un d'autre en soi. La personne serait non unifiée et composée par les nombreuses traces des « autres en lui autant que par ses réactions à leur égard ».
- L'intériorisation des premiers repères qui constitue l'identité subjective, organisée à partir de ce que Winnicott a appelé la « préoccupation maternelle primaire ». Les soins et l'attention portés par la mère à son enfant jouent un rôle primordial dans la constitution de ses premières enveloppes protectrices. Mais cette proximité avec la mère est aussi source de confusion et de honte. L'enfant s'imprègne, dans une certaine mesure, de la honte de ses premières figures d'attachement qui colle alors à sa peau comme elle collait à la leur et tout cela de

manière indépendante des causes de sa propre honte en réaction à leur silence ou à leurs confusions.

Cette proximité que l'enfant construit avec ses parents, afin d'établir sa propre enveloppe protectrice et ses repères internes, peut créer les éléments (la honte par exemple) contre quoi cette proximité est censée se battre. Cette proximité l'amène à faire siennes les hontes qui sont les leurs (de Gaulejac, 1996 ; Tisseron, 2007).

La honte ne se met pas en place dans le psychisme d'un seul coup. L'intériorisation de la honte s'effectue de manière progressive à travers différents moments. On peut en distinguer cinq qui sont particulièrement décisifs dans ce processus (de Gaulejac, 1996) :

- Le stade du miroir et l'entrée au monde par le narcissisme
- Le stade oedipien ou la confrontation à l'interdit et l'ordre symbolique
- Le stade des comparaisons et la découverte du monde social à la fin de la période de latence
- Le stade de l'adolescence lorsque les choix sexuels et sociaux s'affirment
- L'entrée dans la vie sociale des jeunes adultes, ou la quête d'une place et l'affirmation identitaire

Ces stades sont, en réalité, différents aspects du développement de la personne (de Gaulejac, 1996).

Dans le stade du miroir, il s'agit de la première prise de conscience de son identité. Le jeune enfant identifie sa mère auprès de qui il trouve sa sécurité. C'est à ce stade qu'il crée son identité propre, son image de soi et son amour propre.

La fusion avec la mère est état de captation imaginaire où l'enfant coïncide avec l'objet de son désir, le stade oedipien le remet en question. L'Œdipe est une phase essentielle du développement. Il s'agit d'un moment dans lequel une personne tierce (le père) va poser un interdit qui enlève à l'enfant son désir. Dans l'Œdipe, il existe trois postulats. Le premier est que l'enfant fait généralement l'expérience du désir sexuel vis-à-vis du parent de sexe opposé (à l'extrême un désir de possession sexuelle). Le deuxième concerne le fait que l'enfant ressent naturellement des sentiments de rivalité et de compétition vis-à-vis du parent du même sexe. Le troisième, l'enfant ressent une peur de la vengeance de la part du parent du même sexe du fait de ses désirs (peur de castration et d'atteinte corporelle) (de Gaulejac, 1996 ; Emde et al., 2002).

En renonçant à l'objet premier de ses désirs, à savoir la mère, l'enfant montre qu'il peut s'ouvrir au monde et augmenter les objets de son désir. Il se reconnaît alors comme sujet

autonome. Ainsi séparé de sa mère, l'enfant peut accéder au monde social, à la culture. Lorsque l'identification paternelle est remise en question soit par son absence, soit parce que la mère l'invalide dans son discours, la réalisation de l'œdipe est mise en péril. La honte s'installe lorsque la personne n'a pas su se reposer sur ses parents pour s'affirmer comme quelqu'un d'autonome. C'est à cause de la défaillance paternelle que les éléments surmoïques qui aident l'enfant à se structurer ne sont pas intériorisés. Si l'enfant n'arrive pas à se protéger de l'intérieur, il sera d'autant plus vulnérable au jugement des autres, et donc à la honte. Mais l'intériorisation de la loi et l'interdit qu'elle introduit, amène l'enfant à se détourner de l'objet premier de ses désirs. L'enfant fait l'expérience qu'il n'est qu'un parmi tant d'autres. La honte est liée au sentiment d'abandon qui peut découler d'un œdipe mal réalisé. La honte peut être le résultat du type de conflit intergénérationnel qui est mis en œuvre dans l'œdipe (Emde et al., 2002).

Le développement moral de l'enfant se concrétise déjà de manière impressionnante avant l'âge de trois ans, ce qui se situe avant le développement du complexe d'Œdipe (Emde et al., 2002).

Les situations qui amènent au sentiment de honte sont souvent accompagnées de sentiments comme la colère, la culpabilité, la haine ou le désespoir. Il semble que ce soit sur ces sentiments que le sujet s'appuie dans un premier temps pour l'aider à reconstruire son identité. Cette tendance à être accompagné d'autres émotions peut probablement expliquer le fait que souvent la honte ne laisse pas de souvenir précis. Les sentiments qui arrivent en même temps que la honte, comme la colère, la vengeance, la culpabilité sont souvent des sentiments plus valorisés que la honte, ou alors ils trouvent plus aisément leur place dans la personnalité de la personne sans en bousculer les fondements.

La honte est un sentiment bien complexe à expliquer et à exprimer. Elle implique de nombreux domaines de la vie, est multidimensionnelle. Il y a une articulation de nombreux enjeux différents que ceux-ci soient affectifs, sexuels, émotionnels et sociaux.

2.3 Culpabilité

Culpabilité²⁰ est « *l'état de celui qui est coupable²¹, sentiment de faute ressenti par quelqu'un que celle-ci soit réelle ou imaginaire²²* ».

La culpabilité est une émotion morale au même titre que la honte (Emde et al., 2002). Elle résulterait d'un conflit intergénérationnel et intervient du fait d'un conflit à propos du sentiment de ne pas avoir bien agi, d'avoir blessé les autres, et d'être accusé et puni par la voix des autres (Emde et al., 2002 ; Goldberg, 1985 ; Oraison, 1974).

Elle est à la fois une représentation et un affect (Goldberg, 1985). En ce qui concerne la représentation, la culpabilité est liée à tout ce qui est de l'ordre de la faute, elle est un jugement de la culpabilité : meurtre du père, péché originel (Œdipe). Il y a aussi une difficulté de se prononcer sur l'origine de l'interdit et sur la nature de la « loi » (Goldberg, 1985 ; Oraison, 1974). L'interdit du côté de la problématique oedipienne fait référence à l'interdit de l'accès à la mère. L'objet de culpabilité serait la mère vue comme désirable et interdite et la loi serait donc le désir en interdisant l'objet. La mère serait peut-être plus inaccessible qu'interdite ce qui nous amène à penser que ce qui est premier dans le développement de l'enfant est l'impossible et la détresse plutôt que l'interdit et la loi. La culpabilité serait-elle liée au principe même de désirer ?

La culpabilité du côté de la psychanalyse est vue comme un affect même si en réalité il serait plus juste de parler de nœud d'affects.

Un affect est désigné par un mot du langage dans un contexte social et culturel. Selon Goldberg (1985), d'un point de vue descriptif, le sentiment de culpabilité se déclare quand il y a une infraction consciente aux valeurs morales qui sont admises par le sujet. Dans la culpabilité, une faute a été commise, et il faut faire quelque chose pour annuler : comme par exemple pardonner, réparer, se racheter, expier. Il n'existe pas d'annulation réelle mais plutôt le retour à un équilibre si une limite a été franchie.

²⁰ Le Littré, Retrieved from : <https://www.littre.org/definition/culpabilit%C3%A9>

²¹ Coupable : qui a commis un crime, un délit, une faute (Le Littré, Retrieved from : <https://www.littre.org/definition/coupable>)

²² Larousse, Retrieved from : <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/culpabilit%C3%A9/21052>

« S'il est difficile de se sentir coupable ou inférieur sans en être en même temps honteux, il semble impossible d'éprouver un sentiment d'infériorité, sans qu'en même temps ce sentiment ne se convertisse en sentiment de culpabilité » (Goldberg, 1985, p33).

Dans le répertoire de la culpabilité, de l'infériorité et de la honte, le moi se sent coupé de ce qu'il doit et de ce qu'il se doit (Goldberg, 1985).

Les notions de tension interne, division, dette sont des éléments communs au sentiment de culpabilité. Il est donc délicat de séparer une lignée narcissique (dont les affects dominants seraient l'infériorité et la honte) d'une lignée oedipienne dont les repères structuraux mettent en premier plan la culpabilité (Goldberg, 1985).

La culpabilité est difficile à aborder car il s'agit d'un sentiment diffus mais aussi d'un malaise quasi permanent.

Il y a divers points de vue qui abordent la culpabilité. Dans un premier temps, nous allons aborder la culpabilité du point de vue de la métapsychologie²³. Selon cette dernière, la culpabilité naîtrait d'une tension entre le moi et le surmoi et c'est d'ailleurs grâce à cela qu'elle se distingue du sentiment d'infériorité et de la honte (dans ces deux cas ce serait une tension entre le moi et l'idéal du moi).

Mais, selon Goldberg (1985), le surmoi est un idéal au même titre que l'idéal du moi. Penser que l'idéal du moi est amené à préserver la folie narcissique et que le surmoi est amené à faire respecter les interdits parentaux, cela reste très approximatif. Délimiter ce qui est de l'ordre d'un investissement narcissique et ce qui est de l'ordre d'un investissement d'objet reste difficile.

Le recours à la métapsychologie ne permet pas de saisir l'affect dans toute sa spécificité, elle a tendance à diviser là où la complexité du vécu oblige justement à confondre (Goldberg, 1985).

La culpabilité se situe aussi bien dans ce que l'on aurait dû faire et que l'on n'a pas fait que dans ce que l'on fait et que l'on n'aurait pas dû faire. Elle est donc en rapport avec

²³ Métapsychologie : « Chez Freud, interprétation théorique généralisée des processus psychiques dans leurs relations dynamiques, topiques et économiques. Ou alors, psychologie théorique dépassant les données de l'expérience individuelle. (CNRTL, Retrieved from : <https://www.cnrtl.fr/lexicographie/m%C3%A9tapsychologie> ; Larousse, Retrieved from : <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/m%C3%A9tapsychologie/50904>).

toutes les tensions car elle se situe aussi bien du côté de la réussite que de l'échec, du côté du manque que de la transgression. Elle accompagne donc toute tension.

Une autre vision concerne des explications plus élémentaires. L'affect peut être une information pour le moi et la représentation cible un but à atteindre et l'objet du désir. L'affect donne la possibilité au moi de se ressentir à travers les états qu'il éprouve et dans sa relation avec le corps. Il semble donc qu'affect et Moi soient liés. Dans ce cas-ci on glisse vers une perception fonctionnaliste de l'affect où il est pensé comme un signal. Tout affect aurait valeur de communication et il y a une forme de culpabilité qui est la réponse consciente « d'avoir plus que quelqu'un d'autre » (Goldberg, 1985). Mais aussi, la sensation que ce que l'on a, a été acquis au détriment de quelqu'un d'autre, et cet autre se retrouve défavorisé. « *Ce que l'on a obtenu on n'avait pas le droit de l'avoir* » (Goldberg, 1985, p37).

Pour Freud (cité par Goldberg, 1985), les affects, mais en particulier la culpabilité, trouvent leur origine dans un traumatisme social. Ce serait une survivance, un héritage affectif inné au même titre que les fantasmes originaires (Goldberg, 1985). Selon Modell (cité par Goldberg, 1985), la culpabilité aurait pour origine une dette et cette dette est insolvable (l'impression des survivants des camps nazis d'avoir volé une vie parmi celles des personnes mortes durant leur captivité).

La compulsion à vouloir rétablir un équilibre fait partie des composantes du syndrome de la culpabilité. En un sens, ce serait une sorte de travail de comptabilité, être capable de remettre les choses en l'état, de retrouver l'équilibre afin de se protéger s'il y a une rupture de celui-ci.

Mélanie Klein (cité par Goldberg, 1985) différencie deux formes de culpabilité, la prégénitale de la génitale. Selon elle, la culpabilité prégénitale est due à des pulsions agressives, dévoratrices, sadiques-oraux dirigées contre le sein (la mère). Cette forme prend son origine dans le surmoi archaïque et cruel et son apparition se fait principalement dans la relation conflictuelle de la mère qui nourrit, protège mais qui est en même temps frustrante car elle n'est pas constamment à la disposition du bébé. Cette culpabilité a pour objet des choses partielles comme le sein, les enfants dans le ventre de la mère, le père. Pour la culpabilité génitale, elle est située dans le réseau oedipien : chez le petit garçon, le désir de la mère et d'évincer le père. Mais d'un autre côté, il y a une identification au père, ainsi que l'admiration qu'il attise chez l'enfant. « *Une culpabilité génitale dite*

normale, implique que l'ambivalence (haine/amour) est supportée et que les termes qui la constituent ont pu être symbolisés et que le sujet n'est plus « débordé » par l'attaque pulsionnelle et par les fantasmes » (Goldberg, 1985, p42).

Une autre forme de culpabilité est la culpabilité dite d'infériorité. Elle serait rattachée à la détresse originelle et aux pulsions dites « narcissiques » (écart entre les insuffisantes possibilités du moi et les exigences de l'idéal du moi).

Toute perte est vécue comme un traumatisme et il s'agit donc d'une attaque interne qui peut être vécue sur le mode persécutoire, ce qui semble être l'essence même de la culpabilité (Goldberg, 1985).

On trouve la culpabilité dans toutes les situations où il y a un conflit, une ambivalence, une tension voire même une angoisse. Le sentiment de culpabilité voit le jour lorsqu'il y a une tension interne trop forte (limite interne franchie) et aussi toutes les fois où il y a la transgression d'un interdit (barrière externe franchie). Il semble que n'importe quel état ou n'importe quelle situation peuvent se transformer en culpabilité, honte ou infériorité (Goldberg, 1985).

La culpabilité, à l'instar de la honte, donne une image différente de soi-même mais aussi une image différente de sa place dans la société. Selon Tisseron (2007), la création d'un scénario fantasmatique de culpabilité est inscrite au cœur de l'être humain comme une réponse à une situation de détresse. Il y aurait une composante principale du psychisme humain qui dit que quand l'individu est confronté à quelque chose qui le dépasse et qu'il ne contrôle pas, il tente alors de s'en faire fantasmatiquement le responsable.

Plus l'effondrement narcissique est conséquent et plus le recours à une culpabilité superlative se présente comme une alternative (Tisseron, 2007). Dans la culpabilité le sujet préserve l'idée que les choses sont liées à lui et qu'il en reste le maître. Mais parfois, les sentiments de culpabilité peuvent cacher la honte sans toutefois la modifier. La culpabilité se situe dans l'idée du registre du devoir, de la loi, de la dette (Goldberg, 1985). Dans la culpabilité, il y a un conflit, une tension entre le moi et le surmoi, et c'est par cette instance psychique qu'il peut essayer d'expier sa faute afin de retrouver sa place (Goldberg, 1985 ; Tisseron, 2007). Pour qu'il y ait culpabilité, il doit y avoir une faute, et toute faute est suivie de la sanction qu'elle appelle. *« C'est la logique de l'inconscient, compte tenu du fait que si le sujet éprouve un sentiment de culpabilité, c'est qu'il a*

commis une faute et s'il se trouve être puni d'une manière ou d'une autre, c'est que la sanction qu'il subit est un châtement pour une faute qu'il a commise, même s'il ne la connaît pas » (Goldberg, 1985, p83).

Il y a aussi la pensée qu'il y a des situations où l'on peut avoir honte de se sentir coupable comme si la culpabilité était pensée et vécue comme une faiblesse. Et c'est dans ce sens que ne pas se sentir coupable ferait partie d'une force (Goldberg, 1985). La culpabilité est vue comme une transgression, transgression par rapport aux interdits du surmoi.

Il y a de nombreux éléments qui distinguent la honte de la culpabilité. Ainsi, la culpabilité serait une forme d'intégration sociale et elle serait volontairement confiée afin d'être pardonnée (Goldberg, 1985 ; Tisseron, 2007). Il semble que ce soit pour cette raison que l'on aurait tendance à transformer la honte en culpabilité car il s'agirait d'un moyen de reprendre pied en soi-même ainsi que dans le groupe social (Tisseron, 2007). La honte et la culpabilité ne sont pas obligatoirement liées, elles peuvent aussi s'opposer (Goldberg, 1985). Dans la culpabilité, il y a quelque chose de l'ordre d'un rapport, d'une dette dont les éléments sont non définis. Le rapport au surmoi en fait la voix de la conscience, la culpabilité est liée au discours.

Selon Tisseron (2007), Freud parle beaucoup de la culpabilité. Il fait d'ailleurs du refoulement la cause de la culpabilité et il ne se défera jamais de cette théorie. Pour lui, plus quelqu'un renonce à ses satisfactions libidinales, plus il s'engage sur la voix de la culpabilité. La culpabilité aurait deux caractéristiques : le déplacement et la transmission. Son déplacement serait lié au fonctionnement des défenses psychiques.

La transmission serait liée à son rapport au surmoi, hérité de celui des parents, la culpabilité des parents peut ainsi devenir celle de leur enfant.

Pour Freud, le sentiment de culpabilité existe avant le surmoi, et ce sentiment a pour origine le complexe d'Œdipe²⁴ et « au meurtre du père par les frères ligués contre lui » (Goldberg, 1985). La théorisation de la culpabilité selon Freud privilégie la représentation plutôt que l'affect.

Mélanie Klein a une conception assez compliquée de la culpabilité. L'accent est mis tantôt sur la réparation et tantôt sur l'angoisse seule. Selon elle, c'est le sentiment du mal fait à l'objet que l'on aime qui serait à l'origine de la culpabilité (Goldberg, 1985).

²⁴ Œdipe : meurtre du père et désir de la mère

« Réparer le dommage causé revient à préserver un bon objet externe et interne qui est pour le moi gage de protection contre le monde extérieur et intérieur (Goldberg, 1985, p126) ».

Selon Goldberg (1985), la culpabilité comme l'infériorité résulte d'une tension, d'un écart entre les réalisations du moi et les exigences de l'idéal. C'est pour cette raison que de nombreux auteurs ne font pas de distinction précise entre les deux. Certains, comme Freud, voient d'ailleurs dans l'infériorité une des formes de la culpabilité. La culpabilité inhiberait l'agressivité tandis que l'infériorité la renforcerait. *« Si la culpabilité et l'infériorité sont sources de honte, celle-ci est éliminée par le châtiment et l'expiation quand elle se rapporte à la culpabilité et elle est éliminée par la revanche quand elle se rapporte à l'infériorité » (Goldberg, 1985, p139).* Il semble que la problématisation du rapport entre la culpabilité et l'infériorité doit être vue vis-à-vis de l'ordre intrapsychique et non par rapport à l'ordre adaptatif. La culpabilité est l'effet des attaques sadiques contre l'objet aimé et l'infériorité est l'impossibilité pour le moi de se défendre contre le retour talionique de ces attaques (Goldberg, 1985).

Le degré d'intensité et les différentes formes du sentiment de culpabilité, s'ils dépendent de l'entourage familial, dépendent aussi du contexte social et culturel. En effet, c'est là que la personne trouve ses modèles de figuration et de symbolisation de ce qui est d'abord captation par des forces et des fantasmes (Goldberg, 1985).

2.4 Empathie

L'empathie est *« une faculté intuitive de se mettre à la place d'autrui et de percevoir ce qu'il ressent »*²⁵. C'est Lipps (cité par Tisseron, 2010) qui a proposé de désigner ce processus par le mot allemand *« Einfühlung »* qui désigne *« la capacité de saisir de l'intérieur »* (Bolognini, 2016 ; Tisseron, 2010). Par après, il a utilisé l'équivalent grec de ce mot, *« empatheia »*, que d'autres auteurs ont traduit par le terme *« empathy »* en anglais qui est devenu *« empathie »* chez nous. Ce terme fait référence à la capacité de ressentir les émotions d'autrui comme si elles étaient les nôtres. Ce serait comme pénétrer dans l'intimité psychique de quelqu'un d'autre (Tisseron, 2010).

²⁵ Larousse, Retrieved from : <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/empathie/28880>

Cette capacité est innée chez l'homme mais elle n'existe pas seulement chez nous. Certains animaux peuvent faire preuve d'empathie. Il semblerait que l'empathie plonge son fondement dans un processus évolutif lié à une sélection naturelle (Tisseron, 2010). En ce qui concerne les animaux, il semble que leur capacité d'empathie s'exerce en fonction de la proximité de leur congénère. En effet celle-ci semble diminuer plus les individus s'éloignent. A contrario, chez l'homme, il semble que l'empathie ne soit pas autant liée à cette notion d'éloignement car on peut éprouver un manque d'empathie pour ses condisciples. Même si en général lors d'un conflit entre groupes, c'est ce qui permet d'éprouver plus d'empathie pour les personnes qui font partie de son groupe plutôt que pour ses ennemis (Tisseron, 2010).

L'empathie peut aussi être vue comme un élément de contrôle car savoir anticiper les états d'âmes, les émotions ressenties par quelqu'un peuvent servir à des fins égoïstes et non altruistes. Il semble que depuis quelques années, il y ait une sorte de banalisation qui vise à considérer l'autre comme une chose.

Il y a une opposition entre deux types d'empathie : l'empathie cognitive qui vise à avoir des représentations de ce qu'éprouve autrui et l'empathie émotionnelle qui vise à entrer en résonance avec les émotions de l'autre. L'empathie est un phénomène très complexe car il y a un appel à la réciprocité qui va plus loin que la reconnaissance de la condition humaine partagée (Tisseron, 2010). Il faut accepter que la personne se mette à ma place et me questionne de façon à ce que le regard qu'il porte sur ma personne me permette d'en découvrir plus sur moi, de me voir différemment.

Un bébé peut s'apparenter à une éponge car il imite pleinement les sensations et les émotions de l'adulte, mais il n'a aucune distinction entre lui et l'autre. Il s'agirait dans ce cas-là plutôt de sympathie ou de pré-empathie (Tisseron, 2010 ; Tisseron 2016).

L'empathie en tant que telle serait différente. Elle a trois conditions :

Premièrement, il faut ressentir une émotion proche de celle de quelqu'un d'autre (empathie affective).

Deuxièmement, il y a une relation de causalité entre ce que nous éprouvons et ce qu'autrui ressent (ressentir la même chose car nous sommes confrontés au même spectacle et que les personnes y réagissent de la même façon) (empathie cognitive).

Et troisièmement, il est important que la personne qui observe rapporte sa peine à celle/celui qu'il est train d'observer. En effet, s'il n'y a pas conscience de ce lien, il s'agit plus de contagion émotionnelle que d'empathie (Tisseron, 2010 ; Tisseron, 2016).

L'empathie a quatre dimensions :

La première dimension est la capacité à ressentir les émotions d'autrui qui nous permet d'être affecté par nos semblables. Il s'agit de l'empathie affective qui apparaît donc dès la première année de vie (Bolognini, 2006 ; Tisseron, 2010 ; Tisseron, 2016).

Vers l'âge de 9 mois, l'enfant ne se calque plus sur les émotions d'autrui mais cherche à savoir ce qui les produit. Il s'agit de l'attention conjointe : regarder ce que l'autre fait pour se faire une idée, savoir quoi penser de ce qui l'entoure. L'enfant devient hétérocentré, il s'intéresse à ce qui rend l'autre curieux, craint ce qui lui fait peur et ainsi de suite. Il commence à comprendre les émotions et à les associer à des choses plus personnelles pour lui (Tisseron, 2010 ; Tisseron, 2016).

Il y a une certaine transmission qui se fait à notre insu, sans que l'on en ait conscience mais cette transmission repose sur des éléments que l'on peut observer comme les gestes, les mimiques, les mouvements du corps comme supports d'attention conjointe (même bébé) (Tisseron, 2010). Vers l'âge de deux ans, l'enfant fait un nouveau bond en avant avec l'acquisition de la capacité de se préoccuper de l'autre et de lui venir en aide. Cette capacité empathique apparaîtrait avec la reconnaissance de soi dans le miroir qui s'acquiert vers deux ans. L'enfant acquiert la possibilité de reconnaître une émotion comme appartenant à autrui sans qu'il ne ressente spécifiquement la même.

La deuxième dimension est la possibilité d'avoir une représentation des contenus mentaux de nos interlocuteurs correspondant à l'empathie cognitive. Elle donne l'opportunité de déchiffrer la signification de nombreuses situations sociales en comprenant la façon dont chaque personne s'y situe. Vers quatre-cinq ans, l'enfant acquiert la capacité de se mettre à la place d'autrui, de penser comme lui ; *« je vois que tu es triste et je comprends pourquoi »* (Tisseron, 2016, p132). Il s'agit ici de comprendre le point de vue de l'autre en intégrant de nombreuses informations sur son caractère, ses conditions de vie, sa culture, ... C'est dans cette dimension que l'on peut parler de contrôle car aucune émotion d'autrui ne vient la perturber, il est question d'éléments considérés sur le plan purement intellectuel.

La troisième dimension est la tendance à se transposer par l'imagination dans des personnes réelles ou fictives. Il s'agit ici non pas de comprendre la difficulté d'une

situation où les autres peuvent réagir de manière différente que nous mais de s'identifier de manière totale à l'autre. On projette nos propres émotions sur l'autre.

Enfin, la quatrième dimension fait référence à la volonté d'aider et de protéger ses congénères (Tisseron, 2010).

Et puis il y a aussi l'empathie pour autrui qui nous amène à penser et à adopter de manière intentionnelle le point de vue de l'autre « *je vois que tu es triste je comprends pourquoi et à ta place je le serais aussi* » (Tisseron, 2016, p132).

En parallèle à toutes ces étapes, une empathie plus personnelle voit le jour, elle nous amène à être plus réceptif envers nos propres états affectifs mais aussi à se venir en aide et ne pas s'abandonner (Tisseron, 2016).

L'empathie mature (complète selon certains auteurs) associe les deux premières dimensions à savoir l'empathie affective et l'empathie cognitive. Il s'agit d'adopter le point de vue d'autrui (qu'il soit émotionnel ou cognitif) et de se décentrer du sien (Tisseron, 2016). Cela demande un effort conscient et cette étape n'apparaît que vers l'âge de huit ans. Selon Tisseron (2016), il y a une période critique à sa construction entre l'âge de huit et douze ans. C'est d'ailleurs dans cette tranche d'âge que l'on peut voir apparaître des éducations intensives en vue de satisfaire un régime dictatorial (Par exemple la mise en place des jeunesses hitlérienne).

« *L'homme serait une créature de l'extrême, capable à la fois de manifester des formes complexes d'empathie mais aussi d'en éprouver aucune* » (Tisseron, 2010, p12). L'empathie est un paradoxe car elle permet de comprendre notre prochain mais elle permet aussi de nier complètement l'humanité de l'autre (Lachal, 2016 ; Tisseron, 2010).

La qualité d'une idéologie ou la force d'une propagande peut nous pousser à retirer à certaines personnes la qualité d'être humain (Lachal, 2016 ; Tisseron, 2010). C'est en effet ce qu'il s'est produit lors de la propagande nazie. Celle-ci a été créée afin de déshumaniser complètement une partie de la population allemande, à savoir les personnes de religion juive. Une fois, que l'on ne voit plus les qualités de l'humain dans ces personnes-là, il est facile de ne pas éprouver, ou de se sentir affecté par leur sort (Lachal, 2016 ; Tisseron, 2010). Tisseron dit « *le principal ennemi de l'empathie n'est pas la pression sociale ou idéologique, mais le désir d'emprise qui habite chacun d'entre nous.* » (Tisseron, 2010, p41).

Il semble que l'on ait tous besoin de nos congénères pour savoir qui l'on est et apprendre à nous aimer (Tisseron, 2010). Ce procédé nous permet d'être sûr de notre valeur à nos propres yeux en confirmant cela dans les yeux des autres. Dans l'empathie, l'ouverture et la réceptivité sont essentielles tout comme la réciprocité et l'échange (Tisseron, 2010).

Il voit la différence entre le « bourreau » et le « juste » non pas à la qualité de l'empathie, car les deux peuvent en faire preuve, mais se trouve bien dans la capacité que certains ont d'éprouver de l'empathie pour tous les êtres humains alors que d'autres arrivent à la suspendre pour certaines raisons comme la religion, la couleur de peau, ... (Lachal, 2016 ; Tisseron, 2010). Dans le deuxième cas, la personne vue comme différente ne peut pas me renvoyer quelque chose sur moi-même et si c'est le cas il faudra y mettre un terme de suite (en la tuant par exemple). En effet, car en acceptant le conseil de cette personne autre c'est prendre le risque d'attendre d'autres informations utiles et de montrer qu'il a sa place dans mon monde intérieur et ouvrir l'éventualité d'un mouvement de réciprocité en prenant cette personne comme un interlocuteur potentiel. Mais dans ces cas-là, le travail du bourreau ne peut plus être fait correctement.

Selon Tisseron (2010), le désir de se faire valider et de se voir reconnu par autrui pour certains aspects de soi est un élément essentiel de l'empathie au même titre que la résonnance émotionnelle. Ce désir nous fait passer de l'empathie altruiste à une empathie réciproque. Pour que l'on attende d'autrui qu'il nous renvoie une opinion utile sur nous-mêmes, il faut croire que la personne en question partage des valeurs communes. C'est la ressemblance qui importe car c'est seulement parce que je pense qu'il me ressemble que je peux risquer de me confier à lui. Et puis, pour approuver son avis et commencer à s'en enrichir, il faut accepter de s'identifier à cet autre. *« C'est ces deux mouvements successifs qui fondent l'empathie complète qui est à la fois altruiste et réciproque : l'autre est pensé comme moi, c'est le moment où je me laisse affecter par ce qui le touche, puis je me pense moi-même comme l'autre, j'accepte qu'il se mette à ma place pour m'enrichir de son point de vue sur moi. »* (Tisseron, 2010, p63).

Le renoncement à ce désir d'emprise sur l'autre et la construction de l'empathie réciproque peuvent avoir lieu à tout âge.

Il y a un danger qui menace l'enfant dénué d'empathie pour lui-même : c'est de faire obstinément confiance à un chef, ou à un supérieur hiérarchique. Car la personne ne

sait pas ce qu'elle désire vraiment. Elle est susceptible de faire confiance (aveugle) aux jugements d'un autre (mise en place des jeunesses hitlériennes pour pervertir les enfants). Et si cette personne, ou autorité lui instaure l'idée que certaines personnes sont indignes de respect voire même de la vie, il est à craindre que la personne soit tentée de le croire. C'est dans ces cas-là que certaines personnes peuvent adopter des comportements cruels vis-à-vis de quelqu'un ou de quelque chose car c'est ce que la communauté attendrait de lui. Son estime personnelle est liée à ce que les autres pensent de lui.

L'enfant a donc besoin d'empathie dans son entourage pour développer sa propre empathie et ses jugements futurs. Le sentiment de se sentir compris par ceux avec qui on a un lien fort nous permet de dépasser le sentiment d'angoisse d'être prisonniers de nos attachements.

Si tout se passe bien, l'enfant comprend le bienfait d'exprimer ses sentiments et cela lui donne confiance en lui mais aussi dans le monde. Il apprend à intérioriser la possibilité de se rassurer mais aussi de savoir rassurer les autres.

Mais dans certains cas, cela ne se passe pas comme prévu ; les parents hyper angoissants induisent leurs propres peurs à leur enfant, de même pour les parents trop protecteurs presque intrusifs. Celui-ci apprend à ne plus montrer ses émotions mais, au fur et à mesure, il se les cache à lui aussi.

Tisseron (2010) mentionne les éléments de l'empathie : « *une estime de soi adaptée, le renoncement à la toute-puissance, une certaine confiance dans le monde* » ... qui sont en réalité exactement les éléments d'une résilience réussie (Tisseron, 2010, p81). La résilience est vue comme une force que l'on posséderait tous à des degrés divers et qui nous permettrait de nous diriger à travers les épreuves en trouvant ce qui nous convient le mieux. L'empathie est donc au même titre une force que l'on développe et qui nous permet de nous laisser toucher par autrui.

Comme nous l'avons vu, l'empathie a deux composantes essentielles : l'une plus cognitive qui vise la compréhension d'autrui et l'autre plus affective qui vise la résonance émotionnelle avec autrui. Ces deux composantes sont construites en plusieurs étapes successives.

L'empathie cognitive passe par trois phases : la première concerne le bébé et le moment où il éprouve la même chose que son adulte de référence (pas d'inhibition des neurones miroirs), ce n'est pas encore de l'empathie car il n'y a pas encore de différenciation entre

soi et l'autre. Puis il devient capable d'avoir ses émotions personnelles tout en voyant celles d'autrui. Et troisièmement, l'enfant est capable de se mettre à la place d'autrui et de percevoir ses émotions.

L'empathie affective est d'un tout autre acabit. Elle trouve aussi son origine dans la petite enfance mais de manière relativement différente, elle s'organise autour des désirs et des craintes spécifiques à chaque étape du développement. Premièrement, le nouveau-né est dans l'indistinction entre soi et l'autre, on répond à ses attentes, il a tendance à être dans l'illusion de construire le monde. Cette première étape prend fin quand il comprend la différence entre lui et l'autre. Au fur et à mesure, l'enfant doit renoncer à la pensée magique et au sentiment d'omnipotence (Tisseron, 2010). La troisième étape consiste à ne pas se sentir menacé quand autrui lit en moi et comprend mes émotions mieux qu'on ne le ferait, il s'agit de l'empathie extimisante (Lachal, 2016 ; Tisseron, 2010 ; Tisseron, 2016).

L'empathie a la capacité d'inclure toutes les émotions et pas uniquement la douleur et la souffrance que l'on retrouve plus dans la compassion (Tisseron, 2010). Il s'agit d'une relation qui est vue comme une construction mutuelle et dynamique. Il y a de nombreux obstacles à l'empathie complète (cognitifs et relationnels) comme par exemple son désir de contrôler son environnement et aussi l'angoisse que l'on ressent à l'idée d'être manipulé et envahi par les émotions de l'autre. Il faut pour arriver à être empathique, renoncer à l'idée de contrôler autrui et accepter l'idée qu'il puisse nous aider à nous comprendre nous-même.

L'empathie est menacée par une insécurité psychologique et par un manque de confiance en soi mais le sentiment de sécurité et une confiance en soi forte la fortifient. L'organisation sociale joue aussi un rôle primordial dans sa construction car tout ce qui vise à augmenter l'insécurité psychologique (comme les guerres, la maladie, etc) vise à diminuer l'empathie. En effet, cette insécurité nous enjoint à ressentir de l'empathie pour nos proches, ou les personnes qui nous ressemblent de nombreux biais participent à cela comme les médias, la propagande, ... (Tisseron, 2010 ; Tisseron, 2016). L'éducation a son rôle à jouer car un adolescent qui a bien construit sa capacité d'empathie dans la petite enfance et sa capacité à avoir une vision plurilatérale du monde aura plus de chances de garder son esprit critique, même sous l'effet d'un conditionnement (Tisseron, 2016). C'est dans les cas où il y a une mauvaise acquisition de la capacité d'empathie, qu'une éducation radicale amène l'adolescent à accepter des régimes totalitaires ainsi que les idées qu'ils véhiculent.

III. CLAUS STAUFFENBERG : A TRAVERS L'HISTOIRE ET L'HISTOIRE DE SA VIE

1. Contexte historique

Il s'agit dans cette partie historique d'en dresser les grandes lignes et nullement d'en faire le rapport détaillé. En effet, tous les méandres, les stratagèmes politiques mis en place sont longs et complexes à expliquer.

La défaite de l'Allemagne lors de la Première Guerre mondiale a intensément marqué le pays. Les facteurs et les circonstances qui peuvent expliquer la conquête du parti national-socialiste ne sont apparus qu'après la Première Guerre mondiale (Götz, 2005). L'Etat Allemand est ruiné à la suite de l'effondrement de sa monnaie en 1923 (ils ont dû rembourser les alliés suite au traité de Versailles).

Il semble que dès 1920, Adolphe Hitler devient le leader du parti ouvrier allemand qu'il transforme en parti national-socialiste ouvrier allemand (NSADP²⁶), aussi appelé le parti nazi. Une politique anti-inflationniste, l'aryanisation et le bien-être du peuple allemand furent les idées qui permirent au nazisme d'être si populaire. Il y a un manque de confiance dans les partis existants car ils ont accepté le traité de Versailles²⁷ qui est une honte pour les Allemands. Le peuple devient de plus en plus méfiant à l'égard des partis politiques existants et la crise inflationniste de 1923 n'a pas aidé à raviver la confiance. C'est comme cela qu'Hitler, nouveau politicien, viendra chercher des votes

²⁶ « Le NSDAP s'appuyait sur la théorie de l'inégalité des races, et promettait du même coup aux Allemands plus d'égalité des chances qu'ils n'en avaient eue sous le Kaiserreich et n'en avaient encore sous la république de Weimar. Et cela se fit, en pratique, aux dépens d'autres populations, au moyen d'une guerre prédatrice et raciale. » (Götz, 2005, p27).

²⁷ Le traité de Versailles est négocié en juin 1919 et il est signé en compagnie de la France, la Grande-Bretagne, Etats-Unis et l'Italie. Il est imposé à l'Allemagne sans qu'elle ne participe aux négociations. Il vise à enlever à l'Allemagne ses colonies et à donner l'Alsace-Lorraine à la France, Eupen et Malmédy à la Belgique, la Posnanie et la Prusse occidentale à la Pologne.

chez les nationaux allemands, en critiquant les partis qui ont accepté le traité de Versailles.

Pour beaucoup d'Allemands, le national-socialisme n'était pas vu comme étant une dictature, une oppression ou une interdiction de l'expression mais plutôt comme le synonyme de liberté et d'aventure. Il a d'ailleurs tenté un putsch en 1923, voulant par ce biais montrer une voie de revanche pour l'Allemagne. Mais tout ce qu'il obtint à l'époque fut d'être emprisonné durant une année. Il en profita pour écrire son premier tome de « *Mein Kampf* » (Delpla, 2015). Il refonde son parti en 1925.

C'est en 1929 qu'a lieu une crise de niveau international, le crash boursier de Wall Street. Celle-ci a lieu en partie à cause de la surproduction des pays industriels (Götz, 2005 ; Hoffmann, 2010). Elle cause la perte de nombreux emplois en Allemagne (6 millions de chômeurs) et permet à Hitler de prendre de l'importance. On peut dire que « *les résultats des élections reflétaient une radicalisation et une polarisation politiques grandissantes* » (Hoffmann, 2010, p69). Aux élections de 1930, le parti nazi a récolté 18,3% contre 2,6% des voix en 1928 et 37,4% un et demi après en 1932 (Götz, 2005 ; Hoffmann, 2010).

En septembre 1930, l'apparition du parti nazi en seconde position est fortement inquiétante. Elle impose de compter avec une force politique nouvelle mais aussi le fait que le peu qu'on connaisse de ce parti donne une image de violence (aussi bien dans les rues que potentiellement en promettant des troubles civils et une situation avec l'extérieur tendue) (Delpla, 2015).

« *Depuis le mois de mars 1930, le président de l'Allemagne von Hindenburg gouvernait le pays à coups de décrets d'urgence* » (Hoffmann, 2010, p67). Hindenburg n'aimait pas Hitler. « *En 1932, il se représenta à nouveau pour empêcher l'élection d'un représentant d'idées borgnes et extrémistes* » (Hoffmann, 2010, p68). En 1932, Hitler a posé sa candidature pour le poste de président.

Par des manœuvres politiques et de la chance, l'ancien chancelier Franz von Papen convainquit Hindenburg de nommer Hitler comme chancelier le 30 janvier 1933.

« *Au moment de sa prise de pouvoir en 1933, Joseph Goebbels avait trente-cinq ans, Reinhard Heydrich vingt-huit, Albert Speer vingt-sept, Adolf Eichmann vingt-six, Josef*

Mengele vingt et un, Heinrich Himmler et Hans Frank trente-deux et Hermann Göring²⁸ en avait quarante » (Götz, 2005, p28).

Il a donc pu former une coalition du parti national-socialiste et des membres du parti national du peuple allemand (DNVP²⁹). Les nationaux-socialistes occupaient des postes clés comme celui de président du Reichstag³⁰ (Hermann Göring), le poste de chancelier occupé par Hitler, le poste de ministre de l'Intérieur (Dr. Frick) et ministère prussien de l'intérieur (Hermann Göring). Cela donnait au parti national-socialiste le contrôle de la police allemande.

En 1933, Hitler promet du travail, alors que le pays ne comptait pas moins de 6 millions de chômeurs (Götz, 2005).

Hitler négociait des alliances pour obtenir la majorité au Reichstag. On peut voir qu'il a conscience que la tâche qu'il a à mener est de grande ampleur mais aussi la difficulté de convertir assez vite une majorité du peuple aux objectifs qu'il a imaginés (Delpla, 2015).

Lorsque le président le charge de constituer un cabinet, il ne s'agissait pas d'un simple changement de gouvernement.

En février, « *Hindenburg à la demande son gouvernement, signa un décret d'urgence qui permettait à ce dernier d'interdire les réunions politiques et les publications de ses rivaux, et de poursuivre toute personne qui dirait publiquement que les autorités représentaient une menace contre les « intérêts vitaux » de l'Etat* » (Hoffmann, 2010, p72). Göring ordonna dans la foulée à la police prussienne de soutenir les organisations nationales comme les SA, SS, NSDAP, DNVP³¹. A coup de ruses et de stratagèmes, Hitler fit de Hindenburg son pantin. Il l'amenait à signer des décrets que lui et les partisans du parti avaient modifiés comme par exemple le décret qui entra en vigueur le 28 février 1933. « *Il suspendait, toutes les libertés constitutionnelles fondamentales ; il autorisait les arrestations sans acte d'accusation ainsi que des fouilles et les saisies à domicile, en*

²⁸ Hermann Göring (1893 -1946) est un dirigeant de premier rang du parti nazi. Il a de nombreux titres dont notamment celui de président du Reichstag et celui de ministère prussien de l'intérieur (Götz, 2005 ; Hoffmann, 2010).

²⁹ DNVP est le parti populaire national allemand, il détenait la plupart des cabinets (Hoffmann, 2010)

³⁰ Reichstag : cela consiste en l'assemblée parlementaire représentant le peuple allemand dans son ensemble pendant la république de Weimar et le troisième Reich.

³¹ SA et SS Milice du parti nazi (Götz, 2005).

plus d'abolir la liberté de propriété, la liberté d'expression et de la presse, la liberté d'association et de rassemblement et la liberté de communication. Certains crimes, comme la trahison envers le gouvernement jusque-là passibles de peines comme la prison à perpétuité étaient dès à présent passibles de la peine capitale, la simple tentative de commettre de tels crimes étant passible de la même peine que l'acte effectif» (Hoffmann, 2010, p72).

Le 5 mars, ils n'obtinrent pas la majorité absolue sur laquelle ils avaient comptés afin de faire passer la loi des pleins pouvoirs. Cette loi devait les aider à donner au gouvernement une autorité législative illimitée. Comme cela modifiait la constitution, elle requérait une majorité de deux tiers. C'est à coup de ruses et de manipulations qu'Hitler était arrivé jusque-là. Cette loi fut soumise au vote en mars 1933. Elle visait à donner les pleins pouvoirs pour une période de quatre ans renouvelable, pouvoirs illimités qu'il s'était déjà octroyés à coup de décrets d'urgence. Le 6 juillet 1933, Hitler soutenait que sa révolution était finie. Et le 14 juillet 1933, tous les partis politiques à l'exception d'un seul, le NSDAP, avaient été abrogés ou déclarés comme étant illégaux.

Le 12 novembre 1933, la politique d'Hitler, intérieure et extérieure, fut consentie par plébiscite.

L'impression que le gouvernement d'Hitler donnait au niveau d'une reprise économique alors que le pays essuyait encore les conséquences de la crise de 1929, lui permit d'assurer à l'Etat national-socialiste la soumission de la grande majorité de la population.

En juin 1934, il y eut la nuit funeste des longs couteaux où Hitler fit assassiner environ deux cents de ses partisans (SA) et ennemis politiques.

En 1934, après la mort du président Hindenburg, Hitler s'accapara les fonctions de président en plus de celles de chancelier. Le Reichstag vota une loi fusionnant les deux fonctions : Hitler devient « Führer und Reichskanzler » (leader, guide et chancelier).

Vers 1935, il rétablit le service militaire obligatoire. Dans la foulée, il fit entrer des troupes allemandes en Rhénanie. Il fit réarmer la Wehrmacht³², ce qui violait le traité de

³² Wehrmacht : est le nom donné à l'armée allemande de 1935 à sa dissolution officielle en 1946.

Versailles. Le gouvernement du Reich quitta la Société des Nations³³, ce qui le rendit encore plus populaire auprès de la population. 95% des votants approuvèrent le retrait de l'Allemagne de la Société des Nations.

En effet aux yeux de la population, il montrait à ceux qui leur avait imposé le mensonge de la dette de guerre, la paix honteuse et de nombreuses vexations et humiliations. Dans un premier temps, Hitler satisfaisait la population qui était déstabilisée, humiliée. Tous ses objectifs de réarmement n'ont fait que creuser un peu plus la dette. Il y avait un certain culte autour de la personnalité d'Hitler. Il exigeait un serment de fidélité envers sa propre personne surtout auprès de l'armée, ce qui rendait difficiles les futures conspirations au sein de l'armée car personne n'avait envie de rompre un serment. Le culte à la personne qu'était Hitler, était porté par une propagande rondement menée mais aussi des éléments comme la devise du régime « *Ein Volk, ein Reich, Ein Führer* » (un peuple, un empire, un chef), ses interventions que tout le monde devait écouter (Götz, 2005). Il avait le sens du spectacle et a su charmer de nombreuses personnes par ses promesses d'une grande Allemagne.

En 1936, les jeunesses hitlériennes deviennent la seule organisation de jeunesse autorisée par le parti nazi.

Il semble que ce soit cette question de la dette financière qui a atteint son point culminant en 1937, qui a amené le gouvernement à s'intéresser aux patrimoines des Juifs (Götz, 2005). L'antisémitisme³⁴ atteignit un point de non-retour. Celui-ci se situait au cœur du régime et à ses débuts, il était soutenu par une grande partie de la population suite aux nombreuses disparités économiques qui existaient entre les Juifs et les Allemands.

Jusque-là, les Juifs médecins, hommes d'affaires, fonctionnaires, employés avaient été victimes de lois spéciales. Bon nombre d'entre eux perdirent leur emploi. Jusqu'à la

³³ La Société des Nations « est une organisation internationale, créée par le traité de Versailles. Dont les principes de base sont l'interdiction de la guerre, la justice et le respect des droits internationaux. » (Larousse, Retrieved from : <https://www.larousse.fr/encyclopedie/divers/SDN/144659>).

³⁴ Antisémitisme : hostilité envers les personnes de religion juive, proposition de mesures discriminatoires.

fin de 1937, il s'agissait d'une confiscation partielle de leurs biens. Celle-ci était de mieux en mieux organisée (Götz, 2005). Les biens des Juifs ne furent étatisés qu'à partir de 1938. Sous le prétexte d'une aryansisation³⁵, ils ont soumis les Juifs à de plus en plus de lois restrictives. Cette soumission financière et la mainmise sur leurs biens, ainsi que la création d'impôts ne constitua que le début de leur calvaire.

En 1938, Hitler annexe l'Autriche : c'est ce qu'on appelle « l'Anschluss » (Götz, 2005). Puis il chercha à annexer les Sudètes (Tchécoslovaquie) sous prétexte de mauvais traitement à l'encontre d'Allemands dans le but de justifier son action (Hoffmann, 2010). La Seconde Guerre mondiale débute réellement le 1^{er} septembre 1939 quand l'armée allemande envahit la Pologne. Et le 3 septembre de la même année, la France et la Grande-Bretagne entrent en guerre (Hoffmann, 2010). « *Les officiers de l'Etat-major furent catastrophés ; Stauffenberg disait que, s'ils espéraient gagner, ce serait une question d'endurance, car la guerre durerait certainement dix ans* » (Hoffmann, 2010, p137).

En 1940, Hitler décide de marcher à travers la Belgique et la Hollande. Le but de la manœuvre étant d'attirer le plus de forces ennemies en ces territoires (Hoffmann, 2010). En 1941, ils attaquèrent la Grèce qui fut occupée par des troupes allemandes et italiennes.

C'est le 22 juin 1941, que l'armée allemande envahit l'Union Soviétique, les forçant à entrer en guerre. Une trop grande confiance et l'impossibilité de comprendre l'avantage que les soviétiques retireraient de la grandeur de leur territoire ont rendu la tâche difficile et finalement impossible (Hoffmann, 2010).

A la fin de l'année 1941, les Allemands commencèrent l'extermination de la population juive. Plusieurs grands dignitaires nazis se réunirent début 1942 pour mettre au point ce qu'ils ont appelé la solution définitive (Hoffmann, 2010).

La Seconde Guerre mondiale commença officiellement le 3 septembre 1939 et pris fin le 8 mai 1945. 40 millions d'âmes moururent sous la folie d'un seul homme communiquée à toute une population.

³⁵ Aryansisation : expropriation des Juifs en Allemagne, Autriche. « *Mesure de dépouillement qui vise à transférer la propriété d'entreprise détenue par des personnes d'origine juive à des personnes de la race aryenne (race pure)* » (Larousse, Retrieved from : <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/aryansisation/186178>).

2. Éléments biographiques

Nous allons maintenant parler de Claus von Stauffenberg. Sa biographie complète se trouve en annexe (Annexe 2). Il s'agit ici de vous le présenter brièvement afin de remettre en contexte sa vie et ses actions dont nous discuterons plus loin dans l'analyse. Pour une liste de l'entière carrière militaire de Claus Stauffenberg, celle-ci se trouve en annexe 3.

Claus Stauffenberg est né en Allemagne le 15 novembre 1907, tout comme son jumeau Konrad Maria mort le lendemain de sa naissance. Il a deux frères jumeaux plus âgés Berthold et Alexander, nés le 15 mars 1905. Claus semblait de constitution plus fragile que ses deux frères mais il était très téméraire et faisait preuve d'une grande force morale, d'une grande intelligence et d'un intellect tactique qui se développait rapidement.

Il était très pieux et était, avec ses frères, très attiré par les poètes de l'époque. Il fit d'ailleurs la rencontre de Stefan George qui eut une grande influence sur les enfants Stauffenberg.



Figure 5 : Claus Stauffenberg³⁶

³⁶ Source de l'image, Retrieved from : https://fr.wikipedia.org/wiki/Claus_von_Stauffenberg

Claus semblait très attiré par la vie de soldat et lors de son examen final en mars 1926, il inscrivit comme choix de carrière « officier-militaire ». Il entra dans l'armée et suivit de nombreuses formations. Il fut promu sous-lieutenant en janvier 1930. Il épousa la baronne Nina Von Lerchenfeld en septembre 1933.

Il était exclu du vote par la loi, mais en 1932, il était favorable aux idées présidentielles d'Hitler. Il était, comme beaucoup, favorable au réarmement et à l'expansion de l'armée mais aussi favorable aux objectifs tels que l'unification de tous les nationaux allemands à l'intérieur des frontières (Hoffmann, 2010 ; Kershaw, 2009).

C'est en octobre 1936 que Claus est rentré à l'académie militaire. Il fut rapidement nommé capitaine de cavalerie en 1937. Il semblerait que dès cet instant Claus commença à se questionner à l'égard du régime national-socialiste. Il fut promu rapidement à des postes encore plus importants et c'est en novembre 1939 qu'il fut transféré de manière permanente à l'état-major en tant que capitaine.

Claus était assez discret et ne faisait pas part de ses pensées intimes. Il se plaisait à soutenir le point de vue opposé à celui de ses interlocuteurs. Il disait que pour lui Hitler était le démon de la guerre, mais aussi l'amateur qui n'avait pas réussi à poursuivre l'ennemi vaincu. Nul n'était encore au courant de la politique d'extermination des Juifs prise par Hitler.

Plus on avançait dans le temps et plus Claus semblait se méfier d'Hitler. Mais il semblait avoir une grande confiance dans le commandement militaire. C'est en mai 1942, qu'il apprit l'extermination massive des Juifs à la suite de la lecture d'un rapport fourni par le lieutenant Hans Herwarth von Bittenfeld. C'est à ce moment-là qu'il commença à parler de destituer Hitler. « *En Aout 1942, Stauffenberg confia à l'un de ses meilleurs amis, le commandant Joachim Kuhn, que le traitement infligé aux Juifs et aux autres civils prouvait bien que la guerre d'Hitler était monstrueuse, qu'il avait menti au sujet de la cause de la guerre et qu'il devait être destitué* » (Hoffmann, 2010, p184).

Il clamait régulièrement son envie de destituer Hitler. Et sa présence à l'état-major devint aussi dangereuse pour lui que pour les autres. Il décida de s'exiler au front afin de se faire oublier. Il fut envoyé au front de février 1943 jusqu'au 7 avril 1943.

Pendant son exil au front, le général de division Olbricht et le général de Brigade Oster dirent aux autres membres qui conspiraient avec eux qu'à présent Claus Stauffenberg avait vu la lumière et qu'il y participait (Hoffmann, 2010 ; Kershaw, 2009). Ils cherchaient à organiser un attentat visant à tuer Hitler.

Claus, exilé en Afrique, se battait avec son régiment. Ils étaient dans une passe difficile. C'est le 7 avril qu'il fut gravement blessé. Il a été amputé de la main droite au-dessus du poignet, mais aussi du petit doigt et de l'annulaire de la main gauche, son œil gauche a aussi dû être enlevé. Il fut hospitalisé pendant plusieurs semaines. Son oncle Nux vint lui rendre visite et le pressa de prendre part à la conspiration. Il n'accepta pas tout de suite mais il fit part plus tard à son oncle que « *si les généraux n'avaient rien fait, il revenait aux colonels de faire quelque chose* » (Hoffmann, 2010, p 221).



Figure 6 : Claus en congé durant l'été 1943 (de gauche à droite) son fils Heimeran, sa fille Valérie, sa nièce Elisabeth, son neveu Alfred et son fils Franz.³⁷

Avant même la fin de sa convalescence, il manifesta son envie de retourner au front. Mais il fut promu chef d'état-major du bureau général de l'armée en novembre 1943.

Claus dit qu'il n'y avait le choix qu'entre deux « maux » : l'action et l'inaction. Il croyait que Dieu lui avait donné une mission et il s'y était dédié corps et âme.

³⁷ Source de l'image : Hoffmann, 2010, p 222.

Il fallait que les personnes participant à la conspiration trouvent quelqu'un qui arriverait à avoir des contacts avec Hitler pour déclencher l'attentat. Et ils devaient prévoir tout ce qui se passerait après, comment contrôler l'armée et pour ce faire ils mirent sur pied l'opération Valkyrie³⁸. Il fut décidé que ce serait le général Fromm qui se chargerait de l'attentat.

Claus se serait plusieurs fois proposé pour exécuter l'attentat lui-même mais les autres le trouvaient trop important en cas de réussite pour la suite des opérations. Il y eut aussi la candidature de deux autres soldats allemands, le capitaine Axel von dem Bussche et Hellmuth Stieff. Mais Stieff semblait nerveux, surtout que l'attentat prévu impliquait la mort de l'assassin. Il y eut de nombreux changements quant à la personne devant s'occuper de l'attentat et de nombreuses tentatives échouèrent.

Mais en 1944, Claus Stauffenberg reçut une promotion au grade de colonel à l'état-major. Ce nouveau statut lui offrit la possibilité d'être en contact avec Hitler et de pouvoir mener l'attentat lui-même.

Certains conjurés dont Von Klugge et Rommel avaient insisté auprès du général Beck afin qu'Himmler et Göring soient éliminés en même temps qu'Hitler (Göring était le successeur d'Hitler et Himmler commandait les SS). Claus souhaitait réaliser l'attentat avec ou sans eux au côté d'Hitler mais Hellmuth Stieff s'y opposa. Beck dit de Claus qu'il a été un soutien précieux et qu'il s'était intégralement chargé de tout le fardeau de la préparation de l'insurrection (Hoffmann, 2010).

Il y eut de nombreuses tentatives d'assassinat avortées soit parce qu'elles n'ont pas fonctionné, ou parce que la personne s'était désistée, ou encore parce que Göring et Himmler n'étaient pas présents.

³⁸ Valkyrie : consiste en différentes dispositions qui visent à mettre en place des stratégies. Si des troupes ennemies envahissaient l'Allemagne, les hauts gradés devraient avoir les « pleins pouvoirs exécutifs », tant militaires que civils, y compris autorité sur les commissaires à la défense du Reich (Hoffmann, 2010, p242).

Mais vers le 14 juillet 1944, Hitler déménagea son QG à « Wolfsschanze » autrement dit la tanière du loup. Il fallait un laissez-passer spécial pour entrer dans le périmètre du Führer³⁹.

Pour les insurgés, il semblait nécessaire que Claus survive à l'attentat pour mener à bien la phase suivante, à savoir l'insurrection de la ville de Berlin (Hoffmann, 2010 ; Kershaw, 2009). Il demanda le feu vert pour assassiner le Führer le 15 juillet 1944 mais il obtint un refus des autres conjurés car ni Himmler, ni Göring n'étaient présents.

Quelques jours plus tard se produisit une nouvelle chance de mener à bien leur projet et Claus la saisit. Il devait se rendre le 20 juillet à la tanière du loup pour un nouveau briefing avec Hitler.

Werner Von Haeften accompagna Claus jusqu'à la tanière du loup, il était en possession des deux explosifs dans sa mallette et devait aider Claus à activer les explosifs car avec une seule main valide ce serait plus compliqué. Ce jour-là, la nervosité se faisait sentir. En effet, Haeften devait attendre Claus en dehors de la salle de réunion et celui-ci devait attendre le dernier moment car il devait s'assurer de la présence d'Hitler à cette réunion. Quand il fut sûr de la présence du Führer, il demanda pour aller se rafraîchir et changer de chemise, ce stratagème rendait la présence de Werner Von Haeften non suspicieuse car il avait besoin d'aide.

Mais le général Vogel passait par là et vit que les deux protagonistes avaient un paquet, il prévint Claus d'un appel téléphonique important et empêcha l'amorçage de la seconde bombe qui devait permettre d'être assez puissante pour tuer tous ceux présents dans la pièce. Claus se retrouva en possession d'une seule des deux bombes ce qui fut une grosse faille dans le plan initial. Juste avant de rentrer dans la salle de réunion, Claus demanda à quelqu'un de poser la mallette au plus près du Führer. Au moment de franchir la porte, il entendait Heusinger parler de la situation sur le front russe et ni Himmler ni Göring n'étaient présents. Claus devait présenter son rapport concernant les réorganisations de l'armée, il poussa la mallette aussi près d'Hitler qu'il put et prétexta devoir passer un coup de téléphone pour quitter la salle de réunion. Il rejoignit Haeften et Fellgiebel, ils entendirent une explosion aux alentours de 12H40 – 12h50. Ils ont vu quelqu'un être emporté couvert du manteau du Führer, ils en conclurent qu'il s'agissait

³⁹ Führer : qui veut dire guide, dirigeant, chef en allemand ; porté par Hitler depuis 1934. (Larousse : Retrieved from : <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/f%C3%BChrer/35502>)

d'Hitler. Ils sont de retour à Berlin vers 15h45 et Haeften téléphona à Bendlerstrasse pour leur annoncer la mort du Führer.

Hitler qui en réalité n'était que blessé demanda à l'un de ses assistants d'essayer de reprendre le contrôle des communications afin qu'aucune information ne filtre. Personne n'avait prévu que cela se passe de cette manière avec un attentat raté qui les laissait tous à découvert. Fellgiebel téléphona d'ailleurs au général de la division Thiele pour lui dire que quelque chose d'atroce venait de se produire car le Führer était vivant (Hoffmann, 2010).

Les conjurés trop engagés dans leur putsch, lancèrent l'opération Valkyrie et sa mise en place dans toutes les régions militaires. Mais vers 19h, ils apprirent que le Führer était en vie et qu'il allait prendre la parole. Tous les bataillons eurent des informations sur le coup d'état en cours et soit ils apprirent l'existence de contre ordre soit ils les reçurent directement. Mais les tentatives d'assassinat et de putsch étaient bel et bien terminées. Fromm dirigea une cour martiale composée de lui-même et des loyalistes présents. Il condamna à mort le colonel Mertz von Quirnheim, le général de corps de l'armée Olbricht, le colonel dont il ne prononcerait pas le nom (Claus en réalité) et le lieutenant von Haeften. Claus prit la parole et dit qu'il assumait l'entière responsabilité de ce qui s'était passé et que les autres n'avaient fait que suivre ses ordres. Avant d'être fusillé, Claus Stauffenberg a crié « *longue vie à la sainte Allemagne* » (Hoffmann, 2010, p338).

3. Analyse

Nous allons maintenant discuter des points relevés dans la théorie et voir si l'on trouve des correspondances dans la vie de Claus Stauffenberg. Le but étant d'analyser sa vie tout en gardant les thématiques relevées dans la partie théorique.

3.1 Malgré les prédispositions de la psychologie sociale

On aurait tendance à croire au vu de sa résistance et des actions entreprises par Claus Stauffenberg, qu'il n'est pas soumis aux influences de la psychologie sociale que ce soient la soumission à une autorité, la conformité ou encore la banalité du mal. Et si qu'au contraire, il ne s'agissait pas de l'absence totale de phénomènes que l'on retrouve chez tout un chacun mais plutôt d'une vision et d'une construction personnelle, si on retrouvait plusieurs éléments que l'on retrouve chez certains grands partisans du régime nazi mais qu'ici la différence résiderait dans le système de référence emprunté par Claus Stauffenberg.

Il semble utopique de dire que certaines personnes vont se conformer ou encore se soumettre à une autorité et que chez d'autres cette capacité serait totalement absente et ferait d'eux des super-hommes résistants. Il s'agit en réalité, à notre avis, de comprendre les systèmes, les personnes ou encore les valeurs mises en avant par tout un chacun.

Dans le cas de Claus Stauffenberg, l'autorité vue au sens de Milgram est bel et bien présente mais il ne s'agit pas du dirigeant du Reich, Hitler, mais d'une autre personne que les frères Stauffenberg ont pris pour modèle.

Les frères Stauffenberg étaient attirés par les grands poètes de l'époque, leur mère ayant entretenu une correspondance avec le poète Rilke durant des années y est sûrement pour beaucoup dans leur éveil à cet art (Hoffmann, 2010). Ils rencontrèrent Stefan George, et pour eux il s'agissait d'un grand poète. Les amis de Claus jusqu'en 1928 étaient d'ailleurs tous des amis de Stefan George et de ses deux frères. Le poète eut une très grande influence sur eux durant des années, il leur donna une nouvelle direction à suivre. Les idées du poète étaient d'ailleurs portées par un groupe de jeunes admirateurs, captivés par son mysticisme culturel et néoconservateur (Hoffmann, 2010 ; Kershaw,

2009). La rencontre des frères Stauffenberg avec le poète a donné une nouvelle direction et un nouveau sens à leur vie (Hoffmann, 2010). Cette rencontre les coupa encore plus du monde extérieur. Même si cela était invisible, ce sentiment d'être à part n'en restait pas moins perceptible. Stefan George était d'ailleurs vu comme étant le tout puissant. Ils avaient créé ensemble une Allemagne secrète qui comprenait tout ce qu'ils souhaitaient voir et qui n'était pas présent dans l'Allemagne de l'époque⁴⁰. Selon Kershaw (2009), ce groupe visait à créer une nouvelle élite faite d'esthétisme aristocratique, de piété et de virilité.

Claus aurait même dit un jour « *je ne veux pas suivre des idées mais une personne* » (Hoffmann, 2010, p34).

L'obéissance comprend le fait qu'une personne en vienne à se considérer comme étant l'instrument, l'objet destiné à commettre les volontés de quelqu'un d'autre et ce qui par voie de conséquence, lui enlève à ses yeux tout sentiment de responsabilité (Milgram 1974). « *Etre un soldat, en particulier un chef militaire, un officier, signifie être un serviteur de l'Etat, faire partie de l'Etat, et cela va de pair avec la responsabilité* » (Hoffmann, 2010, p130). On peut voir que chez les Stauffenberg cette notion de responsabilité est bel et bien présente. En effet, la notion de responsabilité collective existe chez les Stauffenberg (Hoffmann, 2010). Cela proviendrait des principes éthiques⁴¹ dus à leur éducation et à d'autres éléments qui les ont élevés au-dessus de la masse des gens de toutes classes sociales confondues. Milgram (1974), nous parle du fait que pour beaucoup de personnes l'obéissance peut être une tendance de comportement profondément enracinée, voire même une impulsion prédominante qui l'emporte sur la formation en matière d'éthique, d'affectivités et de règles personnelles de conduite. Est-ce que dans le cas de Claus et de sa famille, leur obéissance envers Stefan George mais aussi leur esprit critique, leur ouverture au monde, leur noblesse familiale les ont protégés contre les dérives d'une obéissance aveugle ?

⁴⁰ Pour rappel l'Allemagne de l'époque était une Allemagne en cours de reconversion avec la montée au pouvoir d'Hitler. Voir contexte (annexe 2) si vous souhaitez en savoir plus.

⁴¹ Ethique : science de la morale, la morale qui est vue comme un ensemble de règles qui doivent diriger l'activité libre de l'homme (démontrer que l'on a des devoirs, des obligations et les faire connaître) (Le Littré, Retrieved from : <https://www.littre.org/definition/morale>).

En ce qui concerne l'identification à une figure d'autorité, les Stauffenberg ne semblent pas déroger à la règle mais concernant l'obéissance aveugle qui a eu cours lors de la Seconde Guerre mondiale, ils ont l'air d'en être dépourvus. Cela cependant ne peut pas être qu'une question d'aristocratie et de bonne éducation car de nombreux « nobles » ont adhéré aux idées et effectué des choses au nom d'Hitler pour le Reich.

Dans le fond, ce qui fait autorité pour Claus, c'est le poète Stefan George et ses frères. Il s'agit d'une autorité culturelle. On peut y retrouver une autorité de groupe, un leader et une identification au groupe mais ce qui semble absent chez Claus et ses frères se fonde sur une opposition à la banalité du mal. Ces notions, nous les retrouvons chez Marmion (cité par Fisher, 2010) qui voit dans le refus de se soumettre au nazisme trois types de conduites. Il s'agit selon lui d'un refus de s'abandonner au mal.

« Les nationaux-socialistes appelaient leur Etat le « troisième Reich » terme qui évoquait à la fois l'Etat et l'Empire en brouillant le sens des deux termes, dans une tentative évidente d'extraire leur légitimité du Saint Empire romain germanique et du second empire de Bismarck. Pour Hitler, ce n'était qu'une étape sur le chemin des grandes choses à venir. Mais il ne s'agissait certainement pas du « nouveau Royaume » dont parlait Stefan George dans son dernier recueil de poèmes » (Hoffmann, 2010, p74). On peut voir que les idées de grandeur et de belle Allemagne qui ont bercé les frères Stauffenberg ne ressemblent en rien aux projets d'Hitler. Même si certains des protagonistes étaient antisémites et partisans des idées d'Hitler (Hoffmann, 2010).

« Lorsque Berthold subit l'interrogatoire de la police d'Etat secrète, en juillet 1944, il parla en son nom et en celui de son frère Claus, en disant qu'ils avaient approuvé la plupart des idées de politique intérieure des nationaux-socialistes, telles que le principe du chef, l'idée de direction responsable et compétente associée à un système sain de hiérarchie et du concept de communauté nationale, ... Mais Berthold terminait son énumération par ce verdict : les idées fondamentales du national-socialisme ont en pratique toutes été perverties en leurs contraires » (Hoffmann, 2010, p81).

Hoffman parle même de dévouement de la famille Stauffenberg à leur propre Führer à savoir Stefan George (Hoffmann, 2010). C'est par ce dévouement à cette figure d'autorité qu'ils ne se laissaient pas éblouir par les attraits faussés du national-socialisme. Claus Stauffenberg était écarté du vote par la loi vu qu'il était soldat mais cela ne l'empêchait pas de donner son avis. Il semblait favorable aux idées comme le réarmement, l'expansion

de l'armée mais aussi aux objectifs tels que l'unification de tous les nationaux allemands à l'intérieur des frontières (Hoffmann, 2010, Kershaw, 2009).

Le contexte a un rôle à jouer. En effet, l'influence du poète Stefan George leur a donné une autre personne à adorer et un autre guide que la plupart des allemands. Le contexte d'émergence du nazisme est arrivé quand la famille Stauffenberg adhérait déjà de manière pleine et consciente aux idées de Stefan George tout en gardant toujours leur intellectualisme.

Il y eut à l'époque une certaine confusion entre les idées du national-socialisme et l'hitlérisme qui suivait un mouvement complètement différent d'ordre criminel, dictatorial, d'avidité et de pouvoir (Hoffmann, 2010). De plus, de nombreux allemands cherchaient un repère suite à la honte infligée par le traité de Versailles. Hitler et ses grandes idées pour l'Allemagne a su toucher les minorités, les nombreux chômeurs et a pu installer sa dictature de manière légale.

Bien que Claus Stauffenberg ait mis du temps à réagir et à effectuer des actions contre le régime, on peut voir que ce qui faisait autorité pour lui ce n'était pas Hitler. Il avait une âme de soldat mais c'est l'influence de Stefan George qui prédominait. Il se refusait d'ailleurs d'être le sujet de ce « petit bourgeois » qu'était Hitler et sa tradition familiale le lui interdisait tout simplement (Hoffmann, 2010). Il plaçait une grande partie de sa confiance dans le service militaire et cela peut être une explication à son action tardive et à son retournement qui eut réellement lieu en 1942. Ce que Milgram mentionne ici « *En temps de guerre, le soldat ne se demande pas s'il est bien ou mal de bombarder un village, il ne ressent ni honte ni culpabilité au spectacle de cette destruction : ce qu'il éprouve à la place, c'est un sentiment d'orgueil ou d'humiliation selon la façon dont il a accompli la mission qui lui a été assignée* » (Milgram, 1974, p25). On peut facilement le retrouver chez Claus soldat qui ne se demande pas si ses actions contre la France, la Pologne, ... sont justes, il effectuait les ordres donnés par le Haut Commandement militaire. Ce ne sont pas les ordres militaires qu'il a remis en question mais les ordres d'Hitler, surtout lorsqu'il a eu vent de ce qui se passait avec les Juifs. Son jugement a alors subi une grande modification. C'est en 1942 qu'a eu lieu ce grand changement et que Claus Stauffenberg parlait de plus en plus de la destitution du Führer (Hoffmann, 2010).

Il semble que malgré son éthos⁴² de soldat, Claus Stauffenberg ait décidé de se rebeller contre ce qui devait faire autorité pour lui en tant que soldat, contre le régime pour lequel il se battait. Il semblait encore croire que c'était aux hauts gradés de faire quelque chose pour destituer Hitler (Hoffmann, 2010 ; Kershaw 2009).

Milgram (1974) pense que l'on naît avec une possibilité d'obéissance qui se combine avec l'influence de la société pour produire l'individu docile. Pour comprendre les causes de l'obéissance, il faut considérer les structures innées de l'individu mais aussi les influences sociales auxquelles il est soumis depuis la naissance. Est-ce que l'on peut penser que c'est l'éducation aristocratique de la famille Stauffenberg qui les aurait prémunis de la soumission à l'autorité d'Hitler ? Pour eux le sujet de référence, ce qui faisait autorité, était en réalité Stefan George et ses idées qu'ils ont essayé de perpétuer jusqu'à leur mort. Son ethos militaire le pousse à croire dans le système qu'il défend mais par son éducation, son intelligence et ses remises en question, il se crée sa propre opinion sur Hitler (fou, tyran, souillon, ...) et il décide d'agir en son âme et conscience.

« Il ne lui restait plus d'illusions quant à ce qu'il était concrètement possible de faire, et quant à la politique que Hitler et ses séides⁴³ suivraient » (Hoffmann, 2010, p189).

« Stauffenberg rencontra Hadler lorsqu'il était de passage à Berlin pour parler à son frère Berthold car il devait prendre des décisions personnelles d'une importance cruciale. Il ne pouvait plus supporter de travailler pour le Haut Commandement de l'Armée ; Hadler parti, plus personne ne s'opposait à Hitler et personne ne pouvait s'exprimer ouvertement ; on ne pouvait que regarder l'Allemagne se détruire. Il voulait demander une affectation au front parce qu'il ne pouvait plus supporter la tension psychologique » (Hoffmann, 2010, p192).

Pour Claus, la vie de soldat est très importante, mais elle doit correspondre à son idée de rendre l'Allemagne plus belle et non pas regarder l'Allemagne se détruire sous le commandement d'un seul homme. On peut voir qu'il ne remet pas en question son métier de soldat, la guerre est son métier où en tout cas elle fait partie des risques qu'il était prêt à prendre mais pour une cause juste, pour quelqu'un en qui l'on croit et non pas un clown

⁴² Ethos : « Terme de rhétorique ancienne. La partie qui traite des mœurs. » (Le Littré, Retrieved from : <https://www.littre.org/definition/%C3%A9thos>)

⁴³ Séide : « sectateur dévoué, fanatique, capable de commettre un crime par zèle religieux » (Le Littré, Retrieved from : <https://www.littre.org/definition/s%C3%A9ide>)

comme Hitler à ses yeux. Est-ce que son manque de considération pour Hitler a joué un rôle dans la non soumission à son autorité ? On peut en émettre l'hypothèse car l'on voit bien de par son histoire avec Stefan George qu'il est capable de se dévouer à un chef.

« *Stauffenberg était venu presser Manstein⁴⁴ de mener l'Armée et la Nation pour qu'il tente de mettre un terme à la tyrannie et à la guerre* » (Hoffmann, 2010, p195). Même si la guerre peut faire partie du métier de soldat, on voit bien que Claus Stauffenberg parle plutôt d'une guerre qui serait justifiée et pas pour la guerre mise en place par Hitler.

On peut penser que bien qu'il y ait identification à une figure d'autorité en la personne de Stefan George, il n'y a pas d'état agentique ou d'effet de syntonisation. Plusieurs raisons peuvent tenter d'expliquer cela. Premièrement, Stefan George est mort avant la montée du nazisme, il n'a donc pas pu enjoindre une manière de penser aux frères Stauffenberg. Deuxièmement, il y a une perception de la détresse des Juifs par les frères ce qui leur vaut de se retourner définitivement contre Hitler et de décider de le tuer. Et pour finir, bien qu'il y ait un rapport d'autorité, il ne semble pas y avoir de perte de la notion de responsabilité (voir la lettre de Claus Stauffenberg à son général, présentée en Annexe 4)

« (...) *Je sais bien qu'il est très inconvenant de ma part d'adresser des louanges ou des approbations au général. J'espère tout au plus que le général lira ces lignes comme les remerciements d'un cadet qui s'est trouvé en accord avec l'expression du général et qui souhaite être commandé par des hommes dont l'attitude force le respect, et qui reste toujours du général, l'obéissant. (...)* » (Hoffmann, 2010, p 351).

L'hypothèse des normes de groupe est vue comme étant l'une des explications à la conformité de certains individus (De Visscher 2016 ; Fisher, 2010).

Les normes sont un ensemble de croyances partagées au sein d'un même groupe. La norme détermine les interdits, les autorisations. En effet si le groupe a un but précis, il est impératif de se soumettre aux règles du groupe afin que les objectifs soient atteints. Les personnes qui ne respectent pas cette norme sont vues comme déviantes et peuvent être réprimées dans certains cas. Claus est vu comme étant quelqu'un ayant une grande intelligence, ainsi qu'une prestance et une grande éloquence. Il semblait sortir du lot parmi les autres (Hoffman, 2010). « (...) *conscient de sa compétence militaire et de sa*

⁴⁴ Manstein est un Feld maréchal, qui est un grade militaire d'officier supérieur dans les armées allemandes.

supériorité intellectuelle (...) » (Hoffmann, 2010, p 61). Ce qui fait écho aux éléments relevés par Fisher (2010) concernant la confiance en soi et son importance. Plus on aurait confiance en soi moins l'on aurait tendance à se conformer. Ainsi, il semblait avoir confiance en lui dans la lettre qu'il écrivit à son père « *il n'est pas facile aux gens de notre milieu de jouer à l'homme du commun pendant très longtemps* » (Hoffmann, 2010, p 56). Pour Claus, le groupe a d'abord été constitué par sa famille et son éducation aristocratique, puis le cercle de Stefan George et pour finir l'armée. Est-ce parce que c'est le groupe qui est apparu en dernier que Claus a pu résister et se rebeller afin d'organiser un coup d'état ? Il a pu se détacher de cette autorité et de son effet de groupe peut-être parce que ce qui faisait réellement autorité pour lui était tout autre. Il semble être resté attaché jusqu'à sa mort aux idées de Stefan George et de son groupe.

Il y a bien conformité et effet de groupe mais pas envers ce que l'on pourrait croire. Pour Claus, le poète et ses partisans ainsi que l'idée de son Allemagne secrète sont les réelles choses qui ont pu l'influencer. Stefan George était vu comme étant le tout-puissant et Hitler n'avait fait qu'une piètre impression sur Claus, il le décrivait d'ailleurs souvent en des termes peu élogieux comme souillon, tyran, ... (Hoffmann, 2010).

Si Claus a mis longtemps avant d'agir, cela peut aussi résider dans ce que Asch (1952), De Visscher (2016) et Fischer (2010) ont appelé l'idée de « dépendance ». Ce phénomène vise à expliquer que si la personne se trouve en ambivalence, elle doit effectuer un choix : se soumettre à la norme ou respecter son propre système de pensée. Cette ambivalence que Claus ressentait est en partie due à son éthos militaire et à sa grande confiance dans le commandement militaire. Plusieurs déceptions, dont celle d'apprendre le sort réservé aux Juifs (l'extermination), eurent raison de sa confiance dans le système mis en place. Cela rejoint donc l'avis de Asch (cité par Fisher, 2010) qui dit que plus le groupe est grand, moins il est facile de s'y conformer.

Notre espèce est conduite par des désirs aveugles, appétits illimités et impulsions hostiles à moins que les personnes se transforment en êtres rationnels, raisonnables, et ayant de la compassion grâce à l'éducation, la religion, la famille ou contrôlées par la discipline qui est imposée par l'autorité de l'Etat (Zimbardo, 2009).

Claus Stauffenberg avait reçu une éducation aristocratique, était très pieux, avec un grand sens de la famille et de l'honneur familial. Il semble que ce soit son esprit rationnel, sa

discipline et sa compassion pour autrui qui l'ont prémuni contre le conformisme mais aussi contre l'effet Lucifer (Hoffmann, 2010).

Zimbardo (2009) mentionne le fait que c'est peut-être notre situation sociale qui détermine lequel de nos nombreux modèles mentaux, nos potentiels, nous développerons.

Claus Stauffenberg a pu avoir un certain désengagement moral pour effectuer certaines actions et son travail de soldat mais c'est à la lecture d'un rapport sur le sort des Juifs et leur extermination en masse que son désengagement moral a pris fin. Il s'est rendu compte vers quoi la guerre d'Hitler allait mener l'Allemagne. Zimbardo (2009) mentionne ce phénomène sous le nom de « désengagement moral ». Les personnes sont régies par un processus dynamique dans lequel l'autocritique morale peut être activée de façon sélective pour s'engager dans une conduite acceptable ou, à d'autres moments, cette autocritique morale peut être retirée de la conduite répréhensible (Zimbardo 2009). Selon Hoffmann (2010), il y avait même un impératif moral celui que l'Allemagne se libère elle-même des criminels qui la gouvernaient.

Il est possible pour chacun d'entre nous de se désengager moralement de toute sorte de conduite qu'elle soit destructrice ou mauvaise quand on active un ou plusieurs des quatre mécanismes cognitifs suivants :

Premièrement, nous pouvons redéfinir notre comportement nuisible comme honorable en créant des justifications morales pour nos actions, en adoptant des impératifs moraux qui justifient la violence. Ici, nous pouvons illustrer cela avec Claus Stauffenberg et sa vision de soldat qui désirait contribuer à une Allemagne plus belle et grande, au nom du patriotisme (Hoffmann, 2010).

Deuxièmement, on peut minimiser notre sens d'un lien direct entre nos actions et ses conséquences néfastes en diffusant ou déplaçant notre responsabilité personnelle. Nous nous épargnons l'auto-condamnation si nous ne nous percevons pas nous-mêmes comme des agents des crimes contre l'humanité. Claus en tant que soldat doit respecter les ordres qu'on lui donnait même s'il n'était pas toujours en accord avec ceux-ci (Hoffmann, 2010).

Troisièmement, on peut changer la façon dont on pense à propos du préjudice effectif causé par nos actions. On peut ignorer, minimiser, déformer, ou encore ne croire en aucune des conséquences négatives de nos actes.

Dernièrement, on peut reconstruire nos perceptions de la victime comme méritant sa punition, en le blâmant des conséquences et bien sûr en le déshumanisant. Il semble que ce soit cette dernière partie que Claus n'a jamais pu effectuer et qui l'a prémuni de la soumission et de la conformité la plus totale.

Bien que l'on puisse retrouver chez Claus Stauffenberg une soumission à une autorité (Stefan George), une certaine conformité, la banalité du mal semble absente. Malgré son éthos militaire et sa vie de soldat, il semble que le sort réservé aux Juifs et aux minorités ait profondément choqué Claus. C'est d'ailleurs, comme mentionné précédemment, ce qui finit par retourner Claus contre Hitler et l'a amené à souhaiter agir et participer au coup d'état.

A l'époque, il régnait une atmosphère remplie de mensonges en Allemagne, et ces mensonges furent particulièrement efficaces car ils étaient soit lancés par Hitler soit par Goebbels et ils facilitaient donc l'auto-intoxication du peuple allemand. Ils disaient que cette guerre n'en était pas une, que c'était le destin et non l'Allemagne qui avait commencé et que c'était pour eux une question de vie ou de mort, ils devaient exterminer leurs ennemis ou être exterminés par eux. Selon Eichmann, ils obéissaient tous, sans discuter aux ordres du Führer (Arendt, 1963).

C'est cette atmosphère de mensonges qui perdit quelque peu Claus et qui peut certainement expliquer son retournement tardif bien que l'on puisse observer chez lui un questionnement sur la légitimité d'Hitler dès le départ.

« En 1937, Wedemeyer semble avoir détecté chez Claus un profond sentiment de scepticisme à l'égard du national-socialisme et peut être même une répulsion envers celui-ci » (Hoffmann, 2010, p 96).

Selon Eichmann, c'était la nouvelle loi du pays reposant sur un ordre nouveau, l'ordre d'Hitler, l'ordre d'un seul homme. En effet, sa parole avait force de loi, et cela signifiait que les ordres venant d'Hitler n'avaient pas besoin d'être écrits. Ses paroles, ses déclarations étaient des lois fondamentales (Arendt, 1963 ; Poizat, 2017). Est-ce que l'opinion de Claus sur Hitler a joué dans la balance ; est-ce que le fait de prendre Stefan George comme figure d'autorité l'a protégé contre cette banalité du mal ? Cela pourrait en effet constituer une explication par son absence de banalité du mal.

On peut voir qu'un être moral commet ses actes en étant motivé par la loi et par la loi seule. Mais, en réalité, c'est la légalité qui est sa motivation plutôt que le contenu de ce

que dit la loi. Les personnes font plus attention à respecter la légalité de la loi plutôt que de voir et d'analyser son bien-fondé (Poizat, 2017).

En résumé, il semble donc que Claus puisse avoir une certaine soumission à l'autorité, ainsi qu'un certain conformisme mais pas envers la même autorité que le peuple allemand. Son système de référence est autre. Et ce qui semble complètement absent chez Claus, c'est cette idée de banalité du mal. On peut voir qu'il ne reste pas insensible face aux atrocités commises et qu'il ne se cache pas derrière une responsabilité passive, il décide d'agir. Nous sommes tous susceptibles de nous soumettre ou de nous conformer à certains moments de notre vie. Ce qui semble important, c'est de garder la notion de responsabilité et l'absence de banalité du mal qui invite à justifier tout un tas d'actions par un processus d'assujettissement.

3.2 La honte du survivant

Quand on regarde la définition de la honte mentionnée dans la partie théorique (Honte⁴⁵ : *Déshonneur, opprobre, humiliation* (ce qui est le sens étymologique et ancien)), on peut voir qu'il y a la notion de déshonneur. Dans le cas de Claus, il semble que ce soit la notion contraire d'honneur⁴⁶ qui dirige de nombreux moments de sa vie.

Il juge sa femme, la baronne Nina Von Lerchenfeld, convenable pour être la mère de ses enfants (Hoffmann, 2010).

De plus, lors du baptême du fils de son frère Berthold, Claus cita son père, il parla de loyauté envers la famille, l'Etat, le souverain, Dieu et envers lui-même : « *peu importe ce que tu fais, du moment que tu agisses honnêtement et que tu fasses honneur à ton nom* » (Hoffmann, 2010, p 102).

⁴⁵ Le Littré, Retrieved from : <https://www.littre.org/definition/honte>

⁴⁶ Honneur : « *estime glorieuse qui est accordée à la vertu, au courage et aux talents ; le sentiment qui fait que l'on veut garder la considération de soi-même et des autres ; qualité qui nous porte à faire des actions nobles et courageuses.* » (Le Littré, Retrieved from : <https://www.littre.org/definition/honneur>)

*« Une fois que cette génération aura lavé sa honte
 Qu'elle aura rejeté de son cou le joug du serf,
 Quand dans ses entrailles, elle aura faim d'honneur,
 Alors, du champ de bataille couvert de tombes à l'infini
 Etincellera la lueur sanglante..., puis, à travers les nuages,
 Surgiront des armées grondantes, puis à travers les champs,
 Le retour des morts !
 Si jamais cette nation, sortie de son inertie peureuse,
 Se souvient de sa destinée, de sa mission,
 Elle recevra, dans une épouvante indicible,
 L'explication divine... alors les mains se lèveront
 Et les bouches clameront ses louanges, sa valeur,
 Alors dans la brise du matin, le véritable emblème flottera,
 La bannière royale et elle s'agenouillera pour honorer
 La noblesse – les héros ! »*

(Poème de Stefan George, Hoffmann, 2010, p 238).

Tous ces éléments récupérés de la vie de Claus Stauffenberg, nous montrent à quel point sa famille est importante à ses yeux mais aussi l'envie de faire honneur à son nom. Son éducation aristocratique dans une famille assez aisée permit aux Stauffenberg d'avoir la meilleure éducation possible. Ils faisaient partie de la bourgeoisie et pendant des années la famille Stauffenberg a servi les monarques allemands régnant comme des nobles. Est-ce l'influence de toute cette aristocratie qui aurait laissé comme une marque, l'envie de faire honneur à son nom, à sa famille en toute circonstance ?

On peut voir que même dans le choix de son épouse, Claus laisse un principe bien plus grand gouverner, la notion de convenable. Il voit en sa future épouse quelqu'un qui peut incarner les valeurs de sa famille et qui n'apportera pas la honte sur leur nom.

Il semble être attaché à de nobles valeurs depuis son enfance comme le patriotisme, l'honneur, la famille, ... Il aurait d'ailleurs dit lors de l'armistice de l'Allemagne durant la première guerre mondiale que *« mon Allemagne ne peut pas périr ; si elle tombe maintenant, elle se relèvera encore, grande et forte ; après tout il y a encore un dieu »* (Hoffmann, 2010, p14).

On peut aussi émettre l'hypothèse de la honte du survivant, la honte d'être le jumeau qui a survécu alors que son autre moitié n'était plus.

On lui parla de ce jumeau disparu lorsqu'il fut plus grand et il pleura sa perte en apportant pendant un certain moment des fleurs à sa mère pour les mettre sur la tombe de son frère. Est-ce que l'on peut voir dans ce geste une grande empathie envers son jumeau ou l'expression d'une honte refoulée d'être celui qui a survécu ?

Selon Hoffman, Claus semblait rechercher son jumeau disparu dans la présence de ses deux frères aînés. D'ailleurs, pendant de nombreuses années, les amis de Claus étaient aussi ceux de ses frères et du poète. Il semble avoir du mal à nouer des relations par lui-même.

La honte regroupe plusieurs notions : comme l'émotion brute liée à la confusion et à la perte des repères, le jugement sur l'émotion et le jugement portant à la fois sur l'émotion et sur les causes possibles de la honte. Il y a un point commun entre toutes les formes de honte c'est l'angoisse d'être exclu, la crainte d'un retrait d'amour mais aussi de toute forme d'intérêt (Emde et al., 2002 ; Tisseron, 2007).

On peut émettre l'idée que le sentiment de honte (refoulé ou inconscient) explique sa condition plus fragile et on peut aussi émettre l'hypothèse que par sa condition fragile, ses nombreuses maladies, il ait voulu permettre à sa mère de pouponner. Il y a un lien entre l'apparition de la honte et le sentiment d'être petit ou pas à la hauteur (plus petit que les autres, plus chétif) ; Claus semblait avoir une santé fragile et était beaucoup plus souvent malade que les autres.

Ne peut-on pas penser que son engagement pour la patrie, pour l'Allemagne et puis, par la suite, dans le coup d'état ne montre pas cette envie d'être honorable en toute circonstance. Comme si vivre de la manière la plus honorable qui soit, rendrait l'absence de ce frère disparu plus supportable.

Nul ne peut le dire mais l'on peut aisément constater que la mort de son jumeau l'a profondément marqué. La honte semble liée aux investissements narcissiques premiers dont il est l'objet (Tisseron, 2007). Cette situation peut s'avérer réelle pour un enfant qui vit la perte ou l'absence d'un parent et cela est vécu comme un rejet. Mais selon Ferenczi (cité par Tisseron, 2007), il peut s'agir d'un enfant dont la mère a été perturbée par un deuil de manière précoce. Tisseron (2007) nous parle d'un deuil non réalisé, qui amène la question de savoir comment un être peut-il devenir porteur d'une

mort à laquelle il s'identifie à défaut de pouvoir se trouver avec lui, le frère décédé dans le cas qui nous occupe, dans une relation de filiation symbolique. Est-ce que le deuil de Claus pour son frère jumeau a bien eu lieu ou est-ce par peur de blesser et d'attrister encore plus sa mère qu'il a tu son besoin d'exprimer sa perte ? Ces non-dits se seraient mués en honte.

Une honte intériorisée (de Gaulejac, 1996), l'intériorisation, a lieu lorsque la personne se voit dans l'incapacité d'extérioriser son agressivité face à la violence ressentie. Cette incapacité a lieu quand la personne ne peut se retourner contre son agresseur parce que celui-ci est inattaquable ou alors que le désir de destruction ne coïncide pas avec une nécessité contraire. Il est possible qu'il n'extériorise pas sa colère car il doit maintenir la relation avec sa mère (mère nourricière, complexe d'œdipe).

Dans la honte, on peut vraiment voir cette relation entre la conscience de sa personne et l'autre. Pour Claus, la honte ressentie par le fait d'être celui qui reste par rapport à son jumeau. Mais il peut y avoir aussi une honte vis-à-vis de la mère, avec son envie de ne pas l'attrister. Ainsi, il a gardé de nombreuses choses pour lui afin de ne pas mettre ses propres sentiments de tristesse sur sa mère endeuillée. Est-ce que tous ces non-dits ont pu développer chez Claus sa capacité à garder les secrets ? « *Je vous remercie de votre conseil : je suis toujours extrêmement prudent avec les gens en qui je n'ai pas totalement confiance, en fait mon vrai moi ne regarde personne d'autre* » (lettre de Claus Stauffenberg à son père, Hoffmann, 2010, p 350). Il semble se protéger par un auto-clivage⁴⁷ narcissique.

Le sentiment de honte associe la douleur morale et l'envie de réaliser quelque chose pour lutter contre elle (Emde et al., 2002). Est-ce que la lutte de Claus pour renverser Hitler découle en réalité d'un sentiment de honte ? Ou est-ce que la honte a pu jouer son rôle dans cette envie irrépressible de faire quelque chose pour sa nation ? Les douleurs morales de Claus durant son enfance pourraient expliquer sa prise de position à l'âge adulte, son envie de lutter pour l'Allemagne. La mort de son jumeau, sa grande intelligence qui le met à l'écart des autres enfants, son patriotisme, ainsi que sa condition plus fragile, sont autant d'éléments qui ont pu être source de douleur morale.

⁴⁷ Auto clivage : « *le clivage qui répond à une expérience traumatique est d'abord fonctionnel. La personne confrontée à une expérience inassimilable enferme dans une partie de son psychisme les émotions, les sensations, les états du corps et les fantasmes qui y sont engagés* » (Tisseron, 2007, p 94).

La honte intervient du fait d'un conflit à propos de « ne pas être à la hauteur », d'un sentiment d'impuissance et de se sentir petit face aux autres ; elle résulterait d'un conflit intergénérationnel (de Gaulejac, 1996 ; Tisseron 2007). Selon Imre Hermann (cité par Tisseron, 2007), la honte n'appartient non pas à une personne mais à un groupe, à une famille. Elle serait donc une angoisse sociale dont le résultat est que chacun peut la vivre pour des actes commis par sa famille autant que pour des choses qu'il aurait lui-même commis (de Gaulejac, 1996 ; Tisseron, 2007).

Est-ce que la destitution de la monarchie a eu une influence sur les Stauffenberg ? On peut émettre l'hypothèse que oui car ils sont passés d'une vie en compagnie de la famille royale, de ses jardins et salons de thé à une vie où ce qui faisait sens pour eux (à savoir la monarchie) a été déchu. « *Pour les Stauffenberg, une tradition remontant à de nombreuses générations prit fin en ce dernier jour de novembre. Pendant des siècles, ils avaient servi les monarques régnant comme des nobles vassaux et avaient eux-mêmes été les seigneurs de fermiers et serviteurs. A présent, c'était le peuple qui les gouvernait. L'idée qu'ils étaient devenus les serviteurs du peuple avait pour eux quelque chose de déconcertant* » (Hoffmann, 2010, p 16). Peut-être qu'il y a eu une transmission d'une honte intergénérationnelle qui s'est développée chez les enfants comme un patriotisme accru et une envie de belle Allemagne qui n'allait pas avec les idées d'Hitler. Ce conflit intergénérationnel a eu pour conséquence d'aider les enfants Stauffenberg à y voir clair parmi les idées d'Hitler. Cette honte a pu les enjoindre à commettre des actions pour le salut de la patrie, pour redorer leur nom. S'ils ont entrepris des actions contre le régime d'Hitler, c'est aussi pour que leur nom ne soit pas associé aux atrocités faites aux Juifs.

Tisseron (2007) explique aussi que cette honte peut aussi être celle d'appartenir à un groupe, celui des êtres humains capables d'actes non humains (comme les nazis).

« *Etre considéré comme petit ou incompetent est une des expériences les plus fréquentes génératrices de honte dans la petite enfance (Yorke 1990) et beaucoup ont noté les liens de l'expérience de la honte avec les difformités physiques, pendant l'enfance ou à la suite de blessures de guerre* » (Emde et al., 2002, p 338).

Est-ce qu'il peut avoir ressenti de la honte suite à ses graves blessures sur le champ de bataille ? Il était un homme de terrain, pas un homme de bureau mais, comme beaucoup de soldats, il ne se rendait pas compte que ses blessures allaient l'invalidiser (Hoffmann, 2010). Est-ce que cette honte qu'il a pu ressentir depuis son enfance a pu lui donner le sentiment de devoir agir, de devoir réparer quelque chose ? Comme il ne pouvait se

réparer lui-même, il souhaitait peut-être soigner l'Allemagne de ce qui était en train de la pourrir (à savoir Hitler). Selon lui, « *il n'y avait le choix qu'entre deux « maux » : l'action (contre le régime) ou l'inaction* » (Hoffmann, 2010, p238).

Selon Tisseron (2007), toute honte doit être assimilée par rapport à deux axes : le premier axe lié à l'histoire de la personne et à ses traces et le second lié à la dynamique de ses investissements actuels.

On peut voir qu'au niveau de l'axe historique, il y aurait la honte intériorisée ou non due à la mort de son jumeau, la honte que sa mère a pu projeter sur lui, la honte de la perte du statut à la suite de la destitution de la monarchie, ...

Pour les investissements sexuels, qui sont souvent liés aux premières expériences de honte, on peut émettre l'hypothèse que, comme il a grandi dans un milieu aristocratique, il a dû apprendre tout un tas de règles sur comment bien se tenir à table, comment bien manger et être distingué. Ce que Tisseron (2007) appelle la « bonne éducation ».

Pour les investissements narcissiques, il s'agit de l'attitude des parents vis-à-vis de leur enfant, pas seulement la froideur et la distance parentale. Bien que selon les témoignages qu'Hoffman a pu récolter, la mère de Claus soit vue comme étant quelqu'un d'aimant, il n'est pas impossible qu'elle ait projeté certains sentiments dus à la mort de son fils sur ses enfants.

Pour les investissements d'attachement, nous n'avons pas de données sur l'enfance de Claus et sur comment sa mère a vécu la perte de son autre enfant. On peut juste émettre l'hypothèse que le deuil de cet enfant mort a pu potentiellement induire une certaine défaillance maternelle précoce.

Au niveau de l'axe actuel de la honte, cela concerne des situations précises de son présent. Il peut donc s'agir de la découverte de Claus à propos du sort réservé aux Juifs et le sentiment de honte qu'il a éprouvé à la suite des actions de son pays.

Les investissements d'attachement concernent les liens que la personne entretient avec son ou ses groupes d'appartenance. Dans le cas de Claus, il y a une appartenance à sa famille, au cercle de Stefan George et à l'armée. Tisseron (2007) mentionne un élément qui peut se rapporter à Claus comme un intense investissement narcissique de ses propres possibilités (le fait de se croire plus intelligent que les autres) peut aussi s'accompagner

de honte liée à la peur de se faire rejeter de ce groupe à cause de sa supériorité. Il y a de nombreux témoignages sur les capacités intellectuelles de Claus, sa prestance ainsi que sa supériorité. « (...) *Mais ce commandant releva aussi un certain nombre de failles car conscient de sa compétence militaire et de sa supériorité intellectuelle, il tend parfois à se montrer ironique et condescendant mais sans jamais être vexant cependant* » (Hoffmann, 2010, p61).

Les investissements narcissiques concernent le fait que la honte puisse être liée aux repères d'identification de la personne. Il peut s'agir pour Claus de sa profession qui lui fait défaut car, en tant que soldat, il doit effectuer les ordres d'Hitler envers lesquels il n'est pas d'accord.

Les investissements d'objet concernent quant à eux l'identification de la personne à un moment précis, peuvent être en adéquation avec l'intégration ou au contraire viser une individualisation. Claus semble se situer dans le deuxième cas, l'individualisation par sa recherche d'un modèle en rupture. Il suit les idées de Stefan George jusqu'à sa mort et non pas les idées d'Hitler. Il avait un Führer différent.

Ces deux axes sont en interférence permanente, en opposition ou en complémentarité et cela joue sur le déclenchement ou l'évitement de la honte.

La honte semble bien présente, que ce soit une honte vis-à-vis de son jumeau disparu, vis-à-vis de lui-même, ou même vis-à-vis de l'Allemagne, celle-ci a pu diriger sa vie de sorte à l'emmener vers cette envie irrépressible d'action et de sauver son pays. La honte de voir sa belle Allemagne vouée dès 1943 à la défaite programmée et à la destruction. Il est difficile de repérer des éléments de honte clairs et précis dans la vie de Claus, nous pouvons émettre bon nombre d'hypothèses mais rien de sûr car la honte est un sentiment qui se cache, qui est souvent dissimulé y compris à nous-même.

3.3 La culpabilité du survivant

La culpabilité est définie comme étant un sentiment de faute ressentie, que ce sentiment soit vrai ou imaginaire. Tout comme la honte, elle serait le résultat d'un conflit intergénérationnel et intervient en ce qui concerne un conflit à propos du sentiment de ne pas avoir bien agi, d'avoir blessé les autres (Emde et al., 2002 ; Goldberg, 1985 ; Oraison, 1974).

On peut voir que le sentiment de culpabilité se déclare lorsqu'il y a une infraction consciente de nos valeurs morales. Une faute a été commise et il faut faire quelque chose pour annuler cette faute (Goldberg, 1985). Il mentionne aussi que la culpabilité voit le jour lorsqu'il y a une tension interne trop forte et aussi lorsqu'il y a transgression d'un interdit. Selon Tisseron (2007), quand un individu est confronté à une chose qui le dépasse sur laquelle il n'a pas de contrôle, il tente de s'en faire fantasmatiquement le responsable. Peter Yorck (cousin de Claus Stauffenberg) explique : « *Nous sommes contraints d'agir sous l'emprise du sentiment de culpabilité qui pèse si lourdement sur nous tous* » (Hoffmann, 2010, p XX). La culpabilité de voir le nombre, l'énormité et l'atrocité des crimes commis au nom de l'Allemagne. La culpabilité qui a été ressentie à la découverte de la solution finale mise en place par Hitler ainsi que la culpabilité « *d'avoir trop tardé à agir pour s'exposer au mal* » (Hoffmann, 2010, page XX). Claus Stauffenberg a en effet attendu jusqu'en 1942 pour se décider à agir et c'est surtout à la suite de la nouvelle du sort des Juifs et de l'inhumanité de leur traitement que l'atrocité de cette guerre lui est apparue comme évidente et ne pouvant plus continuer.

Nous pouvons observer la grande ambivalence à laquelle il est confronté car son rôle de soldat l'enjoint à suivre les ordres sans les discuter mais il y a quand même un impératif moral à protéger son prochain. Son éducation religieuse, et aristocratique y est-elle pour quelque chose ?

« *Quelques jours avant le 20 juillet, il dit : « il est temps de faire quelque chose. Mais l'homme qui aura le courage d'agir doit le faire en sachant qu'il restera comme un traître dans l'histoire de l'Allemagne. Et s'il n'agit pas, il sera un traître envers sa conscience* ». Berthold dit aussi : « *le plus terrible est de savoir que nous ne réussirons pas et cependant d'avoir à le faire quand-même, pour notre pays et nos enfants* ». » (Hoffmann, 2010, p296).

Dans la culpabilité, une faute a été commise, et il faut faire quelque chose pour annuler : comme par exemple pardonner, réparer, se racheter, expier. Il n'existe pas d'annulation réelle mais plutôt le retour à un équilibre si une limite a été franchie (Goldberg, 1985). Claus devient-il un héros, un conspirateur et le visage du putsch malgré lui afin de réparer une culpabilité intérieure, nul ne peut le dire

Les notions de tension interne, division, dette sont des éléments communs aux sentiments de culpabilité. Il est donc délicat de séparer une lignée narcissique (dont les affects dominants seraient l'infériorité et la honte) d'une lignée oedipienne dont les repères structuraux mettent en premier plan la culpabilité (Goldberg).

La culpabilité est liée à tout ce qui est de l'ordre de la faute et elle en est le jugement : le meurtre du père, le péché originel (Oedipe⁴⁸).

Dans le cas de Claus, on pourrait penser que ce qui a fait sens pour lui était de garder sa mère pour lui seul. Il peut s'agir ici, de l'envie irrépressible de garder sa mère pour lui seul, à l'écart de ses frères et de leur père. Nous avons peu d'informations sur le patriarcat de la famille Stauffenberg, nous pouvons cependant émettre l'hypothèse que dans le contexte aristocratique de leur enfance, le père devait être assez peu présent ou en tout cas fort occupé. Et ce qui a pu faire sens pour Claus lors de l'étape du complexe d'Œdipe, cela a pu être d'évincer ses frères plus âgés. Cela ferait sens car Hoffman (2010) a relevé de nombreux éléments qui montrent que Claus voulait tout faire comme ses frères. « *Berthold consacrait son attention et son affection quasi-exclusivement à son frère cadet* » (Hoffmann, 2010, p3). « *Au même moment, Claus commença à suivre les cours d'une école secondaire privée ; il en était ravi, et excité à l'idée de rivaliser avec ses frères dans l'apprentissage* » (Hoffmann, 2010, p6).

Ce serait l'envie d'écarter ses frères, plutôt que le père, qui a prédominé. Et ce serait lorsqu'il a appris la mort de son jumeau, qu'il a peut-être pu en éprouver une certaine culpabilité, avec son envie de garder sa mère pour lui seul, il aurait évincé son jumeau. Le meurtre du frère jumeau a pu avoir lieu de manière fantasmatique mais correspond, dans la réalité à la perte de son jumeau. Le jumeau mort incarnerait cette culpabilité qu'il

⁴⁸ Oedipe : correspond au désir inconscient d'avoir un rapport sexuel avec le parent de sexe opposé et celui d'attenter, d'éliminer le parent rival. Le stade du complexe d'Œdipe a lieu vers trois, quatre ans. (Larousse, Retrieved from : <https://www.larousse.fr/encyclopedia/divers/%C5%92dipe/74467>).

a eu de vouloir garder sa mère pour lui seul. Ce frère disparu aurait pu lui prendre sa place, d'où l'ambivalence de sentiment entre la tristesse d'avoir perdu son « double » et le soulagement de ne pas à avoir à partager.

Nul ne peut répondre à cela, mais il n'est pas possible que la mort de son jumeau ait un lien avec une culpabilité qu'il a pu ressentir dès l'enfance. D'ailleurs suite à l'annonce de l'existence de ce frère disparu, il apportait des fleurs pour les mettre sur sa tombe. Ce geste peut vouloir dire de nombreuses choses et être interprété de nombreuses façons, mais peut-être est-ce l'expression d'une culpabilité d'être celui qui est resté.

Tout affect aurait valeur de communication et il y a une forme de culpabilité qui est la réponse consciente « d'avoir plus que quelqu'un d'autre » (Goldberg, 1985). Claus a plus que son frère, dans le sens où il est celui qui a survécu, d'où le sentiment d'avoir pris la place de quelqu'un d'autre, et la culpabilité car il a le sentiment d'usurper une place qui aurait pu être celle de quelqu'un d'autre.

La culpabilité aurait son origine dans un traumatisme social, ce serait une survivance⁴⁹, un héritage affectif inné. Pour Claus, il semble donc que cette culpabilité puisse trouver son origine dans le traumatisme lié à la mort de son jumeau. La compulsion à vouloir rétablir un équilibre fait partie du syndrome de la culpabilité (Goldberg, 1985). Claus et son envie de rétablir l'Allemagne, de retrouver la belle Allemagne peuvent illustrer ce principe d'équilibre.

3.4 L'empathie

Chez l'homme, cette notion d'empathie n'est pas autant liée que chez les animaux à la notion de proximité. Car on peut éprouver un manque d'empathie pour un de nos congénères. La Seconde Guerre Mondiale montre bien cet effet car il régnait une atmosphère antisémite jamais vue. Ils ont fait passer le Juif comme étant l'ennemi numéro un de l'Allemagne, celui-ci était la cause de tous les maux de l'Allemagne. Leur propagande antisémite a utilisé certains principes de l'empathie, car en anticipant les états d'âme des individus ils savent jusqu'où ils peuvent aller. Il y a une certaine banalisation qui nous amène à considérer l'autre comme une chose.

⁴⁹ Survivance : survie de quelqu'un, de quelque chose ; ce qui subsiste d'un état (Larousse, Retrieved from : <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/survivance/75918>)

L'empathie est un phénomène très complexe car il y a un appel à la réciprocité qui va plus loin que la reconnaissance de la condition humaine partagée (Tisseron, 2010).

La première dimension, comme nous l'avons déjà signalé, concerne la capacité à ressentir les émotions des autres et qui nous permet d'être affectés par nos semblables c'est l'empathie affective (Tisseron, 2010 ; Tisseron, 2016). Vers l'âge de deux ans, l'enfant acquiert la capacité de se préoccuper de l'autre et de lui venir en aide.

Bien que l'on ne nous dise pas à quel âge Claus a tenu à amener des fleurs sur la tombe de son frère, on peut émettre l'hypothèse que cette envie partait d'un sentiment d'empathie, empathie affective. Il peut s'agir de la vision de sa mère triste, ou d'un vide ressenti suite à la mort de son jumeau.

La deuxième dimension concerne la possibilité d'avoir une représentation des contenus mentaux de nos interlocuteurs, ce qui correspond à l'empathie cognitive. Celle-ci donne l'opportunité de déchiffrer la signification de nombreuses situations sociales en comprenant la façon dont chacun s'y situe. Les grandes capacités stratégiques et d'analyse de Claus pourraient découler d'une grande capacité d'empathie cognitive.

La troisième dimension concerne l'identification totale à l'autre, on projette nos propres émotions sur l'autre.

La quatrième dimension concerne la volonté d'aider et de protéger ses congénères (Tisseron, 2010). Claus dit « *l'essentiel était de suivre le chemin que l'on finissait par choisir quel qu'il soit, résolument et virilement. L'occupation fondamentale devait toujours être le combat pour la patrie* » (Hoffmann, 2010, p 30), se mettre au service de l'autre.

L'empathie mature ou complète associe les deux premières dimensions de l'empathie, à savoir l'affective et la cognitive. Il s'agit d'adopter le point de vue d'autrui et de se décentrer du sien. Cette empathie demande un effort conscient et n'apparaît que plus tard, vers l'âge de huit ans. Il y a une période critique à sa construction entre huit et douze ans (Tisseron, 2016). C'est d'ailleurs à ce moment que l'on peut voir des éducations intensives en vue de satisfaire un régime dictatorial. C'était d'une part l'objectif des jeunesses hitlériennes qui avaient pour objectif d'amener l'enfant à penser comme eux sans effort et sans l'esprit de contradiction que pourraient avoir ceux qui ont été élevés différemment. Claus et ses frères étaient déjà des adultes lors de la montée au pouvoir d'Hitler. Est-ce que cela les a prémunis de certains aspects de la propagande ?

La réponse logique devrait être non car de nombreux adultes hauts placés ont quand même suivi les ordres d'Hitler.

Comme dirait Tisseron (2010), « *L'homme serait une créature de l'extrême, capable à la fois de manifester des formes complexes d'empathie mais aussi d'en éprouver aucune* » (Tisseron, 2010, p 12). L'empathie serait un paradoxe très complexe qui nous amène à comprendre notre prochain mais aussi d'en nier complètement l'humanité (Lachal, 2016 ; Tisseron, 2010). La qualité d'une idéologie ou la force d'une propagande peut nous pousser à retirer à certaines personnes la qualité d'être humain (Lachal, 2016 ; Tisseron, 2010). C'est ce qui s'est passé avec la propagande nazie. Une fois que l'on ne voit plus les qualités de l'humain dans certaines personnes, dans certaines catégories de personnes, il devient facile de ne pas éprouver ou de se sentir affecté par leur sort (Lachal, 2016 ; Tisseron, 2010). Le fait de les déshumaniser permettrait aussi de ne pas sentir coupable ou honteux de leur sort. Bien que Claus semble rejeter l'antisémitisme depuis les débuts en 1934, il a attendu jusqu'en 1942 pour réellement se retourner contre Hitler.

D'après Hoffmann (2010), Claus Stauffenberg formulait régulièrement son rejet des protestations les plus grossières des nationaux-socialistes. Il semblait assez discret et ne faisait pas part de ses pensées intimes. Il se plaisait à soutenir le point de vue opposé à celui de ses interlocuteurs. Il disait que pour lui Hitler était le démon de la guerre, mais aussi l'amateur qui n'avait pas réussi à poursuivre l'ennemi vaincu, mais à ce moment-là il ne pensait pas encore que Hitler doive être révoqué (Hoffmann, 2010).

La différence entre le « bourreau » et le « juste » ne se situe pas dans la capacité à éprouver de l'empathie mais dans la capacité que certains ont d'éprouver de l'empathie pour tous les êtres humains alors que d'autres personnes arrivent à la suspendre pour certaines raisons (Lachal, 2016 ; Tisseron, 2010).

Si l'enfant est dénué d'empathie, il y a un danger de faire obstinément confiance à un chef. Car la personne n'arrive pas à savoir ce qu'elle désire vraiment. L'estime personnelle serait liée à ce que les autres pensent de lui.

L'enfant a donc besoin d'empathie dans son entourage pour développer sa propre empathie et ses jugements futurs. Claus a été entouré d'une mère aimante, qui leur parlait en anglais, français et les incitait aux efforts intellectuels (Hoffmann, 2010). Le sentiment de se sentir compris par ceux avec qui on a un lien fort nous permet de dépasser le sentiment d'angoisse d'être prisonnier de nos attachements. Ce qui a un lien avec le

sentiment de Claus et de sa famille, celui d'être à part des autres, des gens du commun (Hoffmann, 2010).

L'empathie est menacée par une insécurité psychologique et un manque de confiance. Claus semble quant à lui faire preuve d'une grande confiance et il semble stable sur le plan psychologique.

L'organisation sociale joue aussi un rôle primordial dans sa construction car tout ce qui vise à augmenter l'insécurité psychologique (comme les guerres, la maladie, etc) vise à diminuer l'empathie. Bien que ce contexte de guerre devrait nous rapprocher des personnes qui nous ressemblent, on peut quand même voir que Claus n'est pas d'accord avec le sort réservé aux Juifs pas plus qu'avec les erreurs stratégiques d'Hitler. Il avait une grande confiance en lui et en ses capacités intellectuelles (Hoffmann, 2010).

L'éducation a aussi son rôle à jouer car un adolescent qui a bien construit sa capacité d'empathie dans la petite enfance et sa capacité à avoir une vision plurilatérale du monde aura plus de chances de garder son esprit critique, même sous l'effet d'un conditionnement (Tisseron, 2016). Claus et ses frères reçurent une excellente éducation, avec de nombreux précepteurs. L'influence du poète Stefan George lors de la jeunesse des frères Stauffenberg a certainement joué un rôle dans leur aversion future pour le régime nazi.

Tisseron (2010) mentionne les éléments de l'empathie : « *une estime de soi adaptée, le renoncement à la toute-puissance, une certaine confiance dans le monde* » ... qui sont en réalité exactement les éléments d'une résilience réussie (Tisseron, 2010, p81). Celle-ci est vue comme une force que l'on posséderait tous à des degrés divers et qui nous permettrait de nous diriger à travers les épreuves en trouvant ce qui nous convient le mieux. L'empathie est donc au même titre une force que l'on développe et qui nous permet de nous laisser toucher par autrui. Les notions de confiance en soi mais aussi dans autrui, le monde et le réalisme dans l'estimation des risques et des potentialités de les surmonter. Claus semble avoir une grande confiance en lui, en son monde. Il semble malgré le deuil précoce qui l'a frappé, avoir réussi à développer une capacité d'empathie. L'empathie est d'ailleurs au cœur de son retournement. A la suite de l'annonce du traitement réservé aux Juifs, il décide de se défaire Hitler et de participer à la résistance.

CONCLUSION

La question de la résistance et des raisons qui la sous-tendent sont plus que jamais d'actualité. Ces dernières années, de nombreux documents, films, documentaires ont été réalisés sur le phénomène de la résistance allemande, la Seconde Guerre mondiale mais aussi sur l'attentat de juillet 1944.

La résistance allemande et notamment celle dont Claus Stauffenberg et ses compatriotes ont fait preuve, n'est pas la même que la résistance des Juifs, ou la résistance des alliés. Il s'agit dans notre cas d'une résistance à l'encontre de son propre système, à l'encontre de son pays et de celui qui en a autorité. Il y a une réelle idée de trahison dans la résistance allemande. Cela peut expliquer la difficulté ressentie par bon nombre de personnes, celle de traduire ses pensées en actes concrets.

Claus Stauffenberg sembla avoir été influencé par de nombreux éléments qui l'ont amené au fil des ans aux questionnements et au retournement final qui a eu pour conséquence la planification d'un coup d'état à l'encontre d'Hitler.

Il aurait été influencé par sa famille et les notions de noblesse et d'aristocratie l'entourant. Son grand esprit, sa bonne éducation et l'enseignement de qualité dont il a pu bénéficier l'ont amené à se créer son système de croyances et de références sur lequel il a pu s'appuyer. L'influence du poète Stefan George ainsi que l'école ont contribué de différentes manières à la construction de sa protection mentale (Tisseron, 2007).

Ce travail nous a amené à nous rendre compte que la soumission à une autorité, ainsi que le conformisme pouvaient être partout, présents en tout un chacun. Mais ce serait la capacité de ne pas se laisser envahir par la banalité du mal qui nous différencierait du « bourreau ».

Cette capacité à voir au-delà des actes, de leurs conséquences, de la responsabilité que l'on peut avoir, amène certaines personnes à se rebeller et à résister. C'est dans cette notion de responsabilité que réside un élément important de la résistance ou de la capacité à dire non. Le fait de se désengager moralement d'une tâche en ne se considérant pas comme responsable des actes amène aux comportements de soumission

incompréhensibles qui ont eu lieu lors de la Seconde Guerre mondiale mais que l'on peut facilement reproduire en laboratoire (Milgram, 1974 ; Zimbardo, 2009).

Il semble que cette notion de responsabilité soit présente chez Claus notamment grâce à son éducation. Les frères Stauffenberg s'identifiaient à une autorité autre que celle de la plupart des Allemands. Et l'on peut voir que, bien qu'au début, ils ont pu partager certaines idées avec celles du troisième Reich, ils ont vite émis des réserves et remis en question certaines actions. Nous pouvons donc penser que l'influence de cette autorité autre qu'Hitler les a forgés dans un moule de pensées qui ne correspondait pas au moule de pensées du nazisme. Leur incapacité à tomber dans la banalité du mal, les enjoint à se rebeller, à résister face à l'apathie de la majorité.

Le sentiment de honte que Claus a pu ressentir à différents moments de sa vie, nous a amené à penser que, par sa résistance, il a réparé ce sentiment de honte qu'il pouvait ressentir. Son environnement vient jouer un rôle important car on peut voir que la notion d'honneur y est très liée.

La culpabilité et la honte sont deux affects qui apparaissent à la suite d'un traumatisme (de Tychey, 2015). Par son attentat, Claus veut-il soulager un sentiment de culpabilité d'avoir agi tardivement ? Il semble que les notions de tension interne, division, dette sont des éléments communs aux sentiments de culpabilité (Goldberg, 1985). Claus a pu résister afin de retrouver un sentiment d'équilibre, un apaisement de la conscience. L'empathie peut avoir comme éléments caractéristiques « *une estime de soi adaptée, le renoncement à la toute-puissance ainsi qu'une certaine confiance dans le monde* », et ces derniers sont, en réalité les mêmes que ceux qui constituent une résilience réussie (Tisseron, 2010, p81). Sa capacité d'empathie pour son prochain, pousse Claus à se rebeller contre Hitler. Il semble que ce soient les conditions et la solution finale mise en place pour les Juifs qui ont poussé Claus à agir et non pas les éléments caducs de la politique du régime d'Hitler (Hoffmann, 2010).

Les sentiments de honte, de culpabilité, d'empathie que l'on peut ressentir face à de nombreux événements peuvent nous amener à résister ou à nous laisser faire. On peut donc penser que les différents traumatismes (événements marquants), de la vie de Claus, ont pu l'amener à développer sa capacité de résilience dès le plus jeune âge. La mort de son frère jumeau, le contexte de la première guerre mondiale, sa condition physique plus chétive, la mort du poète ainsi que la mort de son père ont pu forger cette capacité. La

capacité de faire face à ses émotions et à les transformer, nous amène vers une résilience réussie ou non.

Et si ce qui sous tendait tous les éléments relevés, la soumission à l'autorité, le conformisme, la banalité du mal, la honte, la culpabilité, l'empathie constituaient la capacité de résilience. Est-ce que l'on ne peut pas penser que Claus Stauffenberg a résisté pour résilier ? Car ne dit-on pas que pour supporter quelque chose de son histoire subjective le mieux c'est de résister.

La résistance vise la capacité à se tenir droit et la résilience vise la capacité à rebondir (Tisseron, 2007). Peut-on dire que Claus Stauffenberg a résisté pour mieux résilier, afin de s'en sortir ? Il peut s'agir de délier les effets d'un traumatisme, Claus a peut-être voulu se protéger en résistant. On peut penser que c'est un résistant, un survivant depuis le début. En effet des deux jumeaux, il est celui qui a survécu. Il a su se protéger contre les événements de la vie sans jamais décompenser de manière durable (Laurent et al., 2015). Tisseron (2010) voit la résilience comme étant « *la possibilité de négocier à la fois avec les ruptures de son environnement et les bouleversements intérieurs qui en résultent* » (Tisseron, 2010, p81). Dans le cas de Claus il semble évident que les ruptures ont été multiples, la mort de son jumeau, la Première Guerre mondiale, la mort de Stefan George, la Seconde Guerre Mondiale. Il y a de nombreux facteurs qui faciliteraient la résilience : l'habilité à résoudre des problèmes, l'autonomie, la capacité de distanciation face à un environnement perturbé, l'empathie, l'altruisme, la sociabilité ou la popularité, la perception d'une relation positive avec un adulte (Anaut 2005).

Claus semble partager de nombreux points communs avec cette liste. Il est décrit comme étant quelqu'un d'organisé, trouvant des solutions lors de problèmes (Hoffmann, 2010). Il n'y a qu'à regarder ses états de services dans l'armée. Tout était à chaque fois bien organisé, bien réfléchi. Il impressionne dès son jeune âge par son intelligence et sa maturité et semble préférer les solutions claires et simples aux solutions plus alambiquées. Il est autonome et semble dès son plus jeune âge vouloir être traité comme un grand (Hoffmann, 2010). Il semble être arrivé à garder son esprit critique et à se distancer de l'environnement que crée Hitler en Allemagne. Sa capacité d'empathie paraît tout à fait fonctionnelle (empathie pour son jumeau, sa mère, son pays). Seule la sociabilité semble lui faire défaut dans les premières années de sa vie mais il se rattrape par sa grande

popularité et l'admiration qu'il suscite chez les autres en grandissant. Et pour finir, la perception d'une relation positive avec un adulte, nous amène tout de suite à sa relation avec le poète Stefan George, qu'il prend comme modèle et guide tout au long de sa vie.

On peut donc penser que Claus Stauffenberg rassemble de nombreux facteurs qui favorisent la résilience et lui permettent d'avoir des actions et comportements adaptés tout au long de sa vie. Sa bonne éducation, ses relations familiales, sa grande intelligence, son estime de lui-même, sa foi en Dieu, ont pu l'amener à avoir une résilience réussie. Cette capacité de résilience n'est pas constante, elle fluctue tout au long de la vie. Résister, résilier face à un événement ne nous prémunit pas face à d'autres événements. On peut être résilient face à une situation mais se laisser submerger face à une autre. Elle est variable en fonction des circonstances, de la nature et du contexte mais aussi en fonction de la vie et de ses périodes.

Les éléments qu'Hoffmann (2010) a relevés comment étant des paramètres pouvant avoir influencé les Stauffenberg, à savoir, l'éducation, la famille, la culture, font écho aux éléments trouvés dans les études sur la résilience (Tisseron, 2007).

En conclusion, il semble que l'émergence de cette capacité de résistance ne soit pas une chose aisée à comprendre et à analyser. Elle dépendrait de nombreux facteurs et de nombreux éléments pourraient l'expliquer.

Il paraît donc évident que ce soit l'ensemble de plusieurs facteurs qui permette à l'individu de résister. L'ensemble des facteurs ne doivent pas être présents mais plus un grand nombre d'entre eux le sont plus il serait facile de résister.

Nous pouvons émettre plusieurs pistes d'éléments qui peuvent entrer en compte dans la résistance et qu'il serait intéressant d'analyser.

La notion de personnalité et ses différentes composantes ; est ce que l'une des différentes formes de personnalité aurait plus de facilité à se remettre en question, à résister, à ne pas se laisser abattre ? Selon Tisseron (2007), la personnalité et l'environnement ont un rôle à jouer dans la résilience. « *La personnalité de chacun joue un rôle essentiel dans la réponse à une même agression* » (Tisseron, 2007, p 21).

Selon Tisseron (2007), il y a un lien entre la capacité de résister aux traumatismes et l'attachement (Tisseron, 2007). Il faut qu'il y ait une base d'attachement sécurisante qui semble être primordiale dans le développement de la résilience (de Tychey, 2001). Il peut donc être intéressant de l'envisager comme pouvant être un élément à prendre en compte dans la capacité de résistance. L'attachement viscéral de Claus Stauffenberg à l'Allemagne, telle qu'il la concevait, peut être entre autres choses à la base de sa résistance.

De nombreuses autres pistes peuvent être trouvées afin d'essayer d'expliquer le phénomène complexe de la résistance.

BIBLIOGRAPHIE

- Anaut, M. (2005). Le concept de résilience et ses applications cliniques. *Association de Recherche en Soins Infirmiers (ARSI)*, 3 (82), 4-11. Retrieved from <http://www.cairn.info/revue-recherche-en-soins-infirmiers-2005-3-page-4.htm>
- Arendt, H. (1963). *Eichmann à Jérusalem : rapport sur la banalité du mal* (Anne Guérin Trans). Paris : Gallimard
- Asch, S. (1952). *Social Psychology*. Englewood Cliffs : Prentice-Hall.
- Bègue, L., & Desrichard, O. (2013). *Traité de psychologie sociale : la science des interactions humaines*. Bruxelles : de Boeck
- Bolognini, S. (2006). *L'empathie psychanalytique*. Ramonville Saint-Agne : Erès.
- Burama, I. (2018). Entre honte et culpabilité/ le souvenir de la guerre chez les Allemands et les japonais. *Vingtième siècle, revue d'histoire*, 39, 72-78. Doi : 10.3406/xxs.1993.2719
- Clervoy, P. (2013). L'effet Lucifer polémique autour d'un mort à Djibouti. *L'esprit du temps* 2(44), 43-53. Retrieved from : <https://www.cairn.info/revue-etudes-sur-la-mort-2013-2-Page-43.htm>
- De Gaulejac, V. (1996). *Les sources de la honte*. Paris : Sociologie clinique.
- Delpla, F. (2015). Prise du pouvoir par Hitler. *Commentaire*, 3(151), 563-572. Retrieved from : <http:// Cairn.info/revue-commentaire-2015-3-page-563.htm>
- De Tychey, C. (2001). Surmonter l'adversité : les fondements dynamiques de la résilience. *Cahiers Psychologie clinique*, 1(16), 49-68. doi : 10.3917/cpc.016.0049
- De Visscher, H. (2016). La pression sociale. *Les Cahiers Internationaux de Psychologie*, 4(112), 505-527. Retrieved from : <https://www.cairn.info/revue-les-cahiers-internationaux-de-psychologie-sociale-2016-4-page-505.htm>
- Emde, R., Oppenheim, D, & Guédeney, A. (2002). La honte, la culpabilité et le drame oedipien : considérations développementales à propos de la moralité et de la référence aux autres. *Devenir*, 14 (4), 335-361. Retrieved from : <https://www.cairn.info/revue-devenir-2002-4-page-335.htm>
- Fenouillet, F. (2012). *Les théories de la motivation*. Paris : Dunod
- Fischer, Gustave-Nicolas, (2010), *Les concepts fondamentaux de la psychologie sociale*. 4ème édition entièrement revue et augmentée. Paris, Dunod.

- Götz, A. (2005). *Comment Hitler a acheté les Allemands*. Paris : Flammarion Champs Histoire
- Haney, C ; Banks, W.C ; &Zimbardo, P.G. (1973). A study of prisoners and guards in a simulated prison. *Naval Research Review*, 30, 4-17. Retrieved from : <https://www.cairn.info/revue-naval-research-review-1973-30-page-4.htm>
- Hoffmann, P. (2010). *Stauffenberg : une histoire de famille, 1905-1944*. Québec : Presse universitaire de Laval.
- Kershaw, I. (2009). *L'opération Valkyrie juillet 1944 : La chance du diable*. Paris : Flammarion (collection champs histoire).
- Khoen, B. (2003). *La résistance allemande contre Hitler 1933-1945*. Paris : Presse universitaire de France.
- Lachal, C. (2016). Les limites de l'empathie : construction du mal et victimaire. *L'autre*, 2(17), 149-158. Retrieved from : <https://www.cairn.info/revue-l-autre-2016-2-page-149.htm>
- Laurens, S ; Ballot, M ; & Saenco, A. (2018). Salomon Asch, critique de la doctrine de la suggestion et des influences arbitraires aliénantes. *Les cahiers internationaux de psychologie*, 1(117-118), 25-45. Retrieved from : <https://www.cairn.info/revue-les-cahiers-internationaux-de-psychologie-sociale-2018-1-page-25.htm>
- Laurent, M., de Tychey, C., Lighezzolo-Alnot, J., Bustany, P., Paysant., & Krier, M. (2015). Approche comparée de la résilience psychologique chez l'adulte après confrontation à un risque de mort. In C. de Tychey, *Violence subie et résilience* (pp 111- 138). Toulouse : Edition érès.
- Manciaux, M. (2001). La résilience : un regard qui fait vivre. *Etudes*, 10 (235), 321-330. Retrieved from : <https://www.cairn.info/revue-etudes-2001-10-page-321.htm>
- Merlio, G. (2014). Introduction du droit à la résistance. *Allemagne d'aujourd'hui*, 2(208), 94-97. Retrieved from : <http://www.cairn.info/revue-Allemagne-d-aujourd'hui-2014-2-page94.htm>.
- Milgram, S. (1974). *Soumission à l'autorité : un point de vue expérimental (Emy Molinié Trans.)*. Calmann-Lévy.
- Oraison, M. (1974). *La culpabilité*. Paris : Seuil
- Poizat, J-C. (2017). Nouvelles réflexions sur la banalité du mal. Autour du livre de Hannah Arendt Eichmann à Jérusalem et de quelques malentendus persistants à son sujet. *Le philosophoire*, 2(48), 233-252. Retrieved from : <https://www.cairn.info/revue-le-philosophoire-2017-2-page-233.htm>

- Sabouret, E. (2019). Eichmann était-il vraiment opératoire ?. *Presses Universitaires de France*, 3 (83), 797-808. Retrieved from : <https://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2019-3-page-797.htm>
- Scholtyseck, J. (2014). Motivations, milieux et mythes : les nouvelles tendances de la recherche sur la résistance à Hitler (*H, Bibault Trad*). *Allemagne d'aujourd'hui*, 2(208), 98-104. Retrieved from : <http://www.cairn.info/revue-Allemagne-d-aujourd'hui-2014-2-page-98.htm>
- Theofilakis, F. (2013). Isabelle Delpa le mal en procès. Eichmann et les théodiciées modernes. *Presses de Sciences Po*, 4 (61), 185-189. Retrieved from :
- Tisseron, S. (2007). *La Honte : psychanalyse d'un lien social*. Paris : Dunod
- Tisseron, S. (2007). *La résilience*. Paris : Puf
- Tisseron, S. (2010). *L'empathie au cœur du jeu social*. Paris : Albin Michel
- Tisseron, S. (2016). Des leviers pour développer l'empathie et prévenir les dérives radicales. *L'école des parents*, 5 (619), 125-143. Retrieved from : <https://www.cairn.info/revue-l-ecole-des-parents-2016-5-page-125.htm>
- Zimbardo, P. (2009). *The lucifer effect : how good people turn to evil*. Londres : Rider

ANNEXES :

Annexe 1 : Critères de différenciation de la conformité et de l'obéissance (Milgram 1974 cité par Bègue et Desrichard, 2013, p 277).

Tableau 1 : source Bègue et Desrichard, 2013 p 277

	Hiérarchie	Imitation	Niveau d'explication de la demande	Volontarisme
Conformité	La conformité régule les relations de personnes ayant un statut similaire	Implique l'imitation et l'adoption de comportement similaire	La demande est implicite	La conformité est typiquement déniée
Obéissance	L'obéissance régule les relations entre les personnes de statut différent	L'imitation n'est pas impliquée (exécution des ordres)	La demande est explicite (ordre)	L'obéissance est typiquement admise (« j'avais l'ordre de tiré »).

Annexe 2 : Résumé de la Bibliographie complète de Claus Stauffenberg

1.1 Origine et petite enfance

Le père des frères Stauffenberg, Alfred Schenk, comte von Stauffenberg et leur mère Caroline Schenk née comtesse Üxküll-Gyllenband se sont mariés en mai 1904. Les jumeaux, Berthold et Alexander sont né à Stuggart, le 15 mars 1905.

Claus Stauffenberg est né le 15 novembre 1907 à Jettingen-Scheppach en Allemagne ainsi que son jumeau Konrad Maria qui mourut le lendemain de sa naissance. On lui parla de ce jumeau disparu lorsqu'il fut plus grand et il pleura sa perte en apportant pendant un certain moment des fleurs à sa mère pour mettre sur la tombe de son frère. Leur mère

était aimante et elle leur parlait en français et en anglais et elle les incitait aux efforts intellectuels (Hoffmann, 2010).

Claus semblait de nature plus fragile que ses deux frères mais il était capable d'endurer la douleur à un degré peu commun. « *Maintenant, j'ai été bien courageux, et maintenant je peux être un soldat et aller à toutes les guerres quand je serais grand* », Mot que prononça Claus en juillet 1914 suite à une opération bénigne. (Hoffmann, 2010, p 3). Il était un petit garçon très téméraire faisant preuve d'une grande force morale et d'une grande intelligence et d'un intellect tactique qui se développait rapidement. Tout comme son frère Alexander, il était très religieux.

Les lieux familiers de l'enfance des frères Stauffenberg étaient leur résidence familiale au Vieux Château de Stuttgart, leur maison de Lautlingen, et les maisons d'autres membres de la famille à Jettingen, Amerdingen, et Greifenstein. Lors de leur enfance, les jardins, les salons, les thés, les rencontres avec la famille royale, les excursions au parc faisaient partie de leur routine. En ce qui concerne leur éducation, les jumeaux eurent des précepteurs privés jusqu'à l'automne 1913. Au même moment, Claus commença les cours dans une école secondaire privée, il semblait excité à l'idée de pouvoir rivaliser avec ses frères. A partir de 1916, Claus alla lui aussi au lycée.

Leur enfance avait les échos de la Première Guerre mondiale et de la destitution de la monarchie. Il semble même qu'un des cousins des frères Stauffenberg ait été blessé pendant la Première Guerre mondiale.

Lors de l'armistice signée par les allemands le 3 octobre, Claus en larmes a dit, « *mon Allemagne ne peut pas périr ; si elle tombe maintenant, elle se relèvera encore, grande et forte ; après tout, il y a encore un Dieu* » (Hoffmann, 2010, p14). Ces deux frères ont été aussi choqués que lui (Hoffmann, 2010).

Claus semblait de constitution plus sensible que ses deux frères, ce qui lui valait d'être plus solitaire qu'eux. Selon Hoffman, Claus semblait rechercher son jumeau disparu par la présence de ses deux frères aînés. Les trois garçons étaient attirés par les grands poètes de l'époque. Leur mère entretenait une correspondance avec le poète Rilke. Ce n'est que plus tard que les Stauffenberg firent la connaissance de Stefan George, qui pour eux fut un très grand poète, plus grand que Rilke. On peut en effet voir que jusqu'en

1928, les amis de Claus étaient pour la plupart amis de Stefan George et de ses deux frères. Il ne semblait pas avoir de relation d'amitié peut-être à cause de ses nombreuses absences à l'école, et de ses maladies fréquentes.

Durant cette période, les trois frères rencontrèrent le poète Stefan George qui eut une grande influence sur eux durant de longues années. Cette rencontre avec lui les influença grandement et leur donna une nouvelle direction à suivre. Les idées du poète étaient portées par un groupe de jeunes admirateurs, captivés par son mysticisme culturel néoconservateur (Kershaw, 2009).

La rencontre des frères Stauffenberg avec le poète Stefan George les coupa du monde qui les entourait bien que cette coupure soit invisible elle n'en restait pas moins perceptible. Pour les trois frères Stefan George avait une importance considérable. Un lien très fort unissait les frères Stauffenberg et Stefan George qui était vu comme le tout-puissant. Stefan George et ses amis avaient créé une Allemagne secrète qui comprenaient tout ce qu'ils souhaitaient voir et qui n'était pas présent dans l'Allemagne de l'époque. Selon Kershaw (2009), ce groupe visait à créer une nouvelle élite faite d'esthétisme aristocratique, de piété et de virilité.

Claus semblait assez indécis quant à son avenir, il avait envisagé de devenir musicien, puis architecte. « *L'essentiel était de suivre le chemin que l'on finissait par choisir quel qu'il soit, résolument et virilement. L'occupation fondamentale devait toujours être le combat pour la patrie* » (Hoffmann, 2010, p30). La famille Stauffenberg ne semblait pas participer à l'ambiance antisémite de l'époque, elle semblait inviter dans leur demeure des enfants de toutes religions. La famille Stauffenberg semblait à part, en dissociation avec le monde extérieur, en effet il y avait une sorte de tension entre leurs activités professionnelles et leur société intellectuelle (Hoffmann, 2010).

1.2 Début dans l'armée

Claus ne voulait pas suivre les deux dernières années de lycée mais il souhaitait quand même passer l'examen final. Afin de devenir officier dans l'armée, l'obtention du certificat de fin d'études secondaires était obligatoire.

En 1925, Claus a consulté Stefan George au sujet des choix concernant son avenir, son frère Alexander a même écrit un poème sur l'attirance de Claus pour la vie de soldat.

Il fut admis à l'examen final de mars 1926, le choix de carrière du registre de l'examen fut « officier-militaire ». Mais il semblait que la santé précaire de Claus ne le prédisposait pas à une carrière militaire. Il semblait en proie à de nombreux doutes quant à son avenir. Lors des premières années dans l'armée, il eut quelques périodes d'épuisement. Mais grâce à sa volonté de fer et son caractère bien trempé, il réussit à vaincre la faiblesse de sa condition. Il y avait un certain passé militaire dans la famille Stauffenberg, le père de Claus ainsi que le frère de celui-ci ont fait partie de l'armée. Claus se sentait une âme de leader et d'instructeur. Il choisit le 17^{ème} régiment de cavalerie dans lequel son oncle Berthold a été le colonel, ce passé familial dans ce régiment favorisait l'entrée de Claus malgré sa santé fragile.

Selon Hoffmann (2010), « *il ressentait fortement le besoin d'agir, il savait qu'il pouvait mener des hommes et il voulait les former et les instruire* » (Hoffmann, 2010, p 55).

« Il écrivit dans une lettre à son père les raisons qui le poussaient à faire l'armée : *« il n'est pas facile aux gens de notre milieu de jouer à l'homme du commun pendant très longtemps » lui dit-il* » (Hoffmann, 2010, p 56). Cela semble concerner leur vie intellectuelle à laquelle il renonce en entrant dans l'armée. Le sacrifice de l'intellect au profit du service de la patrie lui semblait dérisoire. Durant ses premières années dans l'armée, Claus suivit de nombreuses formations (formation de base, école d'infanterie). Claus était excellent en tactique mais ses notes au début étaient relativement irrégulières. Il semblait respecté par ses camarades mais perçu comme différent. Le charme de Claus semblait faire effet, tout comme sa droiture et sa brillante intelligence. Il semble qu'en 1930 le commandant de son escadron ait rendu hommage à son sens de l'initiative, son jugement, ses compétences en matière de tactique et de technique qui étaient au-dessus de la moyenne, sa façon irréprochable de traiter les personnes de niveau inférieur. Mais ce commandant releva aussi un certain nombre de failles « *conscient de sa compétence militaire et de sa supériorité intellectuelle, il tend parfois à se montrer ironique et condescendant, mais sans jamais être vexant cependant* » (Hoffmann, 2010, p 61). Sa « supériorité » semblait irréfutable et suscitait aussi bien des jalousies que de l'émerveillement.

Lors de l'examen d'obtention du brevet d'officier, il se classa sixième de l'ensemble, et premier dans la liste des élèves officiers de la cavalerie. Il reçut le sabre d'honneur pour ses performances exceptionnelles. De l'année 1927 à l'année 1930, il

reçut de nombreuses promotions, de caporal à celui de sergent, puis sergent-chef, il fut promu sous-lieutenant en janvier 1930.

En novembre 1930, Claus se fiança à la Baronne Nina von Lerchenfeld. Ses fiançailles ne furent pas rendues publiques à cause de la règle de la Reichswehr qui indique qu'une personne peut se marier après 27 ans ou après huit ans de service. Il devait donc attendre jusqu'en 1934 mais il reçut une dispense pour les 6 mois restants et ils se marièrent le 26 septembre 1933. Dans le courant du mois de novembre 1930, il a commencé un cours d'artillerie lourde qui eut le bénéfice de le familiariser avec les explosifs.

La famille Stauffenberg était dévouée à leur propre Führer, Stefan George, et ils ne se laissaient pas facilement éblouir par les attraits du national-socialisme (Hoffmann, 2010).

Claus Stauffenberg était exclu du vote par la loi vu qu'il était soldat mais cela ne l'empêchait pas de donner son avis. En 1932, Claus Stauffenberg était favorable aux idées présidentielles d'Hitler. Il était, comme beaucoup, favorable au réarmement et à l'expansion de l'armée mais il était aussi favorable aux objectifs tels que l'unification de tous les nationaux allemands à l'intérieur des frontières (Hoffmann, 2010 ; Kershaw, 2009).

Le 1^{er} mai 1933, il a été promu lieutenant et nommé officier commandant et instructeur des troupes de mortier d'infanterie. L'expansion des forces armées fut modeste en 1933 car Hitler attendait de tester la résolution des puissances de l'Entente en ce qui concerne le traité de Versailles.

D'après Hoffmann (2010), Claus Stauffenberg formulait régulièrement son rejet des protestations les plus grossières des nationaux-socialistes. En 1934, il écrivit une ébauche de lettre pour le Ministre de la propagande afin de contredire les allégations de Der Stürmer ce « journal » qu'il appelait « torchon antisémite ». Cette lettre devait être approuvée par son frère Berthold et aussi le commandant de son régiment.

Dès le 1^{er} octobre 1934, il servit en tant qu'officier instructeur et au début 1935. Il servit aussi en tant que commandant de garnison à l'école militaire de cavalerie de Hanovre.

En 1936, il avait suffisamment de grades à son actif pour tenter les examens du District militaire afin de pouvoir entrer à l'Académie militaire. Tous les candidats avaient besoin de se familiariser de tous les volumes publiés par les archives du Reich à propos de la guerre mondiale, de plus ils ont reçu l'obligation de lire « *Mein Kampf* », d'Hitler.

En juin 1936, il passa ses examens d'entrée pour le district militaire. En août de cette même année, il se rendit à Londres pour un examen d'interprétariat afin d'obtenir un diplôme d'anglais pour lequel il fit une performance incroyable.

Le 6 octobre 1936, Claus est entré à l'académie militaire. Son travail tactique était jugé comme bon, clair, concis mais parfois un peu trop frivole et insouciant. Le 1^{er} janvier 1937, il fut promu capitaine de cavalerie. De plus grâce à ses nombreux centres d'intérêt, il avait une connaissance de la diplomatie britannique et américaine des 18^{ème} et 19^{ème} siècle.

Selon Hoffmann (2010), Wedemeyer semble avoir détecté chez Claus un profond sentiment de scepticisme à l'égard du régime national-socialiste, et peut-être même une répulsion envers celui-ci. Tandis qu'en présence d'autres personnes, il ne parlait que du national-socialisme avec vigueur.

Il ne nous paraît pas possible de détecter une opposition ouverte contre le régime mais déjà à cet instant Claus Stauffenberg semblait le remettre en question. De plus, il semble que jusqu'en 1938, Claus Stauffenberg et Albrecht Ritter Mertz approuvaient dans son ensemble la politique du régime (tant Stauffenberg que Mertz avaient déploré la persécution envers les Juifs et ce dès 1933).

Claus Stauffenberg sortait du lot parmi les autres élèves, en tant qu'aristocrate, catholique pratiquant, humaniste, qui avait des intérêts intellectuels et une grande éloquence, bien qu'il se soit montré prudent en ce qui concerne la formulation de ses opinions. Ses condisciples et d'autres personnes parlaient de lui avec respect et admiration (Hoffmann, 2010).

Lors du baptême du fils de son frère Berthold, Claus cita son père, il parla de loyauté envers la famille, l'Etat, le souverain, Dieu et envers soi-même : « *Peu importe ce que tu*

fais, du moment que tu agisses honnêtement et que tu fasses honneur à ton nom » (Hoffmann, 2010, p 102).

En juillet 1938, la position de Claus Stauffenberg au sein de l'état-major était l'une des plus importantes dans une division moderne après celle de l'officier supérieur d'état-major. Le 1^{er} novembre 1939, il fut transféré de manière permanente à l'état-major en tant que capitaine.

Stauffenberg approuvait apparemment l'intention de limiter le contrôle des arts et de l'édition par les Juifs et d'expulser les Juifs non-allemands, il réprouvait les violations de la loi et du respect humain (Hoffmann, 2010).

Claus Stauffenberg, se refusait d'être le sujet de ce « petit bourgeois » qu'était Hitler, sa tradition familiale le lui interdisant, tout simplement (Hoffmann, 2010). Claus exprimait le vœu de se battre pour sa nation mais c'était l'armée qui aurait dû prendre la direction de la nation, sans Hitler et sans les nationaux-socialistes.

« Tout ce que l'on peut savoir du caractère de Stauffenberg fait qu'il est impossible de penser que, alors qu'il croyait nécessaire de renverser le régime, il ait attendu près de 3 ans avant de passer aux actes. Un autre problème réside dans la contradiction entre le fait qu'il ait condamné l'incitation politique à la guerre et son enthousiasme à partir en campagne. La réponse réside dans son éthos militaire et la confiance qu'il plaçait dans le commandement militaire. Elle réside aussi dans les anciens griefs enracinés dans la préhistoire et l'histoire de la première guerre mondiale, dans le fait que la Grande-Bretagne, les dominions et la France aient déclaré la guerre à l'Allemagne et du moins de manière marginale, dans les effets de la propagande. En effet toute propagande n'était pas que mensonge, aussi répréhensible qu'ait pu être son objectif. Stauffenberg croyait que la finalité de la guerre était « la haute aspiration à l'autoprotection » ce qui ne pouvait s'obtenir que par un long combat bien mené » (Hoffmann, 2010, p 140).

Claus était assez discret et ne faisait pas part de ses pensées intimes. Il se plaisait à soutenir le point de vue opposé à celui de ses interlocuteurs. Il dit « que pour lui Hitler était le démon de la guerre, mais aussi l'amateur qui n'avait pas réussi à poursuivre l'ennemi vaincu, mais à ce moment-là il ne pensait pas encore que Hitler devait être révoqué.

Il est probable mais sans certitude que Stauffenberg ait été au courant de l'ordre donnée par Hitler le 31 mars 1941 d'exterminer l'intelligentsia communiste et les Juifs d'Union soviétique. Il ne savait pas encore à ce moment-là que Hitler avait lancé une politique secrète du génocide, c'était dans la majorité des cas des rumeurs invérifiables. Seules les personnes du haut commandement avaient accès à ses éléments. Pendant l'été 1941, Claus Stauffenberg aurait demandé au sous-lieutenant Walther Bussmann de recueillir toutes les informations concernant les SS. Il lui montra des rapports au sujets des unités mobiles d'extermination des SS où les victimes recensées se comptaient en millions. Ce n'est que plus tard, en 1942, que les informations concernant les fournaises tueuses de Juifs des SS filtraient et que l'extermination massive devint une réalité.

Claus était réputé pour être un brillant officier, de nombreuses personnes souhaitaient faire sa connaissance, les généraux revenant du front jusqu'au chef de l'état-major général. Première tâche qu'on lui a donnée était de réorganiser les divisions de l'armée, les divisions blindées, les divisions d'infanterie motorisée.

En 1941, au mois de mai et de juin, il voyagea beaucoup à Athènes et en Crète. Puis après il se rendit dans l'est, sur le front russe. En avril 1942, il croyait encore que la situation sur le front de l'est pourrait être maîtrisée, il réfléchissait à des tactiques et des choses à mettre en place pour vaincre la Russie. Mais il semblait ne plus croire à la victoire de l'Allemagne pour la guerre, il se méfiait d'Hitler.

« Entre autres tâches qui lui étaient attribuées, il devait donner un cours sur la structure de commandement, qu'il donna à des classes successives de l'académie militaire) Moabit, et plus tard à Hirschberg, en Silésie. Au cours des premiers mois 1941, il prit l'habitude d'introduire son sujet en disant que la structure de commandement allemande était encore plus absurde que ce qu'auraient pu produire les officiers les plus qualifiés de l'état-major général si on leur avait demandé d'inventer la structure de commandement la plus absurde possible. Jusqu'en 1944, il faisait remarquer, en plein cours, qu'il essayait d'expliquer quelque chose qu'il ne comprenait pas lui-même. Il recouvrait le tableau de noms de quartiers généraux et de lignes qui s'entrecroisaient, créant un enchevêtrement désespérant, reculait de quelques pas pour contempler son œuvre et demandait à ses auditeurs s'ils pensaient que l'on pouvait gagner une guerre avec cette « structure de commandement ». » (Hoffmann, 2010, p175)

« Au début de 1942, le lieutenant Julius Speer, qui travaillait sous les ordres du lieutenant-colonel (EM) Finckh à la section du ravitaillement de l'intendance générale et avait très souvent des questions à régler avec Stauffenberg, fut stupéfait de voir une grande photographie de Hitler accrochée derrière le bureau de Stauffenberg. Ce dernier lui dit qu'il ne l'avait mise là que pour que les visiteurs puissent réaliser que ce type était fou. Speer et lui discutèrent de la manière dont il serait possible de réfréner les inconséquences et l'irrationalité de Hitler. Stauffenberg finit par lui dire : « il n'y a qu'une seule solution. Il faut le tuer ». Mais tous deux convinrent que cela devrait être fait par un personnage important qui pourrait immédiatement s'emparer des pleins pouvoirs de l'Etat et de l'Armée, en excluant totalement tous les organismes du Parti. » (Hoffmann, 2010, p 175).

1.3 Stauffenberg se retourne contre Hitler

C'est en mai 1942, que Stauffenberg apprit réellement l'extermination en masse des Juifs, suite à la lecture d'un rapport qui lui avait été fourni par le lieutenant Hans Herwarth von Bittenfeld. Ils reçurent le rapport d'un officier (qui fut témoin de ce qui c'était passé), au sujet de certains SS qui avaient procédé à une rafle de Juifs dans une petite ville d'Ukraine, ils les avaient conduits jusque dans les champs où ils leur demandèrent de creuser leur propre tombe, avant de les fusiller. C'est à l'écoute de ce rapport, que Claus Stauffenberg a dit qu'il fallait destituer Hitler mais à l'époque il croyait que de hauts gradés devaient tout mettre en œuvre pour mettre un terme au règne d'Hitler (Hoffmann, 2010 ; Kershaw, 2009).

Il semble qu'à partir de l'été 1942, Claus prononçait de plus en plus souvent sa décision qui visait à renverser ce « fou criminel » qu'était le Führer. *« Aout 1942, Stauffenberg confia à l'un de ses meilleurs amis, le commandant Joachim Kuhn, que le traitement infligé aux juifs et aux autres civils prouvait bien que la guerre de Hitler était monstrueuse, que Hitler avait menti au sujet de la cause de la guerre, et qu'il devait donc être destitué »* (Hoffmann, 2010, p 184). Il clama même un jour de septembre 1942 *« c'est Hitler le responsable. Aucun véritable changement ne sera possible tant qu'il n'aura pas été destitué. Je suis prêt à le faire. »* (Hoffmann, 2010, p 185).

L'officier supérieur de Stauffenberg, Mueller-Hillebrand, avait été témoin des paroles menaçantes de Claus Stauffenberg. Bleicken fit immédiatement un rapport au sujet de cette réunion à son officier d'état-major aux opérations spéciales, le sous-lieutenant (rés)

Walther Bussman, « afin de pouvoir y recourir plus tard ». Leurs dépositions montrèrent qu'ils avaient pris la menace de Claus Stauffenberg très au sérieux.

Il y a à partir de ce moment-là un réel changement. Tout en désapprouvant les tentatives vaines des « petits poseurs de bombes », il était décidé à agir, il semblait s'y résoudre plus ardemment que tous les autres opposants d'Hitler. Il se disait prêt à le faire lui-même ne trouvant personne voulant se lancer dans cette révolte. Des grands officiers de l'état-major tel que Halder, Mueller-Hillebrand ou Heusinger pouvaient inviter Stauffenberg à les accompagner lors de leurs réunions avec le Führer mais ils n'en firent rien. Ce qui montrait à Stauffenberg sur qui il pouvait compter pour son « projet ». En décembre 42, Herwarth trouvait Stauffenberg intimement changé. Ils n'avaient jamais parlé à deux de résistance organisée contre le régime mais Herwarth se rendait compte que Stauffenberg ne pensait plus que le problème était les conseillers d'Hitler mais bien Hitler lui-même. D'après Herwarth, Stauffenberg souhaitait encore que ce soit un haut gradé qui prenne l'initiative.

Il avait si souvent proclamé son envie de voir Hitler destitué que sa présence à l'état-major était aussi dangereuse pour lui-même que pour les autres. Il aurait même déclaré à sa femme s'être mis dans le pétrin et de voir aller s'exiler au front pour se faire oublier.

Lorsqu'il est arrivé à son nouveau poste à la mi-février 1943, il déclarât au commandant qu'il s'était mis dans une mauvaise position au quartier général et qu'il était ravi d'être loin en Afrique. Il semble que ce soit plus ou moins au même moment en janvier 1943 que le général de division Oldbricht et le général de brigade Oster apprirent aux autres membres qui conspiraient avec eux qu'à présent Claus Stauffenberg avait vu la lumière et qu'il participait.

Le 8 janvier eut lieu une réunion comprenant de nombreux conspirateurs jeunes et plus vieux comme le comte Yorck, Beck, Goerdeler, Hassell, Popitz, Jessen, Moltke, Trott, Schulenburg.

1.4 Au front

Il a été envoyé au front en février 1943 jusqu'au 7 avril 1943. Il fut affecté comme officier supérieur de la 10^{ème} division Panzer. Pendant ce temps, la conspiration contre Hitler cherchait fiévreusement à organiser un attentat. Il leur fallait trouver un meneur. Goerdeler trouvait Beck inconstant et il n'avait pas beaucoup d'estime pour Manstein, il espérait convaincre le général Friedrich Fromm. Puisqu'il ne voyait pas d'autre solution, Beck consentit à donner son accord pour l'assassinat de Hitler.

En ce qui concerne Claus, à présent en Afrique, il se faisait petit à petit une place. En effet, il semble avoir une personnalité affirmée à un degré rare dans l'armée, il ne craignait jamais de dire ce qu'il pensait même si toujours dit de manière respectueuse, même à ses supérieurs et la plupart du temps il avait raison, ce qui était quelque peu problématique. Il gagna assez rapidement le respect de ses camarades grâce à ses aptitudes, son énergie, son courage. Broich et Claus Stauffenberg avaient conscience que la situation des troupes allemandes et italiennes était catastrophique, il n'y avait ni renforts, ni ravitaillement, alors que l'ennemi, des américains pour la plupart, était de plus en plus fort. Le 10 mars, une grande majorité de la 10^{ème} division Panzer s'installait sur des positions défensives à l'ouest de Sousse et au Sud de Msaken. Claus avait évalué leur position dans la région et en avait conclu qu'il y avait un réel manque d'artillerie lourde. Du 30 mars au 6 avril, la 10^{ème} division dut repousser les attaques de chars et de l'infanterie américaine. Elle dut d'ailleurs abandonner plusieurs positions, le groupe tactique qui ployait sous les bombardements avait du mal à tenir. Le 5 avril, Broich et Stauffenberg demandaient un repli immédiat de la division, mais le commandant de l'Afrika Korps reporta l'ordre au 6 avril, ce qui était déjà trop tard. La 10^{ème} division se faisait réellement malmenée par manque d'hommes, de moyens, les ordres de repli étaient transmis oralement ou par écrit. Le matin du 7 avril, l'ordre de désengagement fut donné. Claus Stauffenberg aurait dit : « on aura de la chance si on s'en sort. Comme d'habitude, on a rompu l'engagement 24h trop tard ». Il supervisait la retraite de sa division depuis sa jeep, mais il s'est fait prendre dans l'atrocité d'un bombardement aérien. Les chasseurs ennemis attaquaient sans répit. Durant toute l'attaque, Claus faisait des aller-retours entre les unités pour les diriger lorsque sa voiture prit feu. Il se jeta à terre, le visage entre les mains et c'est à ce moment-là qu'il fut gravement touché.

Il a été emmené au 200^{ème} Hôpital de campagne près de Sfax. Il a été amputé de la main droite au-dessus du poignet, mais aussi du petit doigt et de l'annulaire de la main gauche, son œil gauche a aussi dû être enlevé.

Sa famille ne reçut aucune nouvelle du 3 au 12 avril. C'est Berthold qui apprit le premier que son frère avait été gravement blessé. Il n'est arrivé que quelques jours plus tard par bateau à Livourne. Dès son arrivée le 21 avril, il a été admis dans un grand hôpital militaire. Sa femme Nina ne put le voir que le vendredi 23 avril. Le 26 avril, il dut subir une opération de l'oreille interne qui l'affaiblit grandement. Peu après, on l'opérait au genou et l'on découvrait une forme virulente de tétanos. Des plaies causées par des éclats d'obus au cuir chevelu et au bras s'étaient infectées mais il refusait de prendre tout antidouleur ou somnifère. Il reçut beaucoup de visites (camarades, amis, sa famille, etc). Lors de la visite de Partsch, celui-ci trouva Claus Stauffenberg encore plus impatient d'agir qu'avant ses blessures. Herwarth le trouva agité mais il dit après coup que Claus semblait bruler d'un feu intérieur de l'homme qui sait que la mission la plus importante de sa vie l'attend.

Il semble qu'au début du mois de mai, pendant sa convalescence, son oncle Nux vint lui rendre visite. Il pressait son neveu Claus de prendre une part active à la conspiration existante qui préparait un coup d'Etat. Claus ne s'engagea pas encore à ce moment-là, mais il aurait dit plus tard à son oncle que puisque les généraux n'avaient rien fait, il revenait aux colonels de faire quelque chose. (Hoffmann, 2010).

Le colonel Hellmuth Rainhardt, chef de l'état-major du bureau général de l'Armée, avait demandé une affectation au front. Il suggéra Claus Stauffenberg comme remplaçant. Le général de corps d'armée Olbricht demanda au bureau du personnel de lui affecter Claus qu'il connaissait depuis son travail dans la branche de l'organisation de l'état-major. Pour Claus qui était à ce moment-là lieutenant-colonel, c'était une grande distinction, en effet ce poste lui donnait le grade de colonel avec la possibilité d'une promotion rapide au grade de général de brigade. Il a tout de suite accepté ce poste et il espérait pouvoir travailler d'ici trois mois. Il semblait attendre que ce poste lui donne des possibilités d'intervention décisive. Il aurait dit durant son séjour à l'hôpital « *nous devons sauver l'Allemagne ; en tant qu'officiers d'état-major, nous sommes tous responsables* » (Hoffmann, 2010, p 223 ; Kershaw, 2009). Stauffenberg voulait repartir au front avant même d'avoir récupéré de ses blessures. Mais Zeitzler lui a donné le temps qu'il se

rétablisse. Il l'avait mis à la disposition du commandant en chef de l'Armée de l'intérieur. L'envie de retourner au front semblait être une attitude fréquente chez les officiers. Cela reflète leur difficulté d'admettre que les blessures allaient les invalider définitivement.

1.5 Coup d'état contre Hitler

Pendant la convalescence de Claus Stauffenberg, les tentatives inefficaces pour renverser Hitler montraient ce qui manquait aux conspirateurs, à savoir une organisation centralisée énergique et un leader.

Le 9 août, Claus Stauffenberg partit pour Munich subir une série d'opérations qui devaient lui permettre de porter une main et un poignet artificiels. Mais une plaie encore infectée fit reporter les opérations de quatre semaines. Suite à ces événements, le général Olbricht appela Claus Stauffenberg à Berlin, après quoi ce dernier se rendit sur le champ auprès du chef de l'état-major général de la IIIème région militaire de Berlin, le général de brigade Hans Günther von Rost, qui avait pris part à la conspiration depuis le début de 1943. C'est au commandement de la région militaire que Rost prit dans son coffre la nouvelle version des ordres de l'état d'urgence de l'armée de l'intérieur, qui portait le nom de code « Valkyrie ». Il la donna à son officier des opérations spéciales le lieutenant Heinz Günther Albrecht qui mit en route la révision de « Valkyrie » en fonction des directives de Claus Stauffenberg pour les adapter à un coup d'état dans la région de Berlin. Claus Stauffenberg alla quelque fois rencontrer Tresckow pour discuter des détails du renversement de Hitler. Dans les derniers jours d'août, il se rendit une fois de plus à Lautlingen en passant par Bamberg. Sa femme trouvait qu'il avait changé et lui dit qu'il avait l'air de faire partie d'une conspiration. Claus Stauffenberg le lui confirma, mais ne parla d'aucun nom. Il se contenta de dire à Nina que moins elle en saurait mieux ce serait.

Stauffenberg prévoyait de prendre son poste de chef d'état-major du bureau général de l'armée le 1^{er} novembre. Le 9 septembre, il devait se rendre à Munich pour des essais d'adaptation d'une prothèse de la main. Peu après son arrivée, le général de corps d'armée Olbricht lui téléphona pour lui dire de venir immédiatement à Berlin. Claus n'était pas d'accord et protestait lui expliquant qu'il se trouvait à Munich pour une raison médicale, mais Olbricht insista. Il reçut une affectation temporaire du 15 septembre au

1^{er} octobre, au poste de chef d'état-major du Bureau général de l'armée, il reçut son affectation permanente le 1^{er} novembre.

L'oncle Nux partit habiter avec les frères Stauffenberg afin d'aider Claus à la maison et pour participer aux préparatifs du Putsch. L'oncle Nux croyait qu'il valait la peine de montrer au monde qu'il existait en Allemagne une opposition au règne du mal. *« Il croyait aussi que s'il restait quelque espoir de monter un attentat c'était parce que Claus avait rejoint la conspiration. Selon cet oncle, c'était Claus qui avait donné une forme concrète aux efforts diffus des conjurés »* (Hoffman, 2010, p 231).

Claus Stauffenberg semblait conscient que pour changer complètement l'édifice politique, la conspiration devait s'allier un large soutien. Peu après son arrivée à Berlin, Claus fit la connaissance d'autres conjurés : Ulrich, comte Schwerin von Schwanenfeld, Eduard Brücklmeier, Eugen Gerstenmaier, Carl Goerdeler, Jens peter Jessen, Ulrich Von Hassell, Johannes Popitz, Hermann Maas, Wilhelm Leuschner, Jakob Kaiser, Max Habermann. Il a considéré avec ces personnes la composition d'un nouveau gouvernement de transition. Claus était opposé à la candidature de Goerdeler, il semblait préférer pour chef de cabinet un homme politique de gauche.

Berthold Stauffenberg était en contact avec Moltke avant même le début de la guerre. Moltke était certain que l'Allemagne allait perdre la guerre et que son territoire allait être occupé par les forces ennemies. Il n'avait aucune confiance dans les généraux et il était contre l'idée d'un coup d'état car selon lui il n'avait aucune chance de réussir même si l'énergie de Claus Stauffenberg pourrait peut-être donner des résultats. Les relations de Moltke et Stauffenberg eurent quelques accrochages. Claus Stauffenberg le trouvait froid et hautain mais semblait impressionné par ses idées sur la redistribution volontaire des terres des grandes propriétés. Mais il était refroidi par le peu de cas que faisait Moltke du statut de l'Allemagne.

Tresckow a présenté Claus à Goerdeler. Goerdeler respectait Claus, il trouvait que c'était quelqu'un d'esprit élevé mais arrogant. Il y avait des divergences d'opinion notamment en ce qui concernait l'assassinat, Claus Stauffenberg était ferme et sans équivoque alors que Goerdeler avait une position plus ambiguë. Il était opposé pour des principes religieux mais il trouvait qu'il était pressant de le faire car c'était pour le mieux. Claus reconnaissait en Goerdeler le chef civil de la conspiration. En Mai 1944, les conjurés se rejoignaient l'opinion de Reichwein et de Leber concernant le communisme et son rôle décisif auprès de l'Allemagne quand la guerre sera perdue. Pour essayer de

stimuler le coup d'état, Tresckow s'était arrangé pour que le commandant (EM) Hans-Ulrich von Oertzen soit affecté au quartier général du IIème corps auxiliaire. Claus Stauffenberg y fut également affecté afin qu'il puisse s'habituer à la situation de Berlin et de ses alentours.

Oertzen et Claus avaient en tête pour le putsch, d'occuper des points sensibles de Berlin comme les baraquements de SS, les ministères, les centres de communications et les stations de radio. Albrecht leur donna discrètement des informations sur les effectifs des troupes et leurs déploiements. De plus, il l'accompagnait pour les protéger et faire en sorte que leurs activités ne soient pas repérées.

*« Une fois que cette génération aura lavé sa honte
Qu'elle aura rejeté de son cou le joug du serf,
Quand dans ses entrailles, elle aura faim d'honneur,
Alors, du champ de bataille couvert de tombes à l'infini
Etincellera la lueur sanglantes ... puis, à travers les nuages,
Surgiront des armées grondantes, puis, à travers les champs,
Le retour des morts !
Si jamais cette nation, sortie de son inertie peureuse,
Se souvient de sa destinée, de sa mission,
Elle recevra, dans une épouvante indicible,
L'explication divine... alors les mains se lèveront
Et les bouches clameront ses louanges, sa valeur,
Alors dans la brise du matin, le véritable emblème flottera,
La bannière royale, et elle s'agenouillera pour honorer
La noblesse – les héros ! »*

Poème de Stefan George (Hoffmann, 2010, p 238)

« Claus dit qu'il n'y avait le choix qu'entre deux « maux » : l'action (contre le régime) et l'inaction. » (Hoffmann, 2010, p 238). Il croyait que Dieu lui avait donné une mission. Il s'y était dédié corps et âme. C'est cet appel intérieur qui lui procurait l'assurance qui l'aiderait à persuader les autres.

Stauffenberg n'eut besoin que de trois jours pour avoir assez d'informations sur les effectifs militaires de la région de Berlin. Après ça il repartit travailler au bureau général de l'armée sur Bendlerstrasse.

« *« Les ordres de l'opération Valkyrie », de pair avec d'autres, similaires, portant le nom de code « Or du Rhin », avaient été conçus à l'origine au cours de la catastrophe de l'hiver 1941 sur le front Russe, en tant que moyen de mobiliser les effectifs de réserve. Valkyrie I conçus pour recruter des soldats réservistes pour le front. Valkyrie II avait pour but de mettre sur le pied de guerre les divisions, les brigades, les régiments de renfort et les groupes tactiques, selon trois stades distincts, « pour un déploiement local, à l'intérieur, ou dans les régions frontalières », afin de protéger les cotes ou de repousser des forces ennemies aéroportées. Ces ordres devinrent obsolètes en 1942 lorsque 5 divisions « Valkyrie II furent constituées et envoyées au front. Le 31 juillet 1943, le général de corps d'armée Olbricht fit apparaître de nouveaux ordres succédant à ceux du commandant en chef de l'Armée de l'intérieur, qui prescrivait aux commandants des corps auxiliaires de fondre les unités de remplacement et d'entraînement en groupes de combat. Cela se justifiait comme précaution contre des « troubles internes ». « Les unités devaient être prêtes) se déployer 6 heures après le mot d'ordre de l'opération Valkyrie ait été donné (étape I) tout de suite après elle devaient être organisées en groupes tactiques (Valkyrie étape II). » (Hoffman, 2010, p239).*

« Le 7 juin 1944, Stauffenberg, accompagnant le général Fromm, assista à sa première réunion avec Hitler, pour discuter des mesures de mobilisation rapide. Ces discussions se prolongèrent lors d'autres visites au quartier général de Hitler, les 6 et 8 juillet. Le 6 juillet, Stauffenberg fit son rapport sur « Valkyrie ». Hitler en approuva la plupart des dispositions et décida que si des troupes ennemies envahissaient l'Allemagne, les hauts gradés devraient avoir les « pleins pouvoirs exécutifs », tant militaires que civils, y compris autorité sur les commissaires à la défense du Reich.

En juin et juillet 1944, les conjurés préparèrent une série d'ordres spécifiques pour prendre le contrôle de la capitale.

Les ordres d'exercices de « valkyrie » furent donnés la veille de l'insurrection (jour x-1) aux troupes blindées de Kramnitz et à l'infanterie de Döberitz et de Postdam. Le jour X, les régions militaires devaient recevoir, selon un horaire échelonné, « l'ordre de base » commençant par l'annonce de la mort du Führer. A l'heure X peu avant ou peu après l'assassinat de Hitler l'ordre n°2 devait être donné au commandant militaire de Berlin, qui devait décréter l'état d'urgence, l'instauration d'un gouvernement militaire et lancer « Valkyrie » pour toutes les unités sous son commandement. » (Hoffmann, 2010, p241).

Le comportement du général Fromm provoquait beaucoup de doute, car à lui seul il pouvait décider du succès ou de l'échec du putsch. En effet, Fromm avait la réputation d'un habile profiteur. Les putschistes avaient écrit une liste de « délégués politiques » qui devaient être nommés par télétype pour chacune des régions militaires. Après l'assassinat d'Hitler, le chef temporaire de l'état et commandant suprême devait être le général Beck.

Le programme politique de Claus Stauffenberg restait le renversement de Hitler. Il n'avait pas les compétences, ni l'envie d'élaborer un programme politique en dehors des considérations de base et des vues générales.

Le projet de déclaration à la nation allemande avait été rédigé par Stauffenberg, remplacer le régime terroriste et criminel de Hitler par un régime basé sur la loi, la liberté, l'honneur et la dignité (Hoffmann, 2010).

« Des centaines de milliers de courageux soldats ont payé de leur vie, de leur santé et de leur liberté pour la témérité et la vanité d'un seul homme » (Hoffmann, 2010, p 256).

Le 14 septembre Olbricht avait téléphoné à Claus lui disant de retourner à Berlin tout de suite car le coup d'état aurait lieu vers le 20 septembre. Tresckow aurait réussi à se procurer des explosifs anglais. Au départ, le putsch devait avoir lieu en septembre ou en tout cas avant le 15 octobre 1943. Le plan qu'ils avaient envisagé, était d'apporter les explosifs dissimulés dans une mallette à une réunion où Hitler serait présent. Une réunion de ce genre eut lieu le 1^{er} octobre mais Stieff n'avait pas encore reçu les explosifs. Il ne les reçut qu'à la fin du mois d'octobre apporté à Mauerwald par Claus Stauffenberg. Mais il semble qu'à ce moment-là, Meischssner se soit retiré et Stieff ne voulait pas agir seul. Claus Stauffenberg s'était plusieurs fois proposé pour passer à l'action lui-même mais les autres s'y opposaient car ils le trouvaient trop important pour la réussite de l'ensemble du coup d'état. Stauffenberg aurait dit le 20 juin 1944, que l'attentat n'avait pas eu lieu en octobre 1943 à cause de l'apathie de ceux qui devaient passer à l'acte à ce moment-là.

En novembre, le capitaine et baron Axel von dem Bussche entra dans le groupe (homme très décoré qui fut témoin en octobre 1942 de l'assassinat par des SS de plus de 3000 juifs et qui en conclut qu'Hitler devait être tué). Bussche a été très impressionné par l'attitude et l'allure imperturbable de Stauffenberg. Il lui parla des événements de Doubno et découvrit que Stauffenberg était au courant du programme d'extermination massive et que c'était ces événements qui l'avaient décidé à agir contre Hitler. *« Stauffenberg lui dit d'aller à Mauerwald afin d'y rencontrer Stieff. Bussche a demandé pourquoi Stieff ne*

l'avait pas encore fait à cela Stauffenberg répondit « qu'il était à cran et qu'il n'en était pas capable ». Mais ce dernier saurait permettre à Bussche d'entrer dans les réunions avec Hitler. » (Hoffmann, 2010, p 275).

Bussche et Stieff se résignaient à ce que l'assassinat de Hitler implique inévitablement la mort de son auteur. Vers le 28 novembre il retourna vers Stieff dans l'attente du jour de la présentation des équipements qui leur permettraient de faire le coup d'état. Bussche trouvait que les explosifs comportaient trop d'incertitude et demanda à en avoir d'origine allemande qu'il connaissait bien. Il souhaitait déclencher la bombe avec un détonateur de grenade (plus ou moins 4 secondes) dont il couvrirait le sifflement avec un raclement de gorge sonore. On leur en fournit deux. Ils coupèrent la poignée de bois d'une grenade à main et en attachèrent le détonateur, avec un cordon tire-feu raccourci, au kilo d'explosif de Bussche. Tout cela tenait dans la poche de son manteau militaire (Hoffmann, 2010).

Stieff le sollicita pour lui expliquer avec un certain apaisement que les équipements devant être présentés à Hitler avaient été détruit lors d'un raid aérien. Bussche aurait dit que si une nouvelle date pouvait être fixée, il fallait que Stieff en informe les conjurés et il pourrait présenter le nouvel équipement et commettre l'assassinat à ce moment-là mais Stieff réagit nerveusement à cette idée. Bussche repartit alors pour le front et le 31 janvier 1944 sa jambe fut emportée au cours d'une bataille, il était encore en convalescence à l'hôpital le 20 juillet 1944.

Claus Stauffenberg continuait de chercher un nouvel assassin. Pour cela il fallait qu'il trouve de nouveaux explosifs. Une nouvelle tentative qui devait avoir lieu à l'environ de Noël n'a même pas eu le temps de voir le jour. Goerdeler se prononçait contre l'assassinat de Hitler mais Claus Stauffenberg insista en disant qu'il le ferait lui-même plutôt que d'envisager un autre moyen de renverser Hitler. Il a trouvé en Kleist quelqu'un pouvant reprendre le rôle de Bussche. La fameuse réunion eut lieu sans que Kleist ni soit convié, il apprit après que c'était car Himmler n'y assistait pas que l'attentat n'eut pas lieu. Il fallait tuer le successeur désigné par acclamation populaire Göring mais aussi Himmler en même temps qu'Hitler.

Il y eut de nombreux échecs des tentatives de Bussche et Kleist. Il n'y eut pas d'autres occasions avant le mois de Juin 1944, moment où Stauffenberg put approcher Hitler.

1.6 L'insurrection

Depuis 1942, Claus Stauffenberg s'était déclaré prêt à assassiner Hitler, et après s'être rétabli de ses nombreuses blessures, il continuait à vouloir tuer Hitler lui-même. Mais les autres conjurés ne voyaient pas les choses de la même façon car il était physiquement handicapé et que pour eux sa présence à Berlin lors du coup d'état était primordiale, et de plus à ce moment-là il n'avait aucun moyen d'approcher Hitler jusqu'à sa nomination comme chef de l'état-major général du général Fromm.

Le comte Carl Hardenberg voyait en Claus Stauffenberg « *le type même de l'officier Allemand, intelligent, courageux, un homme comparable à un héros de l'antiquité, pleinement conscient de se sacrifier* » (Hoffman, 2010, p 285). En 1944, c'est sans doute le nouveau poste de Stauffenberg (à l'état-major) qui lui valut sa promotion au grade de colonel car ce poste était logiquement réservé pour quelqu'un ayant le grade de général. Le 25 mai, les explosifs furent remis à Claus par Klamroth et Hagen. La veille, Mertz qui avait été nommé officier de réserve dans l'attente d'une autre affectation rencontrait Claus Stauffenberg et Olbricht à Berlin. Celui-ci pourrait prendre la tête du soulèvement à Berlin maintenant que Claus Stauffenberg avait des possibilités pour approcher le Führer.

« *L'assassinat de Hitler doit avoir lieu coûte que coûte. Même s'il ne réussit pas, il faut tenter le coup d'état. A présent, l'objectif n'est plus d'ordre pratique, mais il s'agit de prouver au monde et devant l'histoire que la résistance allemande a joué son va-tout et mis sa vie en jeu. A côté de cela, le reste n'a pas d'importance.* » (Hoffmann, 2010, p 290).

Claus Stauffenberg, qui accompagnait le général Fromm, eut sa première réunion avec le dictateur le 7 juin. Les récits de ce jour-là, disent que Hitler a serré dans ses deux mains la main gauche de Claus. Il semble que le personnage qu'était Hitler fit une très maigre impression sur Claus Stauffenberg.

Quelques jours avant le 20 juillet, il dit : « *il est temps de faire quelque chose. Mais l'homme qui aura le courage d'agir doit le faire en sachant qu'il restera comme un traître dans l'histoire de l'Allemagne. Et s'il n'agit pas, il sera un traître envers sa conscience* » (Hoffmann, 2010, p 296). Berthold dit aussi : « *le plus terrible est de savoir que nous ne réussirons pas et cependant d'avoir à le faire quand même, pour notre pays et nos enfants* ». » (Hoffmann, 2010, p 296).

Claus Stauffenberg se rendait compte qu'il y avait peu de chance de réussite en ce qui concerne leur projet et sa survie. Il décida d'écrire ses convictions les plus profondes et ses objectifs, document qui devait être mis en lieu sûr et servir de testament quand il ne pourrait plus s'exprimer. Selon Hoffmann (2010), Il y avait un impératif moral, celui que l'Allemagne se libère elle-même des criminels qui la gouvernaient.

En mars 1944, Rost fut affecté au commandement de la 3^{ème} division de grenadiers panzer avec Albrecht qui était son officier des opérations spéciales. Même si son affectation n'a été effective que le 1^{er} mai 1944, cela compromettait le déroulement du putsch à Berlin, car sur les documents sensibles concernant l'insurrection de nombreuses indications n'étaient comprises que par Rost et Albrecht. Tout était à refaire.

De nombreuses données étaient floues concernant ce putsch. Cela se basait sur des éléments qui étaient souvent hors de leur contrôle. Les conjurés cherchaient des soutiens pour les aider dans leur putsch sur Berlin, ils décidèrent que les mieux placés étaient les compagnies blindées et le bataillon des gardes de Berlin, c'était les deux seules à pouvoir se déplacer rapidement dans la ville. Il leur manquait quelqu'un doté d'une forte personnalité en position d'autorité à Berlin afin de contrôler et de commander les diverses forces militaires le jour du soulèvement et malheureusement le général de corps des armées Olbricht n'avait pas ce type de caractère quant à Claus Stauffenberg il serait durant les premières heures du putsch trop loin de Berlin.

A partir du mois de juin, il y eut de nombreuses réunions où Hitler était présent. Notamment du 6 au 8 juillet au « Berghof », Stauffenberg y présenta les plans de « Valkyrie ». Hitler en approuva la plupart des idées et il décida que si des forces ennemies devaient envahir le territoire allemand, les commandants militaires auraient les pleins pouvoirs exécutifs militaires et civils (Hoffmann, 2010)

Il y aurait certains signes qui montreraient qu'à ce moment-là Stauffenberg espérait encore que Stieff se chargerait de l'assassinat ou en tout cas y apporterait sa contribution. L'attentat fut repoussé plusieurs fois car Göring ou Himmler ne participaient pas à toutes les réunions et les conjurés voulaient tuer les trois en même temps. Ce serait von Kluge et Rommel qui ont insisté auprès de Beck pour qu'Himmler et Göring soient éliminés en même temps qu'Hitler. (Göring qui était désigné comme successeur d'Hitler et Himmler qui commandait les SS (c'était l'armée potentielle en cas de guerre civile)). Stauffenberg

souhaitait réaliser l'attentat avec ou sans Himmler et Göring mais Stieff l'en avait empêché. Beck dit de Stauffenberg qu'il a été dans les derniers temps un soutien précieux et qu'il s'était intégralement chargé de tout le fardeau de la préparation de l'insurrection. (Hoffmann, 2010).

Le 14 juillet 1944, Hitler déménagea son QG à « Wolfsschanze », la tanière du loup. « *Le bunker qu'Hitler utilisait comme quartier général ainsi que la cabane de son garde du corps se trouvaient dans une enceinte gardée à l'intérieur du périmètre de sécurité. Il fallait un laissez-passer spécial pour entrer dans le périmètre du Führer* » (Hoffmann, 2010, p 314). Il fallait que Stauffenberg survive pour que le soulèvement ait la moindre chance de réussir, il devait revenir à Berlin et prendre la tête de l'insurrection. Beck lui avait demandé de ne pas tenter l'attentat sauf s'il était sûr d'y survivre car selon lui, Claus était le seul à pouvoir diriger le coup d'Etat.

Le 15 juillet 1944, Claus Stauffenberg demanda le feu vert pour assassiner Hitler même sans la présence de Himmler mais il obtint un refus qui lui laissa un sentiment de trahison. Stieff, Fellgiebel et Wagner ont empêché Claus d'assassiner Hitler le 15 juillet, alors que c'était une occasion en or de mettre un terme au règne de terreur du Führer. Mertz et Claus Stauffenberg décidèrent que la prochaine fois, il agirait simplement sans tenir compte de l'avis et des désirs des autres conjurés. Face à cette situation, ils convinrent qu'ils allaient droit à l'échec. Dans la journée du 18 juillet, il apprit qu'il devrait se rendre de nouveau à la tanière du loup lors du 20 juillet pour un briefing avec Hitler.

Sa femme et ses enfants partirent pour leurs vacances d'été le 16 juillet. Il voulut lui parler la veille le 19 juillet mais il ne parvint pas à la rejoindre à cause des bombardements sur Ebingen. Il ne put même pas dire au revoir à sa famille.

Le matin du 20 juillet, les deux frères Stauffenberg furent conduits au terrain d'aviation de Rangsdorf. Haeften les attendait, il y eut plusieurs réunions ce jour-là. C'est Haeften qui avait en sa possession la mallette contenant les explosifs. Vers 11h30, il y avait de nouveau une réunion à laquelle Haeften ne participait pas. Il attendait dans le couloir avec la mallette, ce qui le rendait nerveux. Un officier des opérations spéciales le sergent Vogel a remarqué un paquet enveloppé dans de grosse toile, il demanda à Haeften

si ce paquet lui appartenait et Haeften répondit que Claus Stauffenberg en aurait besoin lors de sa présentation. La réunion avec le Führer devait se tenir vers 12H30, mais Claus devait retarder le plus possible les choses afin d'être sûr que Hitler soit présent. Claus Stauffenberg demanda où il pouvait se rafraîchir et changer sa chemise. Ce stratagème justifiait qu'il soit seul avec de Haeften pour l'aider. Mais Vogel passait à ce moment-là et vit qu'ils tenaient quelque chose. Vogel dut aller prévenir Stauffenberg d'un appel téléphonique et sentit la nervosité dans sa voix.

Il avait deux charges d'explosifs allemands et deux détonateurs anglais à retardement de 30 min. Le but de la manœuvre était de tuer toutes les personnes présentes dans la salle de réunion car il ne pouvait pas savoir à quelle distance serait le Führer. Les deux charges auraient dû suffire mais Claus n'avait qu'une des deux charges, l'autre étant restée aux mains de Haeften suite à l'interruption de Vogel. Ce qui fut une grosse faille dans le plan. Juste avant d'entrer dans la salle du briefing Claus tendit la mallette à quelqu'un, en lui demandant de la mettre près du Führer. Au moment où il franchit la porte, Heusinger expliquait la situation sur le front russe et ni Himmler ni Göring n'étaient présents.

Claus devait présenter son rapport concernant les réorganisations. Hitler lui permit de lui serrer la main, on demanda à ceux présent près d'Hitler de céder leur place à Claus. Claus disposa la mallette devant lui sur le sol et la poussa le plus près qu'il put du Führer. Il murmura quelque chose et puis sorti de la salle de réunion disant qu'il devait téléphoner au général de corps d'armée Fellgiebel présent dans une autre aile. Claus sortit du bâtiment et rejoignit Fellgiebel et Haeften. Tandis qu'ils parlaient, ils entendirent une explosion aux alentours de 12h40 12h50. Fellgiebel et Claus Stauffenberg avaient vu le corps d'une personne emportée couverte du manteau du Führer, ils en étaient arrivés à la conclusion qu'il s'agissait de Hitler. Ils arrivèrent à Berlin vers 15h45 et Haeften téléphona à Bendlerstrasse vers 16h et leur annonça la mort de Hitler.

« Pendant ce temps, l'un des assistants de Hitler, vu qu'il n'avait que des contusions, tenta de prendre le contrôle des communications afin d'empêcher les informations de filtrer sans autorisation. Aucun n'avait prévu que les choses tourneraient de cette façon avec un attentat raté qui les laissait tous à découvert. Fellgiebel retourna au Bunker des communications et téléphona au général de division Thiele pour lui dire : « quelque chose de terrible vient d'arriver, le Führer est vivant. » » (Hoffmann, 2010, p 327)

Les conjurés lancèrent donc l'opération Valkyrie. Mertz chercha à faire venir les forcés de l'école des blindés à Berlin afin que ceux-ci partent en reconnaissance contre les

garnisons de SS. Mertz ordonna au commandant Harnack de mettre en place l'opération Valkyrie dans toutes les régions militaires. Olbricht disait que la situation était encore confuse et que à ce stade personne ne devait être entraîné dans les activités de l'insurrection à moins d'y être explicitement impliqué. Selon Hoffmann (2010), cela montre qu'Olbricht voyait le soulèvement comme une cause perdue. Quand Claus Stauffenberg et Haefen réintégrèrent le bureau de Stauffenberg à 16h30, ils y ont trouvé Berthold Stauffenberg en uniforme de la marine, le comte Fritz-Dietlof Schulenburg, le colonel Jäger, le lieutenant Von Kleist et le capitaine Fritzsche. Claus Stauffenberg leur annonça « *il est mort. Je les ai vus l'emporter.* ».

Ils allèrent voir Fromm qui leur annonça que Keitel venait de lui dire que Hitler avait survécu. Les conjurés ne le croyaient pas, selon eux Keitel mentait comme d'habitude. Ils dirent à Fromm qu'ils avaient donc déclenché l'opération Valkyrie. Ce dernier dit que c'était un acte de haute trahison et qu'ils étaient tous en état d'arrestation. Mais il semble, que Claus Stauffenberg lui rétorqua qu'au contraire c'était lui qui l'était. Ils lui donnèrent le choix de se joindre à l'insurrection ou non. Fromm leur répondit qu'il se considérait comme ayant été relevé de ses fonctions, il fut mis dans une pièce sous surveillance.

Claus Stauffenberg ne cessait de téléphoner pour confirmer les ordres et pour répondre aux questions concernant la mort du Führer, il faisait tout ce qu'il pouvait pour faire avancer l'insurrection.

Les événements montrent à quel point il fut difficile pour les conjurés de déplacer les troupes devant venir à l'appui du soulèvement (Hoffman, 2010). Ils apprirent à 18h30 que le Führer avait subi un attentat mais qu'il était vivant et qu'il parlerait plus tard. Vers 19h, tous les bataillons eurent des informations sur le coup d'état en cours et soit ils apprirent l'existence de contre ordre soit ils les reçurent directement. Très peu des commandants des corps auxiliaires se sont mis à suivre les ordres des insurgés, car en très peu de temps la nouvelle concernant la survie de Hitler leur parvint.

A 22h le colonel von Linstow lui téléphona et lui dit que tout était fini. Fromm réintégra son bureau et il a déclaré aux conjurés qu'il leur ferait ce qu'il lui avait fait dans l'après-midi. Fromm dit qu'ils avaient été pris sur le fait en train de commettre des actes de haute trahison, qu'ils étaient en état d'arrestation et qu'ils devaient rendre leurs armes. Beck a demandé à garder son arme afin de se tuer lui-même mais après deux coups de feu il s'écroula, toujours en vie. Fromm leur demanda s'ils avaient des dernières volontés, plusieurs écrivirent des déclarations, mais Claus Stauffenberg restait debout en silence. Fromm a composé une cour martiale composée de lui-même et de loyalistes présents. Il

ont condamnés à mort le colonel Mertz von Quirnheim, le général de corps de l'armée Olbricht, le colonel dont il ne prononcerait pas le nom, et le lieutenant von Haeften. Claus a pris la parole disant qu'il assumait l'entière responsabilité de ses actes que les autres conjurés n'avaient fait que suivre ses ordres. Ils furent fusillés par dix sous-officiers dans la cour. Claus Stauffenberg a crié avant que les soldats ne fassent feu « *Longue vie à la sainte Allemagne* ».

Après l'exécution dans la cour, ils furent emmenés et enterrés avec leurs uniformes et leurs décorations au cimetière de Matthäikirche. Mais le 21 juillet, ils furent exhumés et incinérés sur les ordres de Himmler.

On ne sait presque rien du calvaire que subit Berthold suite à la mise à mort de son frère Claus. On sait juste qu'il fut embarqué et interrogé pendant une vingtaine de jours suite à quoi il subit à son tour une mise à mort d'une extrême cruauté. Il fut pendu de la manière la plus cruelle le 10 août 1944, jour où il fut emmené avec le Comte Fritz-Dietlof Schulenburg et le commandant Alfred Kranzfelder devant le « tribunal du peuple ».

Presque tous les parents proches des Stauffenberg furent placés en détention « familiale ». Certains furent envoyés à l'hôpital, d'autres en camps de concentration. Les enfants furent détenus à Bad Sachsa et ils furent libérés en avril 1945, lors de l'arrivée des troupes françaises.

Annexe 3 : Carrière militaire de Claus Stauffenberg

- 1^{er} avril 1926 : entre au 17^{ème} régiment de cavalerie de Bamberg
- 18 août 1927 : promu caporal, nommé aspirant
- 15 octobre 1927 : promu sergent
- 17 octobre 1927 au 9 août 1928 : Ecole d'infanterie de Dresde
- 1^{er} août 1928 : aspirant, rang de sergent d'état-major
- 1928 : remporte une médaille de bronze en sport
- Octobre 1928 à août 1929 : Ecole de cavalerie de Hanovre
- 17 août 1929 : sabre d'honneur pour résultats exceptionnels
- 1^{er} janvier 1930 : promu sous-lieutenant
- 30 juillet au 12 août 1930 : cours de génie militaire
- 18 novembre 1930 au 14 février 1931 : cours d'artillerie lourde
- 1^{er} mai 1933 : promu lieutenant
- 1^{er} octobre 1934 au 1^{er} octobre 1936 : adjudant, Ecole de cavalerie de Hanovre

- 1935 : Examen d'interprétariat en anglais
- 1936 : examen d'entrée à l'académie militaire
- 2 octobre 1936 : insigne du service distingué, 4^{ème} classe
- 6 octobre 1936 au 31 juillet 1938 : Académie militaire de Berlin
- 1^{er} janvier 1937 : promu capitaine de cavalerie
- 1^{er} avril 1938 : insigne du service distingué, 3^{ème} classe
- 1^{er} août 1938 : détaché en tant qu'officier d'intendance (Ib) à la 1^{ère} division légère de Wuppertal (rebaptisée 6^{ème} Division panzer après le 18 octobre 1939)
- 1^{er} novembre 1939 : transfert permanent à l'état-major en tant que capitaine (*hauptmann im Generastab*) et affecté en tant qu'intendant à la 6^{ème} Division panzer
- 31 mai 1940 : affecté au haut commandement de l'Armée/Etat-major de l'Armée/Branche de l'organisation, en tant que chef de section II. Croix de fer 1^{ère} classe
- 1^{er} janvier 1941 : promu commandant (d'état-major)
- 25 octobre 1941 : médaille du courage de l'ordre royale bulgare, 4^{ème} classe, niveau 1
- 11 décembre 1942 : croix de la liberté finnoise, 3^{ème} classe
- 1^{er} janvier 1943 : promu lieutenant-colonel (d'état-major)
- 15 février 1943 : affecté en tant qu'officier d'état-major (Ia) à la 10^{ème} division panzer
- 7 avril 1943 : gravement blessé en Tunisie
- 10 avril 1943 : transféré à la section des officiers de réserve du haut commandement de l'Armée ; service à la direction du commandement du Vème corps auxiliaire (Stuttgart)
- 14 avril 1943 : insigne d'or des blessés militaires
- 20 avril 1943 : Médaille du souvenir italo-germanique (Stuttgart)
- 15 septembre 1943 : détaché auprès du chef du matériel de l'Armée et commandant en chef de l'Armée de l'intérieur/Bureau général de l'Armée de l'intérieur
- 1^{er} novembre 1943 : affecté en tant que chef d'état-major auprès du chef du matériel de l'Armée et commandant en chef de l'Armée de l'intérieur/Bureau général de l'Armée de l'intérieur
- 1^{er} avril 1944 : promu colonel (d'état-major)

- 20 juin 1944 : affecté en tant que chef de l'état-major général auprès du chef du matériel de l'Armée et commandant en chef de l'Armée de l'intérieur
- 20 juillet 1944 : fusillé par ordre de la cour martiale
- 4 août 1944 : exclu de la Wehrmacht par le Führer sur la recommandation du tribunal d'honneur de l'Armée.

Annexe 4 : Lettre de Claus Stauffenberg au général de Brigade Georg von Sodenstern

« Mon très honoré général !

En tant que lecteur du Militärwissenschaftliche Rundschau, permettez-moi de vous exprimer, Monsieur, la gratitude d'un jeune homme pour votre essai sur ce qui fait l'essence d'un soldat. Non pas que le général nous ait présenté quelque chose de nouveau ou d'inconnu, car il serait triste que nous nous basions – même inconsciemment – si peu sur les fondations permanentes de l'éthos du soldat ; non plus qu'il ne s'y trouve quelque chose qui nous aurait fait voir pour la première fois une grande question de notre temps, car tout soldat digne de ce nom doit aujourd'hui constamment s'efforcer, consciemment ou instinctivement, de suivre les pensées directrices de l'essai général ; vos idées y sont si heureusement exprimées, avec l'honorable ardeur de notre métier viril, et en même temps avec un clarté intellectuelle si aiguë et mesurée, qu'elles nous aident à chasser les clameurs toujours audibles de notre temps. C'est ce qui m'a incité, monsieur, à vous écrire cette lettre de remerciement.

Je sais bien qu'il est très inconvenant de ma part d'adresser des louanges ou des approbations au général. J'espère tout au plus que le général lira ces lignes comme les remerciements d'un cadet qui s'est trouvé en accord avec l'expression du général et qui souhaite être commandé par des hommes dont l'attitude force le respect, et qui reste toujours du général, l'obéissant.

Comte Stauffenberg

Capitaine (cav.) » (Hoffmann, 2010, p351).

« Mon très honoré général !

Recevoir une réponse du général à ma lettre est bien plus que ce que j'avais espéré. Je suis d'autant plus reconnaissant au général de son aimable lettre que celle-ci aborde à

nouveau la question qui devrait, plus que n'importe quelle autre, faire réfléchir tout le corps des officiers et en particulier ceux de ma cohorte, que l'on pourrait appeler « le maillon dans la chaîne » et qui – je le crois, en vérité – consciemment ou inconsciemment, de manière clairvoyante ou plus confusément, les émeut réellement.

Dans la phrase sur le danger de faire universellement de la vie du soldat quelque chose d'ordinaire, le général a mis le doigt sur le point critique – la situation du militaire et de la responsabilité de ce qui le soutient, le corps des officiers, dans la vie de la nation – avec une telle précision que, considérant les déductions que le général a faites plus loin, adresser une assurance personnelle et une demande générale du jeune officier à son aîné, et en cela je ne parle assurément pas que pour moi-même.

La demande : à la fin de votre lettre, Monsieur, vous exprimez la crainte que les exhortations d'une génération qui est aujourd'hui à la tête des forces armées ne trouvent plus d'écho parmi les jeunes. Je sais que, provenant de la bouche du général, cela ne signifie pas que vous y soyez résigné, ainsi que le prouve déjà la publication dans le Rundschau. Mais le général comprendra sans doute que je puisse y voir une certaine mise à distance de la jeune génération, ce qui finira par entraver l'influence effective de ces hommes mêmes qui représentent ce grand héritage – les hommes qui ont été purifiés des scories du conventionnel, des apparences superficielles du quotidien, par les épreuves de la Guerre mondiale dans laquelle ils ont combattu. J'ai rencontré cette même attitude à plusieurs reprises, en particulier chez les officiers dont les plus jeunes – le général ne prendra pas cela pour un jugement de valeur inconvenant ! – ont pris l'habitude de dire un magnifique soldat un vrai chef ! Cette attitude se comprend d'autant mieux devant la perte de soi dans la masse qui est si largement propagée et idolâtrée. Mais s'il existe un danger que la confiance en l'absolue valeur du fondement aristocratique de la conception que se fait le soldat de la vie et de l'Etat, valeur qui traverse les époques les plus diverses, se perde chez ses porte-parole les plus qualifiés, alors la crise dont parle le général et que nous traversons déjà devient un grave danger.

Aucun doute que nous aussi, le corps des officiers, ayons déjà eu à payer notre tribut aux masses, et nous-mêmes sommes déjà devenus en partie une masse, du moins les plus jeunes générations : une masse avec tous ses dangers étouffants, mais aussi avec ses faiblesses. Si certains d'entre nous – même si nous sommes en nombre infime – parvenions à réveiller ce qui est incorruptiblement authentique et essentiel et à renforcer

le caractère immortel de l'officier et du gentleman, alors nous aurions gagné la moitié de la bataille.

De ce point de vue, une autre chose me tient à cœur. Bien que je me méfie de ce mot passe partout, « total », et bien que mot ait partout été utilisé à tort et à travers dans notre environnement militaire, il est tout à fait approprié au concept de l'officier. Nous ne pouvons, nous permettre de nous cantonner à ce qui est purement militaire, c'est-à-dire à un environnement exclusivement professionnel, bien que les meilleurs d'entre nous aient la tentation de le faire, considérant la situation et à cause de la gigantesque efficacité des forces, en dehors de nos rangs, qui se sont répandues dans tout le Reich et nous ont remis en selle, apparemment de leur seul fait, sans aucune contribution de notre part. être un soldat, et en particulier un chef militaire, signifie servir l'Etat, faire partie de l'Etat, et cela implique une responsabilité d'ensemble. Ce sentiment ne doit pas se perdre. Préserver et transmettre ce concept d'ensemble de la mission du soldat me semble aujourd'hui être notre plus grande tâche. Cela peut s'accomplir dans une foi inébranlable et une entière détermination que rien ne peut intimider : cela se trouve devant nos yeux. Nous-mêmes, nos fils ou nos petits-fils ne devraient pas avoir à tout recommencer depuis le début ; le lien ne devrait pas être rompu ; une génération ne devrait pas renoncer à ce qu'elle n'a pas permis d'être enlevé à l'essence de ce qui fait un soldat, que ce soit par toute la superficialité de la période d'avant-guerre ou par quatre années de guerre, ou par les effondrements et les désordres de la période d'après-guerre : telle est ma demande. Je crois ma ligne de pensée suffisamment cohérente pour me permettre de juger de ce que cela signifie. Nous ne devons pas seulement savoir comment nous battre pour l'Armée elle-même : non, nous devons nous battre pour notre nation, pour l'Etat lui-même, en sachant que les forces militaires et leur pilier, le corps des officiers, représentent le soutien le plus vital de l'Etat et la véritable incarnation de la nation.

J'espère ne pas être mal compris du général comme je le suis souvent des autres, par nature : je ne me préoccupe pas de tel ou tel point de vue, ni des oppositions provenant de l'histoire ou de l'éducation ou de la profession de chacun, mais seulement du Reich. Car, de quelque manière que l'on tourne les choses, à la fin, dans la grande bataille, la bataille nationale qui décidera de l'existence ou de la non-existence de la nation, la responsabilité incombera aux forces militaires ; quelles que soient nos « réserves » actuelles, aux moments réellement fatidiques, aucune organisation politique ou autre ne

pourra nous enlever un iota de responsabilité. A nouveau, si le slogan actuel de la propagande, voulant que nous ayons failli à nous « conformer au mot d'ordre » avant les accords de Munich, paraît justifié, il faut néanmoins dire que la prudence dont une grande partie du corps des officiers a fait preuve, bien que cela fût certainement malavisé sur le plan politique, correspondait en réalité à un véritable et profond instinct. Et si cela révéla une dissonance entre la direction politique et les forces militaires, peut-être était-ce dû moins à l'absence d'une véritable attitude de soldat dans le corps des officiers qu'au fait que la situation du corps des officiers au sein de l'Etat est purement professionnelle est vouée à la tâche, puisque la direction politique n'a pas daigné lui accorder l'indispensable mesure de confiance et de co-responsabilité qui est, après tout, indispensable au gouvernement d'une nation en armes et qui lui reviendra comme toujours, en temps de guerre.

L'assurance dont je parlais au début de cette lettre, Monsieur, est tout entière contenue dans ce qui précède. Elle signifie la volonté, malgré toutes les apparences douteuses et en dépit de la force quasiment insurmontable de la ligne de pensée inverse, de combattre pour le tout et non pour une partie. Cela signifie la foi en une génération de guides et de professeurs qui représentent pour nous davantage que l'incarnation d'une vénérable tradition.

Avec mes salutations allemandes,

Je suis toujours du général,

Le reconnaissant et obéissant,

Comte Stauffenberg. » (Hoffmann, 2010, pp 352-354).

Dekeyser Elise

Janvier 2020

Emergence de la capacité de résistance : le cas de Claus Stauffenberg

Promoteur : Professeur Christophe Janssen

Pourquoi résister ? Pourquoi certains y arrivent alors que de nombreux autres se perdent dans la masse ? Comment émerge cette capacité de résistance ?

Il s'agit de faire une étude portant sur les corrélations entre les éléments de la psychologie sociale comme la soumission à l'autorité, le conformisme, la banalité du mal, la honte, ... et une figure de la résistance.

Pour ce faire, le contexte de la seconde guerre mondiale a été choisi, et la figure emblématique de cet ouvrage est le comte Claus von Stauffenberg. Il est l'un des instigateurs de la tentative d'assassinat d'Hitler en Juillet 1944.

La résistance allemande est différente des autres mouvements qui ont eu lieu en Europe lors de la Seconde Guerre mondiale. Comme le mentionne Hannah Arendt, une dictature totalitaire comme le régime nazi ne peut se maintenir sans un consentement d'une grande partie de la population. Dans cette optique, tout acte de résistance ou d'opposition, même le plus petit, suppose une rupture avec le conformisme exigé par un régime de type dictatorial et une révolte contre la violence et contre l'assujettissement (Merlio, 2014).